

Ciné Fantastique
MAD MOVIES
71
Soudain... AKIRA!
Avoriaz 91
DARKSIDE
Les contes sont bons
Belgique: 146 FB - Suisse: 6,50 F - Espagne: 5,50 Pts - Canada: $ 5,75
M 2016 - 71 - 20,00 F -RD
TERMINATOR 2

Rédaction, Administration: 4, rue Mansart, 75009 Paris. **Editeur/ Dir. de la publication:** Jean-Pierre Putters.

MAD MOVIES Ciné-Fantastique Numéro 71. **Rédacteur en chef** : Jean-Pierre Putters. **Secrétaire de rédaction** : Vincent Guignebert. **Coordination** : Marc Toullec. **Comité de rédaction:** Didier Allouch, Marcel Burel, Vincent Guignebert, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration** : Betty Chappe, Gil Delisse, Guy Giraud, Christophe Lapierre, Olivier Moretti. **Correspondants** : Mark Shapiro et Stéphane Risset (Los Angeles), Alberto Farina (Italie). **Maquette Men:** Vincent Guignebert et Jean-Pierre Putters.

Remerciements: Everett Burrell, Bruno Chatelin, Molly Craft, Florence Farel, Veronique Fougeyrolas, Laura Gouadain, François Guerrar, Jean-Pierre Jackson, Sylvie Jos, J'ai Lu, Fanny Lorie, Marie-Christine Malbert, Claire Martineau, Catherine Meadeb, Elizabeth Meunier, Planète Double, Sylvie Poire, Gilles Polinien, Bruno Rebel, André-Paul Ricci, Anne-Véronique Schmidt, Robert Schlockoff, Jo Shilling, Wotre Music Distribution, Jean-Luc Zylberman.

Photocomposition/ Montage: The Mansart's Boys Corporation Flying Circus **Photogravure**: I.G.O. **Impression** : Jean Didier. **Distribution**: N.M.P.P. **Tirage**: 80.000 exemplaires. **Dépôt légal**: Mai 1991. Paraît tous les deux mois. **Commission paritaire**: 59956. **ISSN**: 0338 - 6791.

SOMMAIRE

ACTUALITE CINEMA
Spécial interviews

Terminator 2 12
Akira 20
Hardware 24
Darkside, Contes de la Nuit Noire 28
La Nuit des Morts-Vivants 32
Les Marrrtiens !!! 36
Les Ailes de la Renommée 38
Delicatessen 40
Le Trésor des Iles Chiennes 41
Gawin 42

ACTUALITE VIDEO

Ça 52
Upworld 54

ARCHIVES

Les Craignos Monsters, Part IX 45
Tonton Mad VS. The Flying Jaquette 58

RUBRIQUES

Notules Lunaires et Editorial 4
Dans les Griffes du Cinéphage 8
Box-Office, Abonnements 10
Ze Mad Rubrik 50
Vidéo et Débats 56
Mad'gazine 60
Courrier des Lecteurs 62
Carrières 64
Les Petites Annonces, Le Titre Mystérieux 66





TERMINATOR 2, page 12



ÇA, page 52



LA NUIT DES MORTS-VIVANTS page 32

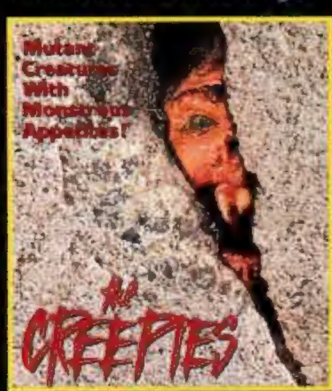
NOTULES LUNAIRES

■ Attaquer les notules, c'est pas toujours un jeu d'enfant, mais là ça devient du gâteau. On apprend en effet que Jack Bender tourne **Jeu d'Enfant 3**. les scénaristes ont eu la bonne idée de propulser le jeune héros dans une académie militaire où la poupée satanique continue de le poursuivre. Et pourquoi ne pas s'associer carrément avec les **Police Academy** ?

■ **Lensman** est un dessin animé japonais conçu par ordinateur, qui adapte une histoire de E. Doc Smith. Le récit flirte avec **Star Wars** et voit l'alliance galactique lutter contre les méchants guerriers Bosconiens. Allez, les Bosconiens, du nerf, y'en a marre que ce soit toujours les bons qui gagnent.

■ Entre deux films d'action, l'Italien Umberto Lenzi se risque de temps à autre au fantastique (voir la très délabrée **Maison du Cauchemar**). **Black Demons** ne risquent pas de révolutionner le genre. Trois Ricains à Rio s'ennuient à danser la Samba et décident de découvrir le monde de la magie noire, le Macumba. Après avoir assisté incognito à une cérémonie vaudou, ils invoquent les esprits et libèrent les forces du mal qui se manifestent par une nouvelle invasion de morts-vivants. R.A.S dans l'horreur spaghetti. Heureusement que **The Sect** (une production Argento, réalisée par Michele Soavi) rachète 50 navetons.

■ Réalisateur d'une dizaine de nanars guerriers, vantant les exploits des anciens du Viet-nam, David A. Prior vire sa cuti dans **The Creepies**. Les monstres en question sont des extra-terrestres croisés avec les démons qu'adoraient les druides. Vicieux et maléfiques, ces mutants entreprennent aujourd'hui de conquérir la planète. On ne saurait leur conseiller d'aller tout d'abord bouffer la cervelle à l'affreux moustachu de Badgad.



■ Vilaine bêbête cornue encore dans **The Ungodly** de Raphael Nussbaum qui rassemble tous les clichés du cinéma fantastique. Vieille baraque que deux nénettes ont l'intention de retaper, même les avertissant du danger, grimoire, sanctuaire démoniaque dans la cave, apparition de Belzébuth après un sacrifice humain...



Editorial

Amis du changement, bonjour ! En effet les choses changent, et principalement sur nos écrans. De quoi s'agit-il, alors ? Eh bien du cinéma français, tout d'abord. Qui, entre gloire paternelle et bovarisme répertorial, commence à s'ouvrir au fantastique. Oh, doucement, certes. On n'en est pas encore à concurrencer les States, mais enfin ça bouge d'un centimètre (bon, d'un centimètre virgule cinq, allez...). Avec **Farendj** et **Le Secret de Sarah Tombelaine** en début d'année, le premier n'ayant connu qu'une sortie ultra discrète sur nos écrans, et le second interdit de séjour pour l'instant, étant donné son accueil très mitigé à Avoriaz. Puis, avec les trois sorties le même jour du **Delicatessen**, de Jeunet et Caro, **Le Trésor des Iles Chiennes** de F.G. Ossang, et encore **Gawin**, d'Arnaud Sélignac (qui a mystérieusement perdu sa particule depuis un **Némo** de mauvaise mémoire). Un événement assez rare que ces trois sorties, pour que nous leur accordions toute l'attention qu'elles méritent dans ce numéro. On n'oubliera pas non plus le **Merci la Vie**, de Bertrand Blier, lequel, depuis un moment, s'amuse à briser la structure narrative, à renverser les lois du flash-back, pour atteindre une dimension surréaliste à la fois tendre, cruelle et douloureusement poétique. Et, pour clore avec la France, sachez que Sergio Gobbi s'attaque en ce moment à une nouvelle version du **She** de Rider Haggard.
Ensuite il y a **Akira**, l'événement apocalyptique qui nous révèle une forme d'expression jusqu'ici méprisée, et qui met en scène des personnages graphiques qu'on prendrait pour réels, et dont personne ne songe à contester l'existence ou l'identité profonde. Feu d'artifice d'invention et de couleurs, **Akira** représente certainement le film le plus *Mad* visionné depuis longtemps.
Enfin, la nouvelle tendance psycho-killer, inquiétante, dérangeante, mais fascinante, et qui renvoie à l'index tous nos croquemitaines sclérosés par le scénar copie conforme jeté en pâture aux bouffeurs de pop corn. **Henry, Portrait of a Serial Killer**, tout d'abord, affolant dans sa simplicité même, et par cette visualisation objective qu'accentue encore l'aspect reportage du format 16mm. Quelqu'un qui élimine par besoin vital, comme s'il s'agissait d'une fonction primaire, sans passion ni mise en transe. Pas d'excuses, ni d'emphase dans le récit, juste la visualisation du mécanisme final d'inadaptation sociale et du parfait rejet de l'autre.
Un regard en même temps cruel sur notre monde d'aujourd'hui.
Le **Silence des Agneaux**, ensuite, un autre style de folie contagieuse dont les images, la musique, les personnages atteignent au plus profond et n'en finissent pas de vous perturber. Cette fois le lyrisme qui manque à **Henry** (et qui l'aurait d'ailleurs rendu proprement insoutenable) éclate ici dans une dramaturgie où surtout le non-dit atteint encore davantage que le clairement signifié. Un spectacle quasi-liturgique, où l'intelligence ultime dans son anormalité, le supra-humain et l'être étrangement autre dans toute son horreur, et presque sa beauté, vous laissent comme hypnotisés.
Deux films qui rendent le genre plus adulte et qui nous laissent espérer en des jours meilleurs, et surtout trois raisons de voir encore plus fantastique. Amis du changement, bonsoir !

Jean-Pierre PUTTERS

■ Stephen King encore à l'honneur. Après **Ca**, **Sometimes they Come Back** (qui est nul), **The Dark Half**, **Misery**, **La Créature du Cimetière**, voici quelques nouvelles adaptations du Maître. Les promoteurs de la série illégitime des **Hurlements** ont acquis les droits de deux nouvelles très courtes : **The Lawmover Man** que réalise Brett Leonard (dont le **Re-Animator Hospital** n'était pas si mal) et **The Mangler** de Kevin Tenney. Le King lui-même travaille actuellement à l'écriture d'une série TV dans la même veine que ***Twin Peaks*** (***Golden Years***), et dont il réalisera un pilote de deux heures. De plus, il vient de boucler le script de **Sleepwalkers**, une histoire de chats tueurs !

■ **Hunt for Devil Boxer** et **Kickboxer from Hell**, deux films de Hong Kong signés Alton Cheung, battent les pires séries Z italiennes sur leur terrain. **Hunt for Devil Hunter** décrit les agissements d'un méchant nommé Satan en quête d'une épée sacrée. Mais une petite fille connaît le secret du talisman et s'allie à une bande de gosses zombies pour défier les forces du mal. Grandiose. **Kickboxer from Hell** (un segment de la mémorable série *Zodiac America*) oppose le champion de kickboxing Sean à un autre Satan, régnant sur des karatékas morts-vivants. Le dit Satan est maquillé et ricane comme Jack Nicholson dans **Batman** !





■ A Nantes, à *L'UGC Appolo*, le 24 mai, de 22 h. à 2h. du mat., aura lieu *"Prochainement sur cet écran"*, une soirée de la bande annonce fantastique + quelques curiosités hors fant. Places disponibles, 30F, à l'*UGC* ou chez Madison Place Graslin. J'irais bien à Nantes, tiens, c'est loin ? Quoi, C'EST PAS EN FRANCE ! Y'en a qui plaisantent toujours...

■ Les psycho-killers ne désarment pas. En voilà deux nouveaux dans ce bestiaire de tarés aux mains tachées de sang. Le premier, celui de **Dead Woman in Lingerie**, d'Erica Fox, frappe dans les milieux des petites culottes et autres dessous de satin. Guère plus novateur est **Father's Day**, de Dean Crow. Après 14 ans de prison, le teigneux Cliff Poskon tient à se venger de la riche famille qui l'a envoyé derrière les barreaux à la suite d'un kidnapping. C'est Clindy Blue, chanteuse de country et héritière, qui subit le courroux du dément.



■ La jeune orpheline Maud est confiée à son vieil oncle Silas (pas salace, hein ?), grand fumeur d'opium (Hum, tu devrais essayer, c'est exquis... Maud !), et qui en a après son héritage. Il s'agit de **The Dark Angel**, de Peter Hammond, un film *B.B.C.*, tiré du *Carmilla*, de Sheridan Le Fanu, avec Peter O'Toole, Jane Lapotaire, Guy Rolfe et Barbara Shelley (tiens, une revenante !).

■ Installé aux Etat-Unis depuis une dizaine d'années, le grec Nico Mastorakis annonce une flopée de projets qui s'inspirent ouvertement de films connus. Pas de doute, **Total Eclipse** renifle du côté de **Alien(s)**. Les forces terrestres ont 48 heures pour se débarrasser des hordes de monstres qui menacent la planète. **3 to Tango** relate les méfaits du terroriste Carlos, professeur dans une école d'apprentis assassins. Trois super-agents de la CIA doués de pouvoirs spéciaux sont chargés de liquider le malfrat et ses élèves ! Plus rigolos sont **Young Dracula** et **My Wife is a Zombie**. Le premier met en scène un surfer californien dont la seule chance de survie après un accident automobile est d'être mordu par un vampire. Le second montre un couple employé dans une morgue, invité à dîner par leur boss. Les tourtereaux ignorent encore qu'ils figurent au menu ! Bonne chance Nico !



■ La reine Victoria revient à la mode, car après **Queen Victoria and the Zombies**, voici **Dead of Night**, produit par *Eagle Ent.* L'occultiste Aleister Crowley tente de posséder le corps de la reine Victoria (faut déjà en avoir envie !) afin de pouvoir dominer l'Empire Britannique. Le cas n'est pas rare ; ainsi récemment, l'occultiste Alain Afflelou a tenté de posséder une équipe de football entière à Bordeaux (vous auriez vu la bouille à Bez...). (*Euh... San, y'a longtemps que t'as changé de lunettes ?*).

■ Tim Burton persiste dans la BD et développe un projet étonnant pour *Carolco*, **Mai, the Psychic Girl**, d'après le comic japonais. Le scénario est en cours d'écriture, par Larry Wilson et Carolyn Thompson, déjà responsables de la série ***The Adams Family*** et de **Edward Scissorhands**.

■ Après les sanglants exploits de la famille Corleone dans **Le Parrain**, Francis Ford Coppola poursuit dans la même veine, et annonce sa prochaine réalisation : **Dracula** (!).



■ Jim Wynorski tourne **Horrorscope - 976 Evil 2** avec Pat O'Bryan et Brigitte Nielsen pour *Cinetel*. Des étudiants sont à la recherche d'un tueur sadique qui pourrait bien être un de leurs professeurs. Intéressant l'**Horrorscope** : *"Eh bien je vois... Euh, un gigantesque bide au Box-office et..."* Bon, O.K. les gars, on arrête le tournage !

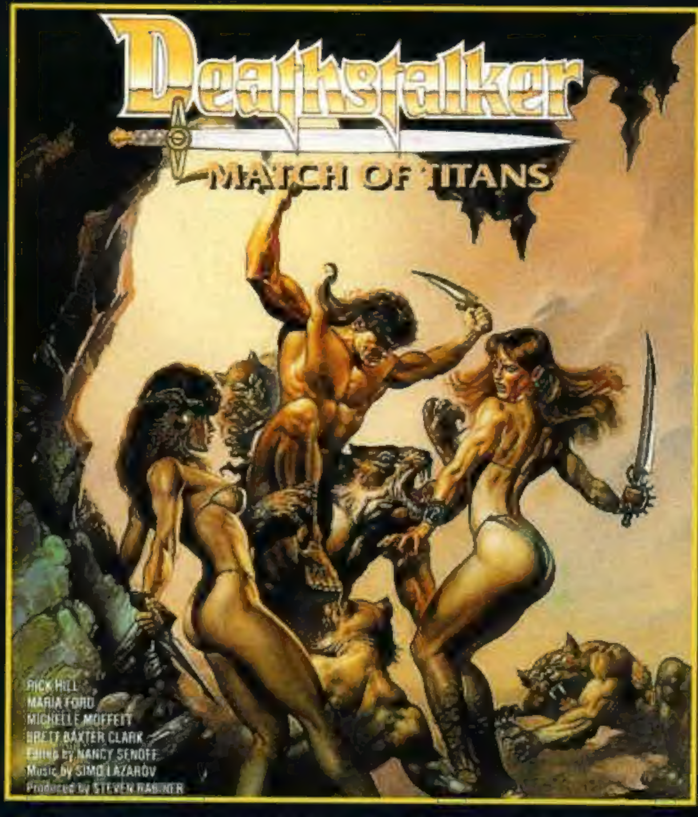
■ Filmé en standard haute définition, **Capitan Cosmo** est un téléfilm de Carlo Carlei, avec Walter Chiari. Le personnage principal en est Dante Nitti, un vieillard luttant contre la mort. Sa seule arme pour retarder l'issue fatale est d'évoquer son enfance, en appelant à l'aide son héros de BD favori de l'époque, le Capitan Cosmo, évidemment.

■ Retour de Ken Russell au fantastique après les facétieux **Gothic** et **Le Repaire du Ver Blanc**. Avec des copains à lui (Anthony Perkins - **Jours et Nuits de China Blue**, Oliver Reed - **Les Diables**, Amanda Donohue - **Le Repaire**...), il réalise **The Mummy Lives** d'après un script connu. 1600 ans avant Jésus-Christ, dans l'Egypte Ancienne, le grand prêtre Aziru est momifié vivant pour avoir séduit la concubine vierge du pharaon. En 1922, des archéologues ouvrent son tombeau et le ramènent à la vie bien malgré lui. Le spectre enrubané nourrit dès lors une passion dévorante pour la belle Monica Barnes, envoyée en vacances à Louxor par son psychanalyste... Un tel récit, à la sauce Russell, on demande à voir...

■ A force de tripatouiller les cerveaux, cela donne des fous homicides sujets à effets spéciaux sanguinolants. **Brain Twisters** de Jerry Sanguiliano illustre sans quitter les sentiers battus ce concept qui a largement fait ses preuves.



■ Chronique laconique de séquelles annoncées : **Critters 3** et **4**, **Prom Night 4 : Deliver us from Evil** et **Tales From the darkside the Movie 2** (*ah bon, c'est tout ? N'oublie pas que t'es payé à la ligne, san Helving...*).



■ Roger Corman donne le feu vert à un nouveau tome de la série **Deathstalker**, sous-titré **Match of Titans**. Howard Cohen, un spécialiste du genre (**Deathstalker 1 & 2**, **Barbarian Queen 1 & 2**) réalise cette série B où le preux héros se classe en bonne position dans une compétition sportive à base de combats à l'épée (le kick-boxing est passé par là), avant de s'attaquer à une armée de guerriers de pierre et à une sorcière. Comme d'habitude l'affiche est prometteuse. Des promesses, toujours des promesses...

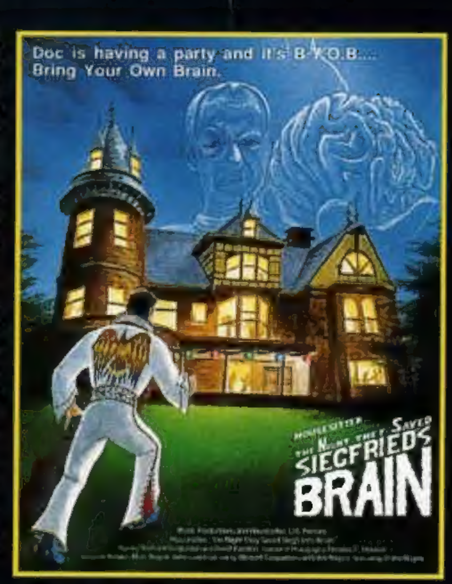
■ Philippe Lavil nous chante actuellement "Si Marianne était black". Cela a dû donner des idées aux producteurs de **Batman II**, qui sont à la recherche d'un Robin noir ! (un Robin des bois d'ébène, en quelque sorte). Et pourquoi pas un Batman noir et un Robin blanc ?
Malgré la concurence farouche de Michelle Pfeiffer et Julia Roberts, c'est une quasi-inconnue qui a décroché le rôle miaulant de Catwoman : Annette Berring (**Les Arnaqueurs**). Le rôle avait été tenu par Julie Newmar et Eartha Kitt dans la série télé.

SUBURBAN COMMANDO



Super star aux Etats-Unis, le catcheur Hulk Hogan (aperçu dans **Gremlins 2**) joue désormais les gentils aliens en perdition sur terre. C'est après avoir terrassé l'affreux tyran Suitor lors d'une bataille spatiale que le justicier Shep Ramsey échoue sur le plancher des vaches. Se faisant passer pour Français, il est vite démasqué par un brave père de famille (Christopher Lloyd). Après quelques déboires, l'alien musculeux affronte de nouveau Suitor qui a miraculeusement survécu à la mort. Et celui-ci se métamorphose en monstre écailleux grâce à des effets spéciaux de Steve Johnson (les raies de **Abyss** notamment). On dirait presque un Santo mexicain ! Mais cette production *New Line* (la série *Freddy*) ne lésine pas sur les moyens. Derrière la caméra, se trouve un vieil artisan, Burt Kennedy, gloire du western des années 60. Il est permis de croire que sa reconversion, placée sous la signe du second degré, lui remette les pieds à l'étrier. Logique pour un ex cow boy !

■ Voilà du 100 % Z : **Housesitter... The Night they Saved Siegfried's Brain de Robin Nuyen** ! L'histoire tourne autour d'un savant timbré, désireux de remplacer son propre cerveau en mauvais état par celui d'un célèbre docteur dont il a préservé le cerveau. Puis comme ça se passe mal, il va tenter de s'emparer de celui d'un sosie d'Elvis Presley. Ne pas rater la scène de concert rock où les auditeurs seront décimés par le fou susnommé... Evidemment ultra-ringue et ultra-fauché. Heureusement, il y en a qui aiment encore ça..



■ Un nouveau justicier masqué surgit de la nuit : "lui seul peut sauver le monde, à condition qu'il se sauve lui-même d'abord" ! Tel est le slogan de **Wonderguy**, une plaisanterie de potache signée Murad Gumen, avec plein de copains à lui : Ann Osmond, Thomas Groves, Pilar Uribe.



■ Les pompeurs n'attendent pas la sortie de **Terminator 2** pour sortir leur copie. En tête de série, **Cybernator** de Robert Rundle. Entre **Hibernatus** et **Terminator**, **Cybernator** met en scène Brent McCord, un flic cyborg, œuvrant en 2010, époque de troubles où règne un pouvoir militaire. Celui-ci voit ses bataillons de cyborgs passer de l'autre côté de la barrière et semer la panique sous la direction du méchant Colonel Peck. On attend toujours **Akirator**, **Abyssator** et **Predator a Tort**. Ben si, pendant qu'on y est...

■ Un titre comme on les aime : **Sorority Girls and the Creature from Hell**, de John Mc Brearty chez *AMC*. Un archéologue sort de ses fouilles curieuses un animal mystérieux. De retour au collège, la bête se transformera en un monstre hideux traquant les donzelles dans les coins noirs. Ce qui n'est pas sans rappeler le comportement de notre rédac' chef en boîte de nuit, figurez vous qu'un soir... (*San, la femme vient d'appeler et s'étonne que tu aies assisté à la scène...*). Bon, finalement ce n'était pas si drôle que ça.

■ Le prochain film de Tony Randel (**Hellraiser II**) sera bourré de tiques, et s'intitulera d'ailleurs **Ticks**. Réveillés par des travaux, des insectes préhistoriques se réveillent et comptent bien ne faire qu'une bouchée des adolescents qui traînent par là. Se veut dans la tradition d'**Arachnophobie**. Va-t-on revenir aux glorieux temps des films d'insectes des années cinquante avec ces chefs-d'œuvre que furent **The Mille-pattes in Eram, (that would be crazy to Spend more), Le Pou des Abîmes** ou **The Morbach from Outer Space**, et toutes ces fascinantes choses dont nous parle J.P.P. dans sa belle rubrique des *Craignos ? (je ne réponds pas, tiens, la rubrique des* Craignos *elle est trop noble pour des mecs comme toi !)*

■ Alors que **Le Beau-Père 2** sort actuellement en vidéo, la firme *ITC* produit **Stepfather III**. Guy Magar (**Les Forces du Mal**) succède à Joseph Ruben et Jeff Burr. Pour palier la défection du beau-père en titre (Terry O'Quinn), la production donne un nouveau visage, suite à une opération de chirurgie plastique (on se débrouille comme on peut...) et une autre identité au fameux psychopathe des familles. Il trouve une nouvelle proie, Christine Kennedy, la jolie maman d'un gamin cloué sur un fauteuil roulant. Mariage. Mais notre homme entretient parallèlement une liaison avec une veuve. Il doit ainsi tuer l'une des deux femmes pour être le parfait mari. Ca s'arrange pas, quoi...

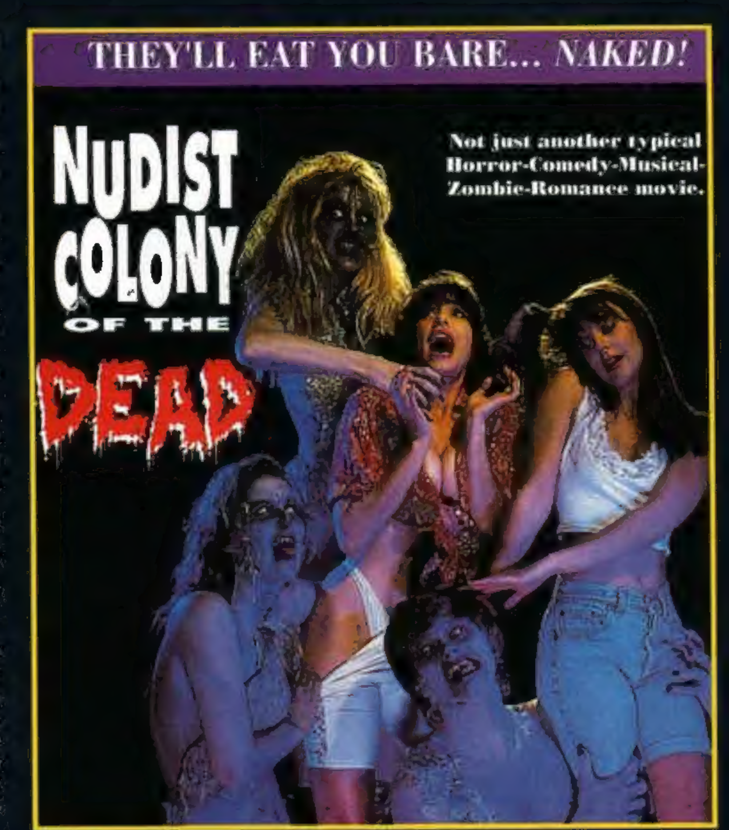


■ Enfin un suspense fantastique qui sort de la routine, **Prey of the Chameleon** de Fleming Fuller, avec les belles Daphné Zuniga et Alexandra Paul. Un baroudeur revient dans sa ville natale et prend en stop, sous une pluie battante, une ravissante jeune femme. Il ne sait pas encore que cette dernière a usurpé l'identité de sa dernière victime, qu'elle s'est évadée d'un hôpital psychiatrique après avoir tué une infirmière. Cette demoiselle prend à loisir la personnalité de ses proies. Après une folle nuit d'amour avec le baroudeur, elle revêt ses fringues... Mante religieuse, veuve noire et maintenant caméléon (Zitrone... Non, c'est rien...).



■ **Nudist Colony of the Dead** n'a franchement pas l'air triste, ce qui tombe bien, on ne se sent pas d'humeur à supporter les choses sérieuses... Écrit et réalisé par Mark Pirro, ce film narre les déboires de quelques donzelles adeptes des miches à l'air plantant leurs tentes sur les terres d'une communauté bigote. Malgré les menaces diverses, elles refusent de s'habiller. Les ploucs les zigouillent donc. Quelques années après, les naturistes, désormais zombifiés, sèment la terreur parmi les descendants de leurs assassins. Après l'érotisme torride, voici l'érotisme putride ! La firme qui représente **Nudist Colony** n'a peur de rien : elle se nomme tout simplement *Artistic License* ! Comme dit le slogan, il s'agirait d'une "Horror-comedy-musical-zombie-romance movie." Il faut s'attendre à tout. Ceci dit, on est prêt !

■ Ah que voilà une notule qu'elle va être bonne : après **House IV**, Sean Cunningham va produire **Johnny Zombie**. Hélas, rien n'a encore transpiré du scénario original (?). Ah que si vous voulez, ce serait plutôt une comédie adolescente romantique zombifiante, quoi !



Charles BAND CONTRE-ATTAQUE



Charles Band accumule les projets. Sous sa bannière, *Full Moon Entertainment*, il lance **Dangerous Toys**, produit par Albert Pyun et réalisé par David Goyer, dans lequel il est question d'une armée de jouets meurtriers.
Presque le même topo pour **Puppet Master III** du ringard David DeCoteau. L'action se déroule pendant la Deuxième Guerre mondiale. Les nazis menés par le gestapiste Dr. Hess essaient de renvoyer des morts à la vie afin de leur donner des pouvoirs surhumains. Les marionnettes de André Toulon renfermeraient le secret qu'ils recherchent...
Sans réalisateur pour l'instant, **Bad Channels** mettra en scène un collectionneur extraterrestre qui fait prisonnièr un trio de beautés déambulant dans un satellite gravitant autour de la terre. Un truc dingue.
Charles Band produit et réalise aussi le très souvent annoncé **Trancers 2**. Le flic cynique Jack Deth (Tim Thomerson) s'injecte un sérum temporel pour débouler en 2252, époque soumise à la loi des Mangeurs de Lotus, lesquels comptent bien asservir le Los Angeles de 1991.
Dernier rejeton de la firme *Full Moon*, **Subspecies** de Ted Nicolaou, produit en Roumanie par Ion Ionescu (le ministre ?). Des Américains rendent visite à leur tante du côté de la Transylvanie, et tombent sur un vampire employant un bataillon de gnomes (style **The Gate**). Ils seront ensuite sauvés par un bon vampire, amoureux de la jolie Michelle. Et ça risque de craindre très fort.







■ Du grabuge sur le plateau d'**Alien 3**. Suite à des fuites, la presse américaine a révélé la fin du film actuellement en tournage. Violée par un extraterrestre, et ainsi mère porteuse d'un monstre, Sigouney Weaver clôturait la trilogie en se suicidant. La *Fox*, qui ne plaisante pas avec le suspense, parle maintenant de modifier le dénouement. Celui qui connaît la nouvelle fin ne la raconte pas aux autres...

■ La tension montait rue Mansart : *"Alors, toujours rien ?"* - *"Non, il va falloir boucler sans"*. Stupéfaction dans toute la rédaction. J.P.P., faussement détaché : *"Qui vient faire un tennis ?"*. Toullec : *"Y'a qu'à remplacer par une plaisanterie sur le climat breton, ça fait bien deux numéros qu'on n'en parle pas"*. Vincent : *"On ne peut pas faire ça, les lecteurs sont habitués, maintenant"*. Didier : *"Ah cette attente qui me ronge ! Je craque, je me mords les... coudes..."*. Quand tout à coup (roulement de tambour)... San Helving se pointe en hurlant : *"Ça y est, je l'ai !"*. Mais de quoi s'agit-il ?, t'exclames-tu, ô lecteur fidèle (as-tu renouvelé ton abonnement, au fait, lecteur fidèle ?). Ben du titre du nouveau film de Steven J. Postal, bien sûr. Attention, c'est très fort : **Billy the Kid Meets the Vampire**, carrément ! avec Michael Saunders, Jeff Michaels, Angela Shepard et toujours, Maurice Postal. Toute ressemblance avec le mythique **Billy the Kid VS. Dracula**, de William Beaudine, ne peut être qu'involontaire. Hé dis, S.J.P., il avait fait aussi **Jesse James Meets Frankenstein's Daughter**. Si ça pouvait involontairement servir à quelque chose, on ne demande qu'à toucher des royalties...

San HELVING

DANS LES GRIFFES DU CINEPHAGE

LE TRESOR DES ILES CHIENNES

Evidemment, **Le Trésor des Iles Chiennes** ne s'adresse pas à ceux qui se pâment de bonheur et de contentement à la seule vue de *La Roue de la Fortune*. **Le Trésor des Iles Chiennes** éjecte d'emblée cette frange de la population. Brutal, vigoureux, brassant les idées autant visuelles que littéraires, tour à tour épuré et extravagant, le film de Ossang part d'un postulat propre à alimenter les interprétations et symboles. L'ingénieur Aldellio découvre la synthèse artificielle de deux substances fondamentales, le Stelin et le Skalt, lesquelles permettent la production illimitée d'énergie. Mais le scientifique disparaît, et avec lui le secret de fabrication de son invention mirifique. Un groupe d'aventuriers part à sa recherche à travers un continent dangereux, des paysages apocalyptiques. Trahison, virus mortel... L'expédition connaît les pires affres dans sa quête de l'Usine de la Mort.

Comment situer **Le Trésor des Iles Chiennes** ? Une sorte de road-movie underground qui passe allègrement du flamboyant, du gothique à l'expérimental pur et dur. Et le mode ironique, Ossang brasse des données scientifiques hautement fantaisistes. On prendrait presque au sérieux son humour tant il est enterré, caché sous des masques pince-sans-rire. Mais **Le Trésor des Iles Chiennes** ne demande pas à être pris au tragique. Sous ses aspects lugubres, prise de tête et film d'auteur, il démontre en fait un goût forcené pour tout ce qui fait le pouvoir attractif du cinéma. Certains expriment cela par des productions riches, croulant sous les effets spéciaux. Ossang le dit autrement. En titillant souvent le spectateur, façon Lars Von Trier dans **Epidemic**, en diluant le récit, en prenant pour cadre des décors nus, à crever d'angoisse, mais fascinants. Entre envoûtement et irritation, entre spectacle pur et tirades avant-gardistes sur le devenir du monde, **Le Trésor des Iles Chiennes** cherche quelque chose. Quoi ? Certainement pas les truffes que reniflent de gros porcs tenus en laisse. Bien que Ossang ne démentirait pas cette lecture. Comme des milliers d'autres probablement.

Cyrille GIRAUD





GAWIN



Félix a six ans et vit dans l'univers irréel de mondes intergalatiques, via une panoplie de jouets bruyants et sophistiqués. Le gamin branché, quoi. Mais il est aussi victime d'une maladie incurable, et son père, désemparé, imagine une vaste mise en scène visant à lui faire croire qu'une soucoupe vient d'atterrir dans leur jardin. Il va faire semblant d'emmener son fils loin dans les étoiles pour une grande aventure, avec peut-être au bout du voyage, la guérison...

Au niveau des intentions, on suit à peu près bien la démarche d'Arnaud Sélignac, mais hélas ça coince un tantinet dès qu'il s'agit de glisser tout ça sur pellicule. Si le spectateur ne croit guère à cette mise en scène science-fictionnelle, il se demande surtout avec inquiétude comment un gosse de six ans, autant versé dans les jeux vidéo, les maquettes spatiales et autres gadgets futuristes, pourrait bien y croire lui aussi. Car c'est là le grand défaut de **Gawin**, la crédibilité. Personne ne croit à rien dans cette affaire. On sent bien que le scénariste veut mettre l'accent sur l'impuissance du père à faire vivre les rêves du fiston, que le drame doit se jouer justement sur le fait que le père n'est pas doué pour ça et qu'il tente absolument tout pour sauver les apparences. Mais cela ne pouvait passer à l'écran que par la grande émotion, et ici on ne ressent rien justement, désespérément rien. A part ce petit sentiment de gêne lorsque quelqu'un raconte une histoire dont vous connaissez la chute, et qu'elle est mauvaise. Le jeu de l'enfant n'est pourtant pas en cause, lequel attend sagement qu'on lui renvoie la balle, mais Jean-Hugues Anglade, ici complètement à contre-emploi, n'exprime strictement rien, à part, peut-être, l'envie de se sentir très loin, ailleurs...

On a beau en appeler à la SF la plus rudimentaire dont semble se réclamer l'auteur : Verne, Wells, Poe, avec son *Aventure sans Pareille d'un Certain Hans Pfaal* ou jusqu'à Cyrano de Bergerac et son *Histoire Comique des Etats et Empires de la Lune*, on ne trouve pas d'exemples aussi dérisoires et surtout manquant autant de poésie.

Finalement la simplicité, ce n'est pas si simple que cela.

Jean-Pierre PUTTERS

Fiche technique en page 42.



LES MARRRTIENS !!!

On ne compte plus les parodies décrivant avec force gags des invasions extraterrestres qui se ramassent lamentablement sur le plancher des vaches. Les aliens de **Les Marrrtiens !!!** comptent pourtant parmi les plus idiots, les plus stupides de la galaxie. Livrant bataille dans le cosmos, ils entendent "La Guerre des Mondes" diffusée par une radio terrienne et prennent au sérieux les messages d'Orson Welles. Et les voilà, une nuit d'Halloween, dans un bled perdu dont les habitants ne les prennent vraiment pas au sérieux. Giggywig, Blaznee, Dr. Ziplic, Captain Bipto et Pez risquent leur petit peau verte tandis que la population s'arme pour les renvoyer dans les étoiles...



Avec quelques dollars de budget, Patrick Read Johnson fait des miracles. Les Martiens sont irrésistibles, gaffeurs, touchants dans leur volonté de terroriser la terre entière. Leur navette connaît des problèmes mécaniques qui la plaquent systématiquement au sol et, de plus, le robot-chef menace de faire sauter la planète après avoir proféré des menaces sur le même timbre de voix que Darth Vader... Des références, oui il y en a, mais elles ne bouffent pas ce petit film pas prétentieux pour un sou, bardé de gags savoureux. C'est ainsi que l'on voit les Martiens confrondre un silo de maïs avec une centrale nucléaire et, faisant chauffer la céréale de leur rayon laser, fabriquent involontairement plusieurs tonnes de pop-corn. Grandiose. Sans doute moins sophistiqué et imaginatif que le trop méconnu **Killer Klowns from Outer Space, Les Martiens !!!** fourmille néanmoins de clins d'œil, de petites considérations ironiques, d'effets spéciaux performants (ah ce Goldorak fabriqué à partir d'une moissonneuse-batteuse et des planches d'une grange) et de créatures qui, à force de crétinisme et de méchanceté insastifaite, finissent par devenir attachantes.

Mignon tout plein.

Cyrille GIRAUD

DELICATESSEN

Un vieil immeuble sur un terrain désolé, dans un décor sinistre à la photographie sépia typiquement fin de civilisation. Dans l'immeuble en question, des gens qui se côtoient ou s'évitent, qui tentent de survivre dans l'attente d'on ne sait quelle issue fatale. Des gens disparates reflètant le microcosme d'une société moyenne et dont l'unique souci présent consiste à trouver de la nourriture. En bas de l'immeuble, dans sa boutique inquiétante, le boucher, le maître, celui qui approvisionne le groupe moyennant finances ou complaisances avec le corps des nouveaux locataires attirés sur les lieux. Là, dans cet univers étrange, se déroule notre passé, ou bien encore notre futur, ou quelque chose d'autre, peu importe après tout.



Comment expliquer la magie d'une émotion ? Lorsqu'on se sent confortable au cinéma, sans penser qu'il s'agit de cinéma, et qu'on refuse presque d'en sortir une fois la séance parvenue à son terme. **Delicatessen** renoue avec le délire d'un **Brazil** qui allait chercher l'humanisme jusque dans le désespoir de vivre. Mais ici, nul pouvoir extérieur n'intervient. Le groupe social retrouve la loi primitive de la meute, lorsque les plus forts abattent les plus faibles pour la survie du clan. Dès lors on revient aux valeurs essentielles. La graine symbolise l'argent, la viande la seule marchandise possible, l'autre le rival, le groupe extérieur l'ennemi.



Mais Caro et Jeunet prennent surtout partie pour ceux qui ne respectent pas la règle, comme ces garnements occupés à des farces éternelles, ou ces deux amoureux intemporels, ou encore cet individualiste forcené transformant sa chambre en marais où grouillent à foison batraciens et escargots. En passant, ils brossent une galerie invraisemblable de portraits, en juste équilibre entre tendresse et cruauté. Tels ces deux frangins, fabriquant vaille que vaille des boîtes à faire "meuh meuh" dont on perçoit mal l'utilité dans cette perspective de fin du monde. Ici, le dérisoire engendre l'émotion, et le désespoir provoque aussi le rire. Telle cette scène où la suicidaire professionnelle doit recevoir un coup de fusil pendant qu'elle se pend en avalant des cachets tout en mettant le feu ! Mais le fusil coupe la corde, qui fait tomber la femme, qui recrache les médicaments en renversant le verre d'eau, qui éteint le feu... Drôle et émouvant, tout comme cette sublime séquence de la vérification des ressorts du lit, orchestrée comme un vrai ballet surréaliste. Un grand moment de cinéma ! Pour une fois la magie nous vient de France et ça fait du bien.

Jean-Pierre PUTTERS

France. 1991. Réal et Scén. Jean-Pierre Jeunet et Marc Caro. Dir. Phot.: Darius Khondji. Mus.: Carlos D'Alessio. Prod.: Constellation U.G.C./ Hachette Première. Int.: Dominique Pinon, Marie-Laure Dougnac, Jean-Claude Dreyfus, Karin Viard, Rufus, Silvie Laguna, Ticvky Holgado... Dur.: 1 H 37. Distr.: U.G.C. Sorti à Paris le 17 avril 1991.

ABONNEMENT





Non content du bonheur de recevoir à domicile et au réveil votre *Mad Movies* encore tout chaud, l'abonnement vous donne droit à des cadeaux. Arrêtez c'est vraiment trop... Une raison supplémentaire de ne pas hésiter à venir nous rejoindre au club. N'attendez plus une minute.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100F pour une année complète (six numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120F. Envoi par avion : 200F. Tout règlement : par mandat international.

CADEAUX
POUR TOUS LES NOUVEAUX ABONNES

Aux 250 premiers lecteurs à nous faire parvenir leur abonnement, nous offrons, au choix : une K7 vidéo de **Elvira, Mistress of the Dark**, sortie chez *Antarès-Travelling* (pin's inclus), celle de **Histoires de Fantômes Chinois** sortie chez *Delta Vidéo*, ou encore le disque compact de la musique du film **Predator II**.
Pour tous les autres, à condition d'en faire la simple demande avec votre abonnement, nous vous offrons les deux tomes du prochain Stephen King à sortir chez *J'ai Lu* : LE PISTOLERO. Tous ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

BULLETIN D'ABONNEMENT

NOM ____________ PRENOM ____________

ADRESSE ____________________________

____

Désire m'abonner pour un an à Mad Movies. Règlement joint, par chèque ou mandat lettre.

BOX OFFICE

[illegible]

AVIS CHIFFRES

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.
D.A.: Didier Allouch. M.B.: Marcel Burel. V.G. : Vincent Guignebert.
J.P.P.: Jean-Pierre Putters. M.S.: Marc Shapiro. M.T.: Marc Toullec.

	DA	MB	VG	JPP	MS	MT
Les Ailes de la Renommée			5	5		[illegible]
Akira	6	6	6	5	4	[illegible]
L'Ambulance	2	4	4	4	4	4
Ca	4		3		4	3
Darkside, Contes de la Nuit Noire	2	3	0		5	3
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Gawin		2		2		3
Martians					4	4
Massacre à la Tronçonneuse III					2	4
La Nuit des Morts-Vivants	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Predator 2	3		4	4	3	4
Le Trésor des Iles Chiennes				2		3
Upworld	0	1	0	2		3

ON RECHERCHE...

Société de production recherche bon comédien bénévole pour tournage de deux ou trois jours sur un court métrage fantastique. Envoyer photos et C.V. à Explorer, 10 boulevard de la Villette 75019 Paris.



TERMINATOR 2

judgment day

Le 3 juin pour les Etats-Unis, le 16 octobre pour la France... *Terminator 2* prépare dès maintenant le terrain et distille des informations au compte-gouttes... Le Terminator bricolé volant au secours de l'humanité menacée... Key 1000, le vilain androïde plutôt maigrichon, agissant sur son métabolisme... Un investissement total de plus de 100 millions de dollars... Des effets très spéciaux d'Industrial Light and Magic... La concrétisation sur écran du jour de la fin du monde...

Flash-back. 1984. Avec une poignée de billets verts (il y en avait pour 7 briques environ), James Cameron, jusque là commis à la série B opportuniste (Piranhas 2), réalise Terminator et révolutionne le paisible monde de la science-fiction. La science-fiction à l'époque, c'était le space-opéra, La Guerre des Etoiles et ses suites. Tête baissée, Cameron frappe dans le lard de George Lucas. Soyons méchants, soyons destroy comme une bande dessinée de *Métal Hurlant* et donnons la vedette à un vilain indestructible, un cyborg aux mâchoires carrées, taillé en V, le Terminator. Et le Terminator se nomme Arnold Schwarzenegger, en pleine ascension, mais loin de la super-star qu'il est actuellement. Formule miracle. James Cameron reçoit bien quelques remontrances obligatoires quant à la violence du film, l'écrivain Harlan Ellison lui colle un procès aux fesses pour plagiat... Rien de grave. Le public se précipite à cette fête aussi *heavy metal* qu'un concert d'AC/DC, à ce banquet technico-organique aussi juteux qu'un comics dégénéré, aussi hargneux que le Rank Xerox des albums de bd... Tandis qu'Arnold décanille un commissariat au complet, qu'une presse hydraulique lui ratatine la cervelle, James Cameron glisse dans Terminator l'essentiel, ce qui fait la différence : l'émotion. Eh oui, Terminator est en fait un grand film intimiste, un film d'auteur. Cameron renvoie son cyborg dévastateur au mythe antique de Prométhée, et offre à sa Linda Hamilton de comédienne une histoire d'amour tendre, touchante, avec son sauveur venu du futur. **Terminator**, premier du nom, se terminait sur une note aussi discrète que la musique qui l'accompagnait. Un désert, une route, quelques baraques... Et une femme portant en elle le Messie que le robot était venu exterminer dans l'oeuf. The End.



Le Terminator, tout frais sorti des chaînes de montage...

LE FILS DE L'HOMME

Sarah Connor donne enfin naissance à son bambin, John, un gamin turbulent, malin, anormalement intelligent pour son âge, et futur meneur de la rebellion contre le joug des machines. John Connor doit mourir avant que n'arrive le 29 août 1997, jour du fléau où l'humanité basculera de l'autre côté du miroir, dans l'enfer d'un monde régi par les ordinateurs. Seul John Connor peut empêcher l'extinction de la race. Le tuer équivaut à s'assurer la suprématie de la Terre. Pour l'heure, le gamin est la proie du nouveau chasseur expédié dans le temps par les computers monarques, Key 1000, habilement converti en motard de la police. Le Terminator, quant à lui, déprogrammé, bricolé et réparé par les rebelles, se voue désormais à la protection de la mère et de son fils. Incroyable. Le tueur mécanique borderait presque le gosse... Son combat contre Key 1000 n'en sera que plus titanesque et spectaculaire.
James Cameron aurait pu choisir un baraqué, un culturiste impeccablement bâti pour tenir le rôle de Key 1000, mais il refuse de se plier à ce genre d'auto-pompage. Cameron définit Key 1000 comme le croisement entre James Dean et David Bowie. Et c'est le chanteur Billy Idol qui aurait dû à l'origine l'interpréter. Le cinéaste lui préfère un illustre inconnu du nom de Robert Patrick qui, comme James Cameron, a bouffé sa première avoine dans les écuries Roger Corman. Ironie du sort, Robert Patrick a incarné un sous-Terminator dans une série B tournée aux Philippines par l'autochtone Cirio Santiago, **Future Hunters**. Une production Roger Corman. Sous la direction du même, il figure encore dans **Killer Instinct**, une aventure saignante qui barbote dans les rizières vietnamiennes. Une autre production Roger Corman. Tout insignifiant qu'il paraît être sous la carcasse de l'acteur Robert Patrick, Key 1000 n'en reste pas moins un adversaire redoutable pour le Terminator. Il peut, à loisir, agir sur sa propre morphologie, la déformer, la transformer selon les impératifs du moment. La science avancée de ses boss lui permet de disposer à volonté d'un contrôle sur ses molécules. Vous pouvez déjà délirer sur les effets spéciaux...
Key 1000 se liquéfie littéralement pour passer sous une porte. Il possède aussi un gros chalumeau planqué dans la poitrine... L'arme absolue telle que les bandes dessinées les plus frappadingues osaient à peine l'ima-



Arnold sur sa moto à la poursuite du vilain Key 1000...

giner. Plus démentiel encore, Key 1000 se désintègre totalement pour devenir une grosse colonne d'eau qui se jette sur un hélicoptère ! L'amateur éclairé notera fort justement que James Cameron utilise ici un des trucs les plus mémorables de **Abyss**. Merci aux ordinateurs d'*Industrial Light and Magic* de permettre pareille folie.

ELARGIR L'ECRAN

James Cameron ne promet que du jamais-vu, des séquences d'action faramineuses qui feraient ressembler les cascades des James Bond à des pirouettes sur trempoline. Imaginez encore... Un hélicoptère et un camion de 35 tonnes se coursent. Le premier vient s'écraser sur le second. Le même camion poursuit dans un canal vidé de son eau le petit John Connor qui pédale à tout va sur son vélo.

Un motard traverse un immeuble de part en part. Evidemment, l'immeuble explose et le deux roues a juste le temps d'échapper à la déflagration avant que son pilote ne s'accroche ensuite à un hélicoptère en plein vol. Pas radins, James Cameron et ses producteurs ont construit la façade du bâtiment pour le faire péter en quelques fractions de seconde. Pas radins encore, ces mêmes dynamiteurs de génie promettent carrément la vision dans ses moindres détails de l'apocalypse nucléaire. On est bien forcé de croire en leurs délires sur le papier puisque *Industrial Light and Magic* s'est octroyé la part principale des effets spéciaux pour un sacré devis : pas moins de 26 millions de dollars. Tout est donc permis. Y compris de façonner une maquette représentant la planète Terre. Même topo pour les effets spéciaux de maquillage. Ceux de Stan Winston pour le premier **Terminator** ressemblent à de l'artisanat comparés aux débordements de cette séquelle. L'informatique suppiante les prothèses et le latex, lorsqu'un coup de fusil à pompe défigure le Terminator. Pas de problème, James Cameron a les moyens.

Avant même que le tournage de **Terminator 2** ait commencé, des sommes astronomiques étaient déjà dépensées. 5 briques US pour le rachat des droits, 14 autres dans la poche d'Arnold Schwarzenegger que la production gratifie de plus d'un "cadeau" original : un jet privé de 14 places, le *Golf Stream G3*. Pas étonnant dans ces conditions que l'enveloppe de **Terminator 2** crève le plafond. La bible du tout Hollywood annonce clairement la couleur : le film aurait coûté 82 millions de dollars, ce qui en fait le plus gros budget de toute l'histoire du cinéma. Mais les dépenses ne s'arrêtent pas là. Le distributeur investit 60 millions de dollars dans la publicité et la promotion de son rejeton. L'addition parle d'elle-même... Les ventes de **Terminator 2** étant nettement inférieures aux chiffres en question, les financiers de *Carolco*, la maison de production, ont cédé à la panique au bout de cinq semaines de tournage ; James Cameron avait déjà grillé 60 des 65 millions de dollars du budget initial. Bienvenu au club très restreint des "cinéastes poches percées" que forment pour l'instant Michael Cimino et Francis Coppola. Mais James Cameron a toujours eu pour principe de mettre le moindre centime à l'écran. Comme il prône un inédit de tous les instants, un spectacle qui tient en permanence du jamais-vu, tous les espoirs sont permis. Et toutes les dépenses complètement justifiées.

PUISSANCE 100

Héros positif du premier **Terminator**, Michael Biehn n'occupe dans sa suite qu'un emploi secondaire de guest-star. *"Le tournage a duré 6 mois et la scène dans laquelle j'interviens n'a pris que deux jours"* témoigne le comédien. Deux jours qui lui ont suffit pour deviner l'ampleur extraordinaire du film. *"**Terminator 2** est en train de devenir extrêmement brillant. Il sera à **Terminator** ce que **Aliens** est à **Alien**, un gigantesque parcours de montagnes russes, plus puissant, plus spectaculaire que l'original, un manège où l'on aurait investi 60 ou 70 millions de dollars. Bien sûr, une partie de l'argent a filé dans les poches de James Cameron et Arnold Schwarzenegger, mais sur l'écran, il y aura au moins 50 millions de dollars"*.

Loin de ses histoires vénales, il y a la douce, la frêle Linda Hamilton. Une madone en quelque sorte. Aujourd'hui, Linda Hamilton (starisée par la série *La Belle et la Bête*) a perdu quelques kilos. Elle est désormais une espèce de Jeanne d'Arc musclée, comme Sigourney Weaver dans **Aliens**. Ne la voit-on pas, dans **Terminator 2**, recharger un fusil à pompe d'une main (ralenti, éclairages chauds) et ouvrir le feu. Dans sa ligne de mire : Arnold Schwarzenegger. Bon ou méchant ? Impossible de savoir exactement. Dans les interviews, Arnold déclare que son Terminator est un *"sacré vicieux"*. Un agent double peut-être ? Idem pour James Cameron qui en rajoute dans le mystère en évoquant la fabrication de Terminators en série...

Ange exterminateur ou démon, le Terminator ne peut, dans tous les cas de figure, que surprendre. D'ailleurs, James Cameron est tellement sûr de lui qu'il ne réfute pas l'idée d'un **Terminator 3**. A ce rythme là et l'inflation aidant, il devrait coûter plus de 100 plaques US. L'homme le plus cher du monde est en fer.

Marc TOULLEC
avec la collaboration de
Stéphane RISSET

Linda Hamilton sur les traces de Sigourney Weaver...



TERMINATOR 2

robert PATRICK

KEY 1000 : L'AUTRE TERMINATOR

Qu'il soit ex-marine héroïque, hell's angel psychotique ou vétéran du Vietnam, Robert Patrick a su éviter de sombrer dans l'anonymat des comédiens sévissant dans la série B. Formé au théâtre, il apprend les rudiments du métier sous la coupe de Roger Corman, l'homme qui a donné sa première chance à James Cameron. Warlords from Hell et Equalizer 2000 (deux sous-Mad Max), Future Hunters (combinaison de Terminator et de Indiana Jones), Eye of the Eagle et Killer Instinct (une paire de petits Rambo) et Hollywood Boulevard 2 (comédie sexy et hommage à la série B) remplissent sa filmographie. Robert Patrick tire néanmoins son épingle du jeu au milieu de stars mineures aussi renommées que lui. Des apparitions stroboscopiques dans 58 Minutes pour Vivre et 48 Heures de plus, et il aspire déjà à un nouveau statut. Terminator 2 lui donne l'occasion de grimper les dernières marches qui mènent au vedettariat.



Robert Patrick : sous l'acteur se cache Key 1000, un cyborg que devra combattre le Terminator.

Mad Movies : *A votre avis, pourquoi avez-vous eu le rôle ?*

Robert Patrick : Je crois que je rentrais bien dans l'idée que se faisait James Cameron de Key 1000, un androïde dont on sent la présence même quand il est absent de l'écran. Dans le premier film, Cameron aurait voulu un Terminator moins costaud, plus petit que Schwarzenegger. Je pense représenter une sorte de réminescence du désir de Cameron.

M.M.: *Comment vous êtes-vous préparé pour tenir ce rôle ?*

R.P.: J'ai vu, revu et revu encore le premier Terminator, et j'en ai beaucoup parlé avec James cameron. J'ai ainsi, comment dire, capturé la posture du cyborg, ses expressions faciales et l'intensité de son regard. Mais je voulais aussi donner à Key 1000 une présence bien à lui, c'est pourquoi j'ai continué mes recherches personnelles. Je me suis tourné du côté des animaux, et des insectes en particulier, pour traduire une sorte d'inconsistance dans les mouvements de l'androïde. J'ai également piqué aux animaux cet instinct meurtrier qu'ils développent lorsqu'ils ont une proie en vue et qu'ils sont prêts à tout écraser pour s'en repaître. La démarche du cyborg a été la première chose sur laquelle j'ai travaillé. Arnold et moi sommes deux robots très différents. Le Terminator est squelettique, il a donc une démarche rigide, articulée. Key 1000 par contre est, en gros, rempli de liquide dense. J'ai donc adopté une démarche à mi-chemin entre la stricte attitude militaire et les arts martiaux où les mouvements se font fluides.

M.M.: *Votre approche de Key 1000 est-elle différente de celle d'Arnold Scwarzenegger ?*

R.P.: Oui. Arnold joue son rôle in-extenso. Terminator, c'est lui. Moi, je ne suis qu'un quart de Key 1000. Les trois quarts restant appartiennent à James Cameron, Stan Winston et *Industrial Light & Magic*.

M.M.: *Justement, cette profusion d'effets spéciaux liés à votre personnage a-t-elle rendu le tournage plus difficile ?*

R.P.: Oui, bien sûr. Le cyborg que j'interprète a des pouvoirs qui impliquent beaucoup d'effets optiques venant d'*ILM*. Sur de nombreuses séquences, j'ai dû faire certains mouvements pas faciles pour que des effets spéciaux puissent ensuite être rajoutés à l'image. Quelques fois, Cameron me demandait d'adopter des positions qu'il était difficile de tenir très longtemps...

M.M.: *Que pensez-vous de votre personnage ?*

R.P.: Il est méchant. C'est le plus méchant. Il va faire très mal !

Propos recueillis par Marc SHAPIRO
(Traduction : Didier ALLOUCH)

terminatorS
à la chaîne

"Je suis conscient qu'Arnold est réduit en poussière à la fin du premier film... Mais le Terminator est comme un grille-pain... Et pourquoi n'y aurait-il pas d'autres grille-pain ?"
JAMES CAMERON



TERMINATOR 2











AKIRA



KANEDA, EMPORTE PAR LA SPIRALE ANNONCIATRICE D'APOCALYPSE.

Akira, c'est aussi une affaire de chiffres. 60.000 cassettes vidéo, 40.000 laserdiscs vendus au Japon. Et un box-office local qui se monte à 10 millions de dollars. A l'heure où **Legend of the Over Fiend** sort aux Etats-Unis sous le titre **The Wandering Boy**, où **Twilight of the Coakroaches** connaît une diffusion confidentielle mais durable, les Nippons ont déjà oublié **Akira**. Même Katsuhiro Otomo est surpris par l'ampleur du phénomène qu'il a engendré. *"Je suis surpris par l'accueil que l'Occident réserve à Akira, car je me suis spécifiquement adressé à un public japonais et non pas au monde entier"* confie le grand Otomo. Et pourtant, **Akira**, tout le monde aime. Au point que certains audacieux se disent prêts à produire une version "live" du dessin-animé. Confiez-là à James Cameron et vous obtiendrez un film au budget de 200 millions de dollars... **Akira** en prises de vues réelles relève de l'impossible. Et pourtant les postulants à la concrétisation de ce projet démentiel commencent à se profiler à l'horizon ; George Lucas et Steven Spielberg ont adoré **Akira**. Ils ne sont pas les seuls.

Le 8 mai 1991. Une date. *Akira* exhale un souffle d'apocalypse, un parfum de fin du monde sur notre paisible France. Katsuhiro Otomo, auteur-réalisateur, appuie sur le gicleur et professe autant la rebellion violente contre les ordres réactionnaires qu'une amitié toute simple...

En France, deux des ténors de la bande dessinée moderne ne lésinent pas sur les superlatifs pour vanter les mérites de **Akira**.

FOND DE SOUTIEN

Alors que Spielberg & Lucas tentent de mettre sur pied **Cyber**, un dessin animé de science-fiction adulte, Otomo, quant à lui, ne se tourne toujours pas vers Hollywood. Parmi ses projets immédiats, une adaptation du **Santa Sangre** d'Alejandro Jodorowsky, parcours douloureux et sanglant d'un jeune type victime d'un complexe d'Oedipe particulièrement envahissant. Une rencontre surprenante entre le cinéaste devenu homme de bande dessinée, le Chilien, et l'homme de bande dessinée devenu cinéaste, le Japonais. Lorsqu'il évoque **Akira**, Jodorowsky lève le voile et installe Otomo sur l'Olympe des grands visionnaires de ce siècle.
"Otomo est un grand metteur en scène de cinéma, et pas de cinéma d'animation uniquement : il a effectué des innovations en matière de couleurs, dans le montage et dans les prises de vues, qui prouvent son immen-

se talent. Le monde d'Otomo n'est pas un monde enfantin. Comme nous tous, adultes, il a grandi avec la bande dessinée et il laisse complètement derrière lui la BD pour enfants. Aujourd'hui, il s'adresse aux adolescents et aux jeunes adultes. Il y a chez lui une heureuse utilisation de la violence, qui maintenant habite notre planète pour un nombre incalculable de siècles."

"Quand on vit avec un tigre, il faut apprendre à l'apprivoiser. Otomo apprivoise la violence et la transforme en art. Il nous apprend à trouver de la beauté dans la déchéance de nos villes modernes. Puisse cette beauté nous envahir pour que ce monde se transforme."

"Au fond, ***Akira*** *est la lamentation d'un jeune poète. Il n'y a pas de différence entre Otomo et Rimbaud".* Ainsi parle Jodorowsky, le cinéaste fou et mystique de **El Topo** et de **La Montagne Sacrée**, le cinéaste qui a failli tourner son **Dune** à lui. Moebius, alias Jean Giraud, pionnier d'une bande dessinée à lectures multiples, collabo d'Hollywood à ses heures (**Alien, Les Maîtres de l'Univers, Tron**) milite également en faveur d'**Akira** et, comme Jodorowsky, ne voit pas simplement dans le film une saga bruyante et techniquement très élaborée. *"****Akira*** *n'est pas une réflexion sociale sur l'injustice car au niveau politique, ce n'est pas une vision positiviste. Les luttes aveugles décrites dans le film obligent les individus à reformer leur monde intérieur. Ainsi, les chocs cyclopéens monstrueux sont reliés à des visions oniriques et il n'y a de salut que dans le contrôle sur son propre rêve.* ***Akira*** *fait partie d'une évolution picturale, artistique et philosophique, qui nous cueille telle une révolution".* Otomo n'en demandait pas tant. Il destinait "Akira", la bande dessinée, aux gosses. Tout le Japon s'est précipité sur ses albums. Il destinait le film au seul public de l'Empire du Soleil Levant. Les Etats-Unis, la France, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Australie s'en sont portés acquéreurs. Décidément, le monde entier contrarie les modestes ambitions d'Otomo.

L'HOMME TRANQUILLE

Adolescent, Katsuhiro Otomo assiste à la sévère répression policière des événements de mai 68 au Japon, tandis que se préparent les Jeux Olympiques. **Akira** décrit de vigoureuses répressions alors que se construit un stade gigantesque dans le Neo-Tokyo de 2019. Drôle de parallèle. De là à proclamer que Otomo est un soixante-huitard, il n'y a pas qu'un pas. Otomo revoit le passé à travers un futur dantesque et intègre dans son scénario le cinéma qui l'a marqué. Ce ne sont pas **Blade Runner, Mad Max 2** et **2001, L'Odyssée de l'Espace**, mais **Easy Rider, Cinq Pièces Faciles, Bonnie & Clyde** et **Des Fraises et du Sang**, quatre titres qui glorifient la révolte contre l'ordre établi, un quatuor typique de la fin des années 60. L'après-mai 68. Les grosses bécanes (**Easy Rider**), la critique sociale (**Cinq Pièces Faciles**), les gunfights d'un couple en fuite (**Bonnie & Clyde**) et les manifestations sur les campus (**Des Fraises et du Sang**)... Otomo pioche, retient certaines images, un message global de contestation, diggère la très destructrice BD nipponne, l'assimile et produit **Akira**. Sacré parcours. Pas question pour lui d'énoncer clairement un message, une volonté de fronde. *"Au premier abord,* ***Akira*** *est une histoire mettant en scène des pouvoirs psychiques que développe un gamin. Je pense, quant à moi, que* ***Akira*** *est principalement l'histoire d'une amitié entre Kaneda et Tetsuo. J'ai quelques amis inestimables. L'un d'eux est mort"* révèle Otomo. *"****Akira*** *raconte comment deux amis, inséparables pendant leur enfance, grandissent indépendamment dans des environnements très différents".*

35 ans, timide, parlant d'une voix douce, marié, père d'un garçon de 9 neuf ans et d'une petite fille de 5 ans, Otomo, modeste éternel, semble déterminé à projeter des détails autobiographiques dans **Akira**. Mai 68, quelques films phares d'un certain cinéma empêcheur de tourner en rond, une amitié perdue... *"Il y a aussi une partie de moi dans chaque personnage que je dessine. Jamais, je ne pourrais dessiner des personnages qui me sont totalement inconnus".*

Akira, film intimiste camouflé sous des dehors de super-production apocalyptique ? Pourquoi pas ! James Cameron clôt les super-spectacles que sont **Terminator, Aliens** et **Abyss** sur de jolis instants de tendresse. Otomo tend à la même sensibilité. Il se préoccupe bien plus de souvenirs d'enfance que du devenir de l'humanité. **Jeux Interdits** oui, **2001, L'Odyssée de l'Espace**, non. Un paradoxe certain pour un film qui s'achemine vers la fission nucléaire de son héros. Mais n'y a-t-il pas plus "intimiste", plus épuré que la matière séparée du corps ? L'esprit faisant corps avec une formidable source d'énergie, l'esprit délivré de l'enveloppe charnelle qui le tient prisonnier ? Finalement, dans le téléscopage du dénouement d'**Akira**, Otomo réconcilie les opinions, les interprétations, les contradictions. Sans doute malgré lui. Le génie n'est pas toujours volontaire, réfléchi. Il s'exprime tout seul, sans sollicitation. **Akira** ne demande pas à être génial. Et pourtant, il l'est.

Cyrille GIRAUD



KANEDA ET TETSUO : AVANT TOUT UNE HISTOIRE D'AMITIE.



LA REPRESSION DE 2019 PROLONGE CELLE DE 1968...

AKIRA

VERSANTS CACHES

Associer l'artiste Otomo au seul et unique *Akira* serait faire grave erreur. Le Japonais touche à tout et vient même de tourner un film "live" !



TETSUO : QUAND LA PUISSANCE DE L'ESPRIT ILLUMINE LE MONDE EN LE DETRUISANT...

"Rêves d'Enfants" ("Domu" en japonais) est le premier album de Katsuhiro Otomo publié en France après "Akira". "*Depuis le début, à savoir depuis exactement trois ans et deux mois, il y a eu cinq cas supposés de suicide, sept accidents, trois incidents et neuf morts suspectes...*" annonce sévèrement l'un des flics de cette bande dessinée. Il parle d'un groupe d'immeubles situés en plein centre de Tokyo. Cette énigme paraît insoluble et même Sherlock Holmes y perdrait son latin. Les suspects ? Un petit vieux qui passe son temps sur un banc public, un colosse simple d'esprit et une jeune femme lugubre promenant une poussette vide... En quelques cases limpides en noir et blanc, loin du foisonnement de **Akira**, Otomo installe une intrigue unique dans le domaine de la bande dessinée. Une histoire étonnament littéraire, complexe, à mille lieux du caractère linéaire de tous les scénarios de BD. Druillet, Moebius, Jodorovsky sont simplistes, pour ne pas dire simplets, en comparaison. Mais Otomo ne cherche pas à brouiller les pistes, à complexer ses confrères occidentaux. Son Art est tout naturellement diabolique. D'une clart[illegible] suspense hitchockien. Donnez "Rêves d'Enfants" à un cinéaste digne de ce nom et il aura entre les mains le plus fameux des story-boards, un découpage précis, fignolé, des dialogues prêts à sortir de la bouche des comédiens. De la première à la dernière case, l'album est purement cinématographique. D'où le plaisir qu'il procure à quelqu'un qui n'est pas un érudit en la matière. Et on se prend à imaginer le vieux commissaire pris de panique sur l'esplanade des buildings suspects alors que sa mauvaise conscience se fait entendre de vive voix, à imaginer l'amateur de modélisme surpris de voir l'hélice de ses avions miniatures tourner... Tel quel, "Rêves d'Enfants" est prêt à envahir le cinéma. Il ne reste plus qu'à porter à l'écran cet album lauréat du Grand Prix de la science-fiction en 1984.

Robot Carnival est une compilation de courts métrages animés. Il inclut trois chefs-d'œuvres sur ses neufs segments. La part d'Otomo dans cette anthologie axée sur le thème du robot ? Les génériques de début et de fin. Mais pas n'importe quel prologue et épilogue. **Robot Carnival** met en scène son propre titre, qui s'inscrit sur une forteresse de métal, une machine de guerre gigantesque écrasant un minuscule village, liquidant femmes, hommes, enfants et animaux dans des explosions démentielles. Et il y a sur ces images incroyables une musique de fanfare qu'il faut être Japonais pour apprécier à sa juste valeur. Saul Bass, Maurice

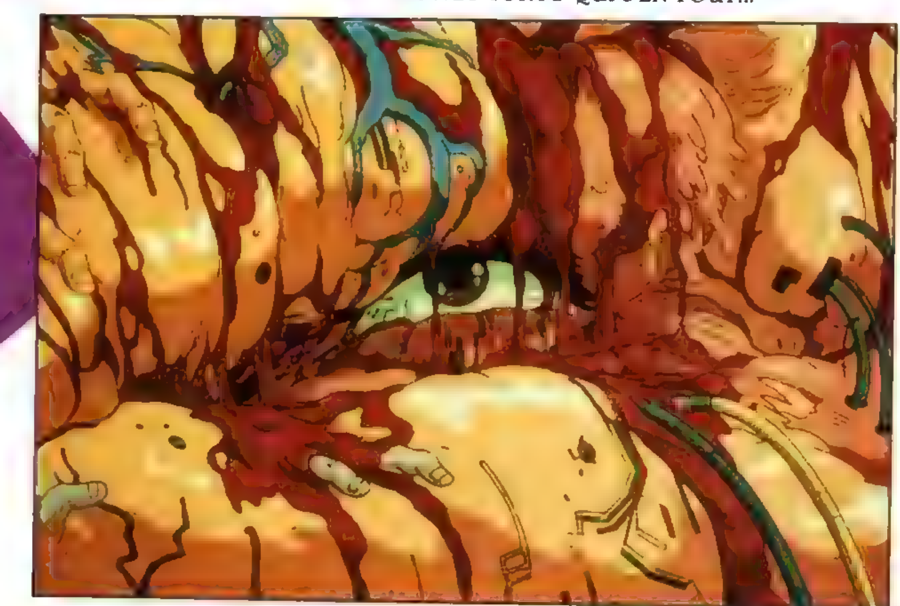
Binder, les as du générique anglo-saxon (l'un turbine pour Hitchcock, l'autre sur les James Bond) ne devraient pas s'en remettre. D'autant plus que Otomo en rajoute dans les poupées piégées, l'ambiance kermesse d'artillerie lourde, l'humour méchant et gratuit pour les malheureux villageois si pacifiques et tellement écrasés. Une dune excessivement sablonneuse aura finalement raison de la machine infernale. Après une victoire sans gloire, Otomo cherchait le dérisoire.
*"Le concept de **Robot Carnival** vient du producteur. Mon segment ne concerne qu'une famille de lutins. Une masse énorme arrive et annonce le carnaval des robots. C'est le titre du film. Et il enflamme littéralement le village. Le titre **Robot Carnival** renvoie au premier épisode de **Astroboy** dans lequel un scientifique fabrique un androïde à l'image de son fils mort. C'est le seul rapport qu'entretiennent **Robot Carnival** et **Astroboy**"*. **Astroboy** ? L'une des gloires de la science-fiction japonaise, particulièrement dans les années 60, sous forme de dessins animés. En fait un super-héros qui a l'apparence d'un gamin. Le clin d'œil de Otomo ne s'adresse qu'à quelques amateurs japonais. Curieusement, **Robot Carnival** est sorti aux Etats-Unis sous le titre **Carnival of Animation**. Toujours question anthologie animée, Otomo collabore à **Manie-Manie** dont il réalise le segment ***To Stop the Construction***. Sur une planète colonisée, la révolte des robots gronde. Un contremaître en provenance de la Terre constate que les dits robots construisent des bâtiments à l'architecture aussi sauvage que délirante. Contribution également, de Otomo au renouveau du dessin animé japonais post-**Akira** avec **Harmagedon** (durée 2 H 30, musique : Keith Emerson !). Un péril venu de l'espace menace la Terre tandis que cinq humains prennent conscience de leurs pouvoirs paranormaux. Un robot, messager d'une race éteinte, les aide à maîtriser ce don en les soumettant à des épreuves terrifiantes... Otomo n'est pas vraiment l'auteur complet de **Harmagedon**. Plutôt l'inspirateur. Il a, notamment, élaboré la psychologie des personnages. Toute ressemblance avec **Akira** semble donc volontaire !

World Appartment Horror marque les débuts de Katsuhiro Otomo derrière la caméra. Il dirige des comédiens. Mais ne l'a-t-il pas toujours fait ? Affirmatif. Pourtant de papier, Otomo a toujours considéré ses personnages comme de chair et d'os. De même, on oublie à la vision de **Akira** qu'il s'agit d'un dessin animé comme on oublie que "Rêves d'Enfants" est une bande dessinée. **World Appartment Horror** ne trahit néanmoins pas les apparences. *"C'est l'histoire d'un petit et très sale immeuble de Tokyo habité par des travailleurs manuels venant de toute l'Asie du Sud-Est. Des gangsters achètent le building et envisagent de virer tous les locataires pour permettre la construction d'un gratte-ciel. Ils envoient des gros bras pour les intimider. Apparaissent alors des fantômes. Ce sont davantage des monstres que des esprits de gens morts. Ils viennent de toutes les régions de l'Asie et des Indes et se situent plus dans la tradition japonaise que dans le sillage de Casper et de **S.O.S Fantômes**"*. Le choc des cultures. Le Japon vénal et moderne contre des spectres et gargouilles sortis de toutes les légendes, de tous les folklores d'un continent. Katsuhiro adopte le profil de la comédie de fantômes, un genre pris très au sérieux au Japon et dont il n'est pas coutume de se moquer.
"Le cinéma en prises de vues réelles est intéressant dans la mesure où il synthétise des effets sonores, de la musique, des techniques purement cinématographiques, des choix au montage, des tas d'éléments qui, réunis, produisent une image mentale à l'écran". Otomo découvre le film "live" avec une fraîcheur, une candeur unique. Derrière cette apparente naïveté se dissimulerait en fait un regard neuf. Peut-être le même que Otomo a jeté sur le dessin animé. Il est permis d'attendre beaucoup de **World Appartment Horror**. Toujours modeste, Otomo l'a doté d'un budget léger, très inférieur à celui d'**Akira**. Léger comme celui de **Give me a Gun, Give me Freedom**, court métrage expérimental qu'il tourne en 1983, cinq ans avant **Akira**. Les intentions d'Otomo étaient déjà claires.

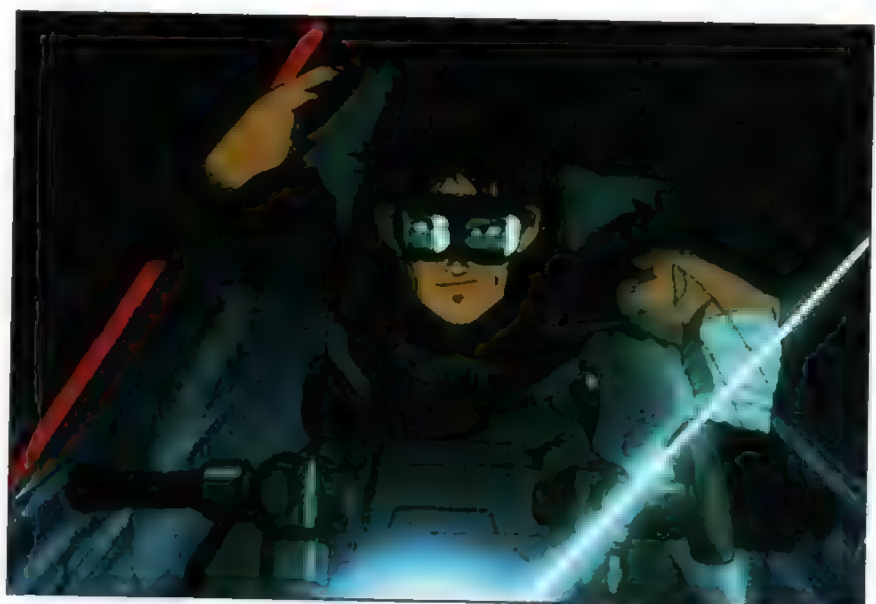
Marc TOULLEC



PEACE AND LOVE DANS LES RUES D'UNE NEO-TOKYO QUI S'EN FOUT...



CORPS EN MUTATION : LE DERNIER COUP D'OEIL AVANT L'APOCALYPSE...



LE FUTUR A AUSSI SES CHEVALIERS...

HARDWARE

Réalisateur : RICHARD STANLEY

Tout juste âgé de 25 ans, Richard Stanley, un as du clip british, n'a pas voulu faire *Terminator Vs. Blade Runner*. Minimaliste par obligation, partisan d'un cinéma volontairement agressif, tant pour les yeux que pour les oreilles, Richard Stanley jette un regard aussi halluciné qu'hallucinant sur un morceau de futur qui en dit long sur le reste de l'humanité...



Mad Movies : *En voyant votre film, on pense immédiatement à un produit américain.*

Richard Stanley : Ce genre de film n'est pas très aimé en Angleterre. En conséquence, il est très difficile de trouver des financements. La moitié du financement provient donc de producteurs américains. Ce sont d'ailleurs eux qui ont insisté pour avoir des acteurs américains. Nous avons été en quelque sorte forcés d'américaniser le film. Et pourtant, quand j'écrivais le scénario, celui-ci devait se dérouler à Londres.

M.M.: *Comment avez-vous réussi, avec seulement un million de dollars, à élaborer un univers aussi complexe ?*

R.S.: Nous avions une équipe jeune et chacun s'est défoncé un maximum pour montrer ce qu'il savait faire. Le plus jeune d'entre nous a fêté son seizième anniversaire pendant le tournage ; c'est lui qui a fait les effets spéciaux dans la scène où le chef se fait couper en deux par la porte. Le manque d'argent nous a conduits à récupérer des choses un peu partout pour faire nos trucages.

M.M.: *Il semble que vous ayiez eu des problèmes de censure ?*

R.S.: Effectivement, les producteurs, notamment les Américains, nous ont fait couper quelques scènes gores. Ce sont pour la plupart des scènes que l'héroïne regarde à la télévision alors qu'elle fait l'amour avec Mo, des scènes de famine, de cadavres... L'agent de sécurité meurt très rapidement dans le film. Nous lui avions prévu une fin bien pire, il devait être découpé par une tronçonneuse ! Je voulais faire un film vraiment dur et violent. En cela, j'étais en contradiction avec les producteurs qui tentaient de le standardiser au maximum. Ils étaient très inquiets de la façon dont les caractères s'affrontaient, dont les personnages utilisaient des drogues. J'ai dû changer une partie des dialogues aussi.

M.M.: *On parle beaucoup d'une bande dessinée dont vous vous seriez un peu trop inspiré.*

R.S.: Nous avons connu une grande controverse en Angleterre à ce propos. Les producteurs de cette BD ont essayé de nous faire un procès mais, très étrangement, ce n'est justement pas celle-ci qui m'a inspiré. Non, si j'ai pu être influencé, c'est plutôt par *Métal Hurlant* et les BD des années 70.



Mo (Dylan McDermott), blessé et drogué par Mark 13, voit tout rouge.

UN FUTUR PESSIMISTE

M.M.: *Dans **Hardware**, le monde semble désolé et pratiquement post-apocalyptique. Est-ce votre propre vision du futur ?*

R.S.: Effectivement, c'est tel que je le ressens. Je suis passablement pessimiste à propos du futur. C'est en partie dû à un rapport que j'ai lu, édité par les Nations Unies, sur l'évolution de la population mondiale. Il dit que la population augmente dans des proportions très inquiétantes, et que si la croissance continue à ce rythme, les conditions de vie ne pourront être maintenues. J'ai alors pensé que, soit le monde allait devenir quelque chose comme ce que j'ai voulu montrer dans **Hardware**, soit une grande partie de la population allait disparaître. Dans les deux cas, évidemment, ce serait terrible ; il ne semble pas y avoir de solution à ce problème.

M.M.: *Vous redoutez une prise de pouvoir des machines dans le futur ?*

R.S.: J'en ai peur, même dans le présent. Aujourd'hui, à un niveau moindre, nous dépendons déjà trop de la technologie. Pour travailler, j'utilise une petite machine à écrire portative, cela me ferait peur d'utiliser un ordinateur ! Vous savez, je suis un quart Indien et je crois un peu que chaque chose a une âme, que les machines doivent avoir leur propre âme. J'ai peur que nous ayons créé en quelque sorte une nouvelle forme de vie, quelque chose d'intelligent que nous ne pouvons comprendre et qui n'est pas humain. Je ne pense pas que la technologie puisse nous aider. Je ne comprends pas pourquoi il faut aller toujours de plus en plus vite.

M.M.: *Alors comment se protéger contre cette puissance croissante des machines ?*

R.S.: En ce qui me concerne, je vis à la campagne avec mes chiens. Je fais pousser mes légumes, je refuse le stress. Dans **Hardware**, j'ai essayé de distinguer au travers de divers symboles, comme la drogue, les subtances chimiques, l'eau... ce qui était naturel et ce qui ne l'était pas. C'est pourquoi l'eau peut vaincre l'androïde, c'est le symbole du naturel et c'est quelque chose que la machine ne peut combattre.

LA GUERRE CIVILE COMME DEFENSE DU SYSTEME

M.M.: *Dans le film, il semble y avoir une guerre, une guerre mondiale ou peut-être pire, le contexte est assez flou. Qui sont les ennemis ?*

R.S.: Les ennemis sont des Américains, tout à fait similaires à nos héros. La guerre civile est probablement nécessaire pour survivre dans ce genre de système. J'imagine que c'est quelque chose d'organisé, de cynique, une guerre entretenue pour conserver le système, pour contrôler le peuple. Imaginez ce qui arriverait si les communications - régies par l'électronique - étaient rompues en Amérique. Cela déchirerait le pays. La côte Est pourrait former un état, le Sud pourrait subir un contrôle hispanique, tandis que la côte Ouest pourrait être divisée en petites républiques indépendantes. C'est exactement ce qui se produit en URSS en ce moment, où le pays se divise en ses parties constituantes.

M.M.: *Ce contexte n'étant pas véritablement exploité, le film peut pratiquement se résumer par un huis-clos entre les héros et le robot ?*

R.S.: Nous n'avions pas assez d'argent pour montrer le monde environnant, mais j'aurais

aimé le faire. C'est d'ailleurs ce que je ferai dans **Hardware 2**, dont je suis en train d'écrire le script. Mais je ne sais si je ferai le film ou pas.

M.M.: *Qui sont les héros, quelle est leur place dans le système ?*

R.S.: Mo est un militaire de carrière, il croit en la bible et en la famille, Jill est au chômage ; tous deux font partie du système et approuvent la politique du gouvernement. J'aurais pu faire de Mo un héros rebelle, combattant l'ordre établi, mais j'étais plus intéressé par le fait qu'il fasse partie intégrante du système. Je pense, en ce qui concerne l'Amérique d'aujourd'hui, qu'il suffirait que l'armée devienne plus dure pour que ce ne soit pas très différent du troisième Reich ou quelque chose d'approchant. Mo aurait pu être nazi.

M.M.: *Pourquoi Mo se suicide-t-il alors qu'il est supposé être tué par l'androïde ?*

R.S.: J'ai essayé de dépeindre les mauvais trips classiques des drogués dont j'ai entendu parler. Bien sûr, il aurait été tué de toute façon par l'androïde, mais il commence à s'entailler le poignet avec l'idée de sucer son sang pour en extraire le poison. Ensuite, en regardant la coupure, il lui semble que sa chair se décompose de plus en plus. Il voit des vers sortir de la plaie, alors que la main mécanique se comporte normalement. A la fin, il se mutile de plus en plus comme s'il se décomposait lui-même. C'est un peu comme ces drogués qui, dans un mauvais trip, croient que leur chair est dangereuse ou qu'elle a commencé à pourrir. C'est aussi une façon de montrer en une séquence une idée forte du film, à savoir la main mécanique qui attaque la main de chair. La main mécanique qui reste efficace alors que celle de chair, en pourrissant, montre bien sa temporalité.

M.M.: *Le monde semble vraiment dans un triste état et pourtant, à la radio ou à la TV, les nouvelles catastrophiques sont annoncées d'une voix guillerette.*

R.S.: Si vous côtoyez des environnements dramatiques quotidiennement, vous vous surprenez à rire de choses terribles ! J'ai eu l'occasion de séjourner au Pakistan quand j'étais journaliste. Je suis resté d'une grande gravité pendant deux jours. Mais quand vous voyez ce flot ininterrompu de personnes mutilées dont certaines très jeunes, portées sur des brancards, vous êtes obligé de prendre du recul. C'est la seule façon de se sauvegarder dans ce monde de fous. Une scène a été coupée dans le film, elle montrait Mo et Shades dépassant quelqu'un qui avait été battu à mort, sans même lui accorder un regard. Le producteur m'a forcé à couper, car il avait peur que ça fasse de Mo un héros moins sympathique.

M.M.: *Comment le robot se déplace-t-il ?*

R.S.: Nous avions 4 ou 5 robots. L'un était une mécanique télécommandée. Un autre très léger pouvait être manoeuvré comme une marionnette avec des câbles. Un autre en caoutchouc-mousse pouvait flotter et était gros comme un jouet en peluche. Nous l'attachions à l'acteur dans les scènes de lutte. Notamment quand il devait attraper un personnage par les yeux, nous collions sa main sur le visage et à chacun de ses mouvements, l'acteur faisait bouger la créature. Tout au long du film, nous avons procédé de manières différentes. Certaines scènes sont tournées à l'envers, mais c'est très dur à distinguer - du moins je l'espère ! C'était un travail gigantesque, notamment au montage.

LES RACINES DE MARK 13

"*Je n'ai pas voulu tourner Short Circuit 3*" déclare Richard Stanley. Mark 13, le Terminator bricolé de **Hardware**, n'est assurément pas un gentil assemblage de pistons rutilants. Mark 13 : une grosse boîte de conserve animée par une intelligence artificielle particulièrement belliqueuse. Où Richard Stanley a-t-il pêché son Robot ? Sacrée polémique. Et procès retentissant en Grande-Bretagne, pour cause de plagiat. L'accusateur : *Fleetway Publications*, éditeur du "Judge Dredd Annual". C'est dans cette anthologie que se trouve la bande dessinée "Shok !", de Ian Rogan et Kevin O'Neill. En sept pages, "Shok" montre un pilote spatial revenir dans son sweet home, au dernier étage d'un building, avec pour cadeau à sa petite amie les pièces détachées d'un androïde. Comme dans **Hardware**, la petite amie est sculptrice. Programmé pour tuer, le robot se répare et se fait une santé de machine de combat. Evidemment, il traque la jeune femme...



Vu d'en haut, Mark 13 ressemble à un insecte.

Richard Stanley nie les faits. Il assure que **Hardware** est le fruit tardif d'un rêve qu'il a fait à l'âge de 7 ans, et que seul le monstre métallique de **Saturn 3** (un space opéra de Stanley Donen avec Kirk Douglas et Farrah Fawcett) lui a dicté quelques enseignements concernant Mark 13, "*le croisement entre une machine de guerre nazie, une araignée et une moto*" dixit le jeune réalisateur.
Tout aussi jeune est le principal responsable de Mark 13, Paul Caitlin, 25 ans. Notamment créateur de la bête infernale de **RawheadRex**, Paul Caitlin s'éloigne d'emblée des dessins de Richard Stanley. "*Sa conception de l'androïde se rapprochait trop de Ed 209, le robot négatif de RoboCop. Il ne faut pas oublier que Mark 13 provient en grande partie d'une décharge sauvage. Le défi a été de créer quelque chose de complètement différent. Il devait être filmé du dessus pour que la caméra lui confère l'aspect d'un insecte*" assure Paul Caitlin. Rien à voir donc avec **Terminator** et **RoboCop**, deux comparaisons qui font se fâcher tout rouge Richard Stanley. "*C'est de la connerie*". L'incident est clos.

Marc TOULLEC



MISE EN SCENE CHOC

M.M.: *Ne cherchez vous pas à casser le rythme traditionnel des images dans votre manière filmique ?*

R.S.: C'était intéressant d'utiliser le rock'n roll ; ce n'est pas un genre très prisé dans le cinéma. C'est très difficile à utiliser, pour moi c'était une sorte de challenge. J'ai travaillé également sur la vitesse des images, notamment pour illustrer le caractère de Jill. Elle passe sa vie à regarder la TV, à écouter de la musique à tue-tête.

Une machine de guerre lâchée dans un loft futuriste. Les stores morflent autant que les victimes...

M.M.: *Vous avez cherché à choquer le public ?*

R.S.: Oui, tout à fait. Quand j'ai fait le film, je ne pensais pas qu'il marcherait dans des cinémas de type conventionnel. Il me semblait que la seule audience possible était un public de fin de soirée, ou alors vidéo. J'ai cherché à choquer avec la vitesse, la musique, les couleurs. C'était nécessaire pour donner au monde cet aspect futuriste. C'est comme si nous avions changé l'environnement en le trempant dans un bain de peinture rouge. J'ai été très impressionné par Dario Argento, qui utilise des couleurs primaires criantes. C'est en quelque sorte une façon impressionniste de filmer.

M.M.: *Cela a dû compliquer le travail au montage ?*

R.S.: C'est sûr. Surtout pour les scènes avec l'androïde. Nous devions couper très vite puisqu'il ne pouvait faire qu'une chose à la fois. C'est vrai pour les effets spéciaux également, le manque d'argent nous ayant limités en moyens. Nous avions très peu de décors, nous avons joué sur la lumière, la fumée, pour faire croire qu'il y avait plus de choses à l'écran que dans la réalité.

M.M.: *Est-ce que* ***Blade Runner*** *vous a inspiré ?*

R.S.: Sûrement, comme il a dû influencer beaucoup de gens. Ridley Scott a une vision définitive du futur, du design, de l'environnement... En fait, tout comme **2001** est une référence pour les films de l'espace, **Blade Runner** et **Metropolis** sont les deux films qui montrent le mieux les cités du futur. Il y a également beaucoup de nouvelles de science-fiction qui m'ont influencé comme *"Soleil Vert"* de Harry Harrison, dont a été tiré le film avec Charlton Heston.

M.M.: *Quoi d'autre vous intéresse dans le fantastique?*

R.S.: Pratiquement tout, je suis un fan du genre. Je suis un grand admirateur de Dario Argento et des films italiens en général. J'adore également David Lynch, David Cronenberg et George Romero. Ce sont des gens qui disent des choses sérieuses sur la société, ils délivrent des messages, simplement, ils les traitent au travers d'une atmosphère fantastique ou d'horreur. Je suis également fan de films qui m'ont inspiré quand j'étais enfant, comme **King Kong**, les films de Ray Harryhausen et les films de monstres.

M.M.: *Comment voyez-vous l'évolution de votre carrière ?*

R.S.: Je serai probablement fidèle au genre fantastique car c'est ce qui m'intéresse le plus. Mais ça m'intéresserait aussi d'en changer les règles. **Hardware** est traditionnel à bien des points de vue. Cependant, j'ai essayé de placer dans un autre environnement des clichés très classiquement employés dans le cinéma, comme le voyeur, la fille se défendant avec un couteau de cuisine...



M.M.: *Vous avez un nouveau projet ?*

R.S.: Oui, je travaille sur un nouveau film, **Dust Devil**. C'est aussi un film d'horreur. Il se passe dans le passé immédiat. L'action se déroule en Afrique pendant la guerre entre la république d'Afrique du Sud et l'Angola. Le personnage principal est une sorte de créature surnaturelle qui pourrait être un loup-garou, le diable lui-même ou un personnage de la mythologie locale. Il va bouleverser les situations sous l'apparence d'un homme politique. Le guérisseur et le policier local vont ensemble le combattre. Les États-Unis aident presque le héros à échapper à son sort, croyant qu'il est un terroriste et qu'il pourrait bénéficier d'une amnistie. Il y a beaucoup d'allusions à des situations politiques actuelles bien que que ce soit aussi tourné vers des mythes fantastiques. J'espère qu'il aura du succès auprès de l'audience habituelle des films d'horreur, mais, comme **Hardware**. Je pense que si vous faites un film uniquement pour délivrer un message, personne n'ira le voir. En revanche, traiter un message dans une ambiance de peur, d'horreur ou d'humour marque davantage le public. C'est vraiment ce genre de chose que j'ai envie de faire.

Propos recueillis par
Betty CHAPPE et
Jean-Pierre PUTTERS
(Traduction : **Betty CHAPPE**)







JOHN HARRISON

Sevré au biberon George Romero, John Harrison, compositeur doué (*Creepshow, Le Jour des Morts-Vivants*) s'adonne désormais à la mise en scène dans son genre favori. Double récompense pour ses débuts : succès public aux States et les lauriers du Grand Prix à Avoriaz. Il n'en demandait pas tant...

Mad Movies : *Il est rare, voire unique, de trouver un compositeur de musique de films qui passe à la mise en scène...*

John Harrison : J'ai toujours désiré être réalisateur, mais des opportunités m'ont amené à composer pour le cinéma. George Romero connaissait mon désir ; c'est pourquoi il m'a demandé d'être son assistant sur **Creepshow**. Comme il fallait bien une musique pour accompagner le film, il m'a proposé de l'écrire tout simplement. **Creepshow** est ma première partition pour le cinéma. Auparavant, ma spécialité était plutôt le rock n'roll.
Je pense que la musique a la même fonction narrative que le script. Elle accompagne les images, les dialogues. Et si elle est très bonne, elle peut même remplacer ce que les comédiens disent. La musique peut raconter l'histoire. Un bon réalisateur possède souvent des talents de musicien ou un sens musical très développé. Tout est une question de rythme, aussi bien au montage que sur le tournage. George Romero adore la musique. Il comprend très bien ses rapports avec la mise en scène. Il m'a confié la réalisation de plusieurs épisodes de la série TV ***Tales from the Darkside***. C'est pour cela que les producteurs de **Darkside, Contes de la Nuit Noire** ont pensé à moi. Ils sont simplement venus à ma rencontre avec le scénario.

M.M.: *Existe-t-il des différences fondamentales entre **Darkside** format télévision et **Darkside** format cinéma ?*

J.H.: Il en existe une, capitale. Les gens écoutent plus qu'ils ne regardent la télévision. Chez vous, vous êtes dérangés par le téléphone, les gamins... C'est pourquoi une série, ou un téléfilm, doit raconter l'histoire plus verbalement, comme à la radio. Au cinéma, vous pouvez développer le côté visuel.


2

Vous avez ainsi davantage de libertés en tant que réalisateur de cinéma pour travailler l'image, l'esthétique. De surcroît, vous avez bien plus d'argent et de temps pour un vrai film. Au cinéma, les gens ont déjà une idée précise de ce qu'ils vont voir. A la télé, ils tombent sur les programmes par hasard. C'est aussi pourquoi on ne peut se permettre de montrer trop de violences. Par contre, sur grand écran...

M.M.: *Le choix des trois sketches de **Darkside** est de vous ?*

J.H.: Non, il appartient aux producteurs Richard Rubinstein et Mitchell Galand. Ils ont fait un choix que je trouve judicieux. On a surtout voulu panacher, de manière à passer d'un style à l'autre. Du très classique,

1









Photos 1 et 4 : ***Cat from Hell.***

Photos 2 et 5 : ***Lover's Vow.***

Photo 3 : ***Lot 249.***



du moderne et quelque chose de réellement fantastique. L'histoire de la momie, **Lot 249**, est ainsi très classique, avec le même look que les films *Universal* des années 30/40. Le script de Stephen King, **Cat from Hell**, possède un style plus moderne, plus porté vers l'horreur crade. Le dernier segment, **Lover's Vow**, ressemble à un conte de fée, avec une esthétique plus douce, plus soft. Le sketch d'exposition est, à l'opposé, proche des sitcoms américains traditionnels, mais l'ironie y est plus amorcée.

M.M.: *Impossible de ne pas songer à* ***Creepshow*** *en regardant* ***Darkside, Contes de la Nuit Noire*** *!*

J.H.: **Darkside** est, sans doute, plus proche de **Creepshow** que n'importe quelle autre anthologie fantastique car les deux films ont en commun une histoire qui relie les sketches. Les autres compilations d'histoires fantastiques n'ont pas cet avantage et ressemblent souvent à des courts-métrages collés bout à bout.
Creepshow s'apparente bien à la tradition du cinéma fantastique anglais à sketches comme les productions *Amicus* par exemple. Pour ma part, je connais très mal ces films. Je n'ai donc pas subi leur influence. Mais comme j'ai connu celle de **Creepshow**, je dois m'en approcher par l'intermédiaire de George Romero.

M.M.: *Travailler en étroite collaboration avec George Romero vous a-t-il apporté quelque chose ?*

J.H.: George Romero a été mon mentor. J'ai énormément appris avec les films sur lesquels je l'ai assisté. Je l'ai attentivement observé de manière à étudier sa façon de travailler. Il est très doué. C'est mon ami. Il m'a beaucoup influencé. Et ce serait idiot de le nier. Dans **Darkside**, George Romero est juste scénariste d'un des sketches, contrairement à la série TV où il était très impliqué. La série TV reposait surtout sur de bonnes histoires car les réalisateurs ne disposaient que de faibles budgets pour les effets spéciaux. Cette série nous a beaucoup appris car les épisodes ne se répétaient jamais. Une semaine, on travaillait sur les déboires de gangsters dans les années 40. Puis, on passait à l'histoire d'un gamin dans les années 80, à un monstre, à un fantôme. Très enrichissant.

M.M.: *Danger du film à sketches : le spectateur manifeste toujours une préférence marquée pour l'un des épisodes au détriment des autres...*

J.H.: Je préfère moi aussi une histoire, **Lover's Vow**, tout en appréciant les deux autres. Le côté romantique de **Lover's Vow** me séduit. C'est un véritable défi d'allier l'horreur à une histoire d'amour. **Lot 249** et **Cat from Hell** sont de facture plus classique, plus simple, contrairement à **Lover's Vow** qui suit un parcours complexe. J'ai tenté de créer un crescendo dramatique dans ce sketch tandis que les deux autres segments sont plus à plat. A l'origine, **Lover's Vow** devait être le sketch placé en tête de **Darkside**. On a montré le film au public sous cette forme ; il a aimé. Mais dès qu'on a modifié l'ordre en mettant **Lover's Vow** à la fin, les gens ont adoré.

M.M.: *Les acteurs de* ***Darkside*** *ne sont pas ceux qui fréquentent généralement les films fantastiques à sketches, Vincent Price, Donald Pleasence...*

J.H.: On ne voulait pas de visages que les gens reconnaitraient immédiatement. Les gens auraient deviné la vraie personnalité de leur rôle immédiatement. Non à l'habituelle série de suspects. A travers ces comédiens, on voulait faire toute la différence et cela fonctionne très bien ainsi. Pour chaque personnage, on a ainsi choisi des comédiens inattendus dans le genre, Christian Slater et David Johansen par exemple. Et surtout Rae Dawn Chong. Elle est une amie du producteur Richard Rubinstein. Rae convenait merveilleusement à la femme gargouille. Elle est très sensuelle et arbore un air mélancolique parfait pour son rôle.

M.M.: *Curieux de trouver une histoire de Conan Doyle entre des signatures purement contemporaines, Michael McDowell, Stephen King...*

J.H.: Michael McDowell a sérieusement rajeuni sa nouvelle. Elle se situait au début du siècle et on l'a transplantée de nos jours. De plus, les personnages de Conan Doyle étaient très british, très Cambridge, très honorables. Les nôtres sont des teen-agers bien américains.
Quant à Stephen King, il m'a écrit une gentille lettre après la sortie de **Darkside**. Il disait être très satisfait du résultat.

M.M.: *Pourquoi le nom de Dick Smith figure-t-il uniquement au générique en tant que conseiller des effets spéciaux ?*

J.H.: C'est Dick Smith qui a suggéré aux producteurs l'histoire de la momie. Le look est de lui. Mais, à cause d'autres engagements, il n'a pas pu être plus qu'un simple consultant. Les maquillages sont l'oeuvre de l'atelier KNB. Ils ont fait tout ce que je leur demandais. Dans un premier temps, je leur expliquais les émotions que je désirais faire partager. Je voulais que la gargouille soit à la fois féminine et effrayante. Ils ont dessiné et story-boardé toutes les séquences la mettant en scène. Essayer de rendre naturel ce qui ne l'est pas n'est vraiment pas du gâteau. Mais KNB a su se sortir d'un problème qui demande beaucoup de patience.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)





Howard Berger et Robert Kurtzman au travail sur la gargouille de Lover's Low.

Maquilleur :
HOWARD BERGER

Dans son atelier rempli des monstres, cadavres et squelettes de *Evil Dead 3*, Howard Berger et ses comparses de KNB, Robert Kurtzman et Greg Nicotero, savourent leur exceptionnelle réussite. En deux ans, les trois complices ont fait de leur association la plus performante de toute l'histoire des effets spéciaux de maquillage. Entre *Freddy 5* et *Massacre à la Tronçonneuse 3*, *Darkside, Contes de la Nuit Noire* marque une étape supplémentaire dans leur ascension...

Mad Movies : *Quelle était exactement la fonction du maquilleur Dick Smith dans* ***Darkside*** *?*

Howard Berger : Dick Smith a été engagé en tant que consultant. Il était là pour faire le lien avec les producteurs qui voulaient absolument son nom au générique. Quand il est arrivé sur le tournage, tous les effets spéciaux étaient déjà planifiés. On n'avait pas réellement besoin de lui. Sa présence n'était donc qu'un caprice des producteurs. Dick est passé deux ou trois fois sur le plateau pour voir ce que cela donnait. Professionnellement parlant, il n'y a pas eu de rapports entre lui et *KNB*.

M.M.: *Avez-vous abordé les effets spéciaux de* **Darkside** *cinéma comme ceux de* **Darkside** *version télé ?*

H.B.: De la télé au cinéma, on a connu de grandes améliorations. On avait plus d'argent, plus de temps, davantage de possibilités. Nous avons obtenu 8 semaines pour préparer les effets spéciaux, et notre budget était 50 fois supérieur à celui d'un épisode de la série TV. Mettre en image les trois segments du film pour le petit écran aurait été du gâchis. Ce que nous avons fait ne peut fonctionner qu'au cinéma. Et les producteurs ne nous auraient jamais laissé tourner des effets spéciaux aussi élaborés pour la TV.

M.M.: *Premier effet spécial de* **Darkside**, *la momie...*

H.B.: Sa description dans le scénario était plutôt vague. Nous avons gribouillé quelques dessins que John Harrison a bien aimés. Après quoi, nous les avons concrétisés par des sculptures. La réalisation de la momie fut très aisée. Je me suis inspiré des maquillages posés par Dick Smith sur David Bowie dans **Les Prédateurs** pour la mettre au point. Le maquillage de cette créature est en fait une combinaison que le comédien enfile en dix minutes. Dans les années 40 et 50, l'interprète passait des heures à être recouvert de bandelettes peintes. On n'arrête pas le progrès, et sur **Darkside**, le type dans le costume était plutôt bien installé. Il n'y passait que six heures par jour. On a percé des trous dans le costume pour lui permettre de voir et de respirer. Pour passer à table, on lui enlevait simplement la tête.

M.M.: *La destruction de la momie est assez spectaculaire.*

H.B.: J'ai réalisé plusieurs répliques pré-découpées de la momie. Chaque exemplaire avait la possibilité de perdre un bras, une jambe. Il suffisait que John Harrison demande qu'un membre tombe à terre pour que je ramène la momie adéquate sur le plateau.

M.M.: *Tâche sans doute plus complexe : faire rentrer un chat dans la gorge d'un homme...*

H.B.: Nous avons construit un mannequin à l'effigie de David Johansen, puis deux ou trois faux chats mécaniques. On voit d'a-



La momie de Lot 249 : un costume simple et efficace.





Cat from Hell : un chat s'engouffre dans la gorge d'un homme. Demi-félin mécanique et mannequin au rictus douloureux...

bord le félin sauter dans la bouche du type. Nous avons élaboré une moitié de chat dotée d'une queue mécanique mobile et une fausse bouche bien ouverte que nous avons collée sur le visage du comédien. Lorsque le chat tombe dans la gorge du comédien, le metteur en scène coupe et passe à un autre plan. Nous avons maintenant un mannequin recouvert de petites poches gonflables, des bladders, qui se dilatent pour faire croire à la progression de l'animal dans le corps. Quand il ressort, nous avons employé un véritable animal s'échappant d'un mannequin creux. En fait, l'effet fut facile à tourner. Une seule journée a suffit.

M.M.: *Les chats ont la réputation d'être impossibles à diriger...*

J.H.: Les producteurs ont fait appel à un dresseur. Il y avait neuf chats sur le plateau et chacun avait sa spécialité. Celui qui traverse le mannequin de David Johansen est un petit félin habitué à cette fonction. Il ne sait faire que ça. On n'a donc pas eu besoin de le pousser ; il a trouvé le chemin tout seul.

M.M.: *Le geyser de sang suite à l'introduction du chat est pour le moins surprenant !*

J.H.: On avait à notre disposition des tonneaux de faux sang et une sorte de ventilateur qui en envoyait partout. C'était dégueulasse mais marrant. On a dû utiliser quelque chose comme 15 litres d'hémoglobine. C'est de loin l'effet le plus gore de **Darkside**.

M.M.: *La transformation de Rae Dawn Chong est un effet bien plus sophistiqué...*

H.B.: Une fois de plus, le script ne nous donnait qu'une idée très vague de la gargouille. Après avoir consulté John Harrison, nous avons dessiné un story-board de la métamorphose en 15 étapes. La première montre la main de Rae Dawn Chong en train d'exploser pour laisser apparaître la griffe du monstre. Nous nous sommes servis d'une paire de bras en fibres de verre, nantis de prothèses qui recouvraient les paluches du monstre. Pour la deuxième étape, nous avons maquillé la comédienne pour que le haut de son crâne donne l'impression qu'il s'ouvre. Puis, on a fabriqué des fausses jambes desquelles sortent les pattes de la gargouille, et un dos factice d'où s'extirpe celui de la créature.
En fait, l'effet paraît se dérouler en trois étapes : Rae Dawn Chong commence à se métamorphoser, elle se transforme et la gargouille apparaît entièrement... Les 15 étapes sont en réalité 15 effets spéciaux différents. Au terme de deux étapes, Rae Dawn Chong laisse la place à un bonhomme habitué à incarner les monstres, Mike Deak, qui joue aussi la momie dans **Darkside**. Nous avons soigneusement préparé cette transformation, ce qui fait que le tournage de la séquence nous a seulement pris une journée. La manipulation de la gargouille demandait sept opérateurs.

M.M.: *Cette gargouille reste néanmoins très féminine...*

H.B.: Elle est plutôt mignonne. On n'essaie pas vraiment de donner une personnalité à nos monstres, mais il est évident que leurs agissements influent sur notre manière de les concevoir. Qu'un monstre tue pour se nourrir ou par plaisir est très important pour nous.



Rae Dawn Chong se métamorphose en gargouille dans Lover's Low.

M.M.: *Vous n'avez toujours pas connu de problèmes avec la censure américaine...*

H.B.: On a connu deux ou trois pépins sur **Cat from Hell** au sujet du geyser de sang. Mais la censure, la MPAA, n'a enlevé que quelques secondes de film. Rien d'important. Les effets spéciaux ont été préservés. En les concevant, nous avions en vue les tracas potentiels avec la MPAA. C'est pourquoi nous avons évité de donner un aspect humide à la gargouille ; cela aurait été trop érotique à leur goût. Au fil des années, on a appris à deviner ce que la MPAA ne laisse pas passer. On s'adapte à leurs exigences afin de ne pas réaliser des effets spéciaux qui seront ensuite coupés. En agissant ainsi, on économise du temps et de l'argent.

M.M.: ***Darkside, Contes de la Nuit Noire** a donc été une expérience plus que positive pour vous..*

H.B.: On aurait évidemment aimé avoir davantage de temps. On avait d'emblée une idée très précise des effets et de la façon dont ils seraient filmés. Aucune mauvaise surprise sur le plateau. Les producteurs nous ont supportés et le réalisateur était très patient. La plupart des gens impliqués dans **Darkside** avait une grande habitude des effets spéciaux. Ils nous comprenaient parfaitement.
Ce film a été l'un des plus cools sur lequel *KNB* a travaillé. Rien à voir avec **Ré-Animator 2** dont le producteur n'était vraiment pas raisonnable. Attention, le film est bon, les effets spéciaux aussi, vu les conditions cauchemardesques dans lesquelles ils ont été réalisés. On tournait en plein été, sur un plateau sans air conditionné. Une vraie canicule. Je ne veux plus entendre parler des gens de **Ré-Animator 2**. Par contre, les huit semaines passées à New York pour les besoins de **Darkside** furent très agréables.

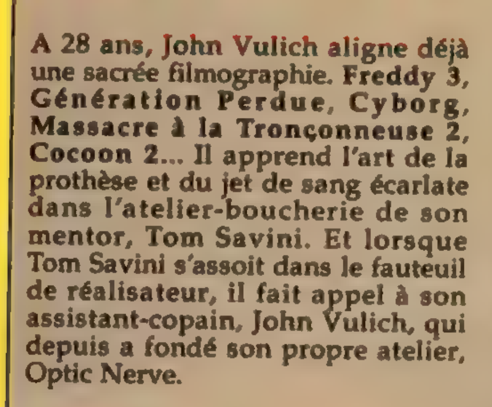
Propos recueillis par
Marc TOULLEC
(Traduction :
Didier ALLOUCH)

LA NUIT DES MORTS-VIVANTS



Maquilleur :

JOHN VULICH



A 28 ans, John Vulich aligne déjà une sacrée filmographie. Freddy 3, Génération Perdue, Cyborg, Massacre à la Tronçonneuse 2, Cocoon 2... Il apprend l'art de la prothèse et du jet de sang écarlate dans l'atelier-boucherie de son mentor, Tom Savini. Et lorsque Tom Savini s'assoit dans le fauteuil de réalisateur, il fait appel à son assistant-copain, John Vulich, qui depuis a fondé son propre atelier, Optic Nerve.

Mad Movies : *C'est tout naturellement que vous vous êtes retrouvé impliqué dans cette nouvelle* ***Nuit des Morts-Vivants****...*

John Vulich : J'ai souvent travaillé avec Tom Savini avant **La Nuit des Morts-Vivants**, notamment sur **Vendredi 13 IV**. Quand George Romero lui a demandé de diriger ce remake, il a immédiatement pensé à Everett Burrell et moi. Pendant le tournage de **Two Evil Eyes**, nous travaillions déjà sur le look des maquillages du film. Ensuite, Tom nous a appuyés auprès de la production qui hésitait entre nous et un autre atelier d'effets spéciaux.

M.M.: *A la surprise générale,* ***La Nuit des Morts-Vivants*** *n'est pas un film très gore. On attendait les mêmes débordements sanglants que ceux de* ***Zombie*** *et* ***Le Jour des Morts-Vivants*** *!*

J.V.: Notre contrat stipulait que nous ne devions pas nous axer sur une violence trop explicite. Du fait de l'implication de Tom Savini, les gens sont plutôt surpris que le film ne soit pas aussi gore que prévu. Tom est évidemment spécialisé dans ce genre d'effets spéciaux, mais cela ne signifie pas que ce soit réellement le cinéma qu'il aime. Il manie beaucoup de références dramatiques et il n'a pas la sensibilité que le public attend de lui. Et il y a aussi les contraintes que la censure imposait à la production. Plus le budget d'un film est bas, plus il est difficile de conserver les effets violents. Produit pour 50 millions de dollars et distribué par une firme importante, **Total Recall** a le droit de faire passer davantage de séquences violentes. C'est un vrai problème. On a l'impression que les censeurs se vengent sur les petits films.

M.M.: *Quels sont les problèmes que vous avez connus avec la MPAA, autrement dit la censure américaine ?*

J.V.: Certaines scènes n'ont pas été utilisées comme celle où un zombie se fait éclater la tête par la roue d'un camion. On pensait que le plan passerait parce qu'il est très rapide. Mais non ! A cause de la MPAA, on arrivait même sur le tournage à préparer des effets spéciaux que le producteur et George Romero refusaient, sachant que jamais ils ne seraient acceptés. L'idée de passer devant la censure nous hantait continuellement. La censure est un problème primordial pour les budgets modestes où les producteurs n'ont aucune influence dans le business. Je pense que Jack Valenti, le patron de la MPAA, est politiquement très orienté. Regardez tout ce qu'il a toléré de la part de **Total Recall** et osez me dire ensuite que cela n'a rien à voir avec l'argent ! Je ne veux pas jouer les paranos mais, comme certains, je crois que la censure est le meilleur moyen pour anéantir les indépendants.

M.M.: *Quelles sont les scènes qui manquent à l'appel ?*

J.V.: Aucune scène en entier. Il a fallu utiliser tout ce que nous avions tourné pour atteindre la durée réglementaire. Mais quel-



que chose comme cinq ou six plans ont été ainsi sucrés : des impacts de balles en pleine tête, une boîte cranienne défoncée...

M.M.: *Comment avez-vous trouvé les figurants qui incarnent les morts-vivants. Ils ont des silhouettes inhabituelles.*

J.V.: On a trouvé des types très différents les uns des autres. Il fallait que les maquillages collent à leur physique. On choisissait de préférence des gens très maigres. Le plus difficile à trouver fut le zombie à qui il manque le bras gauche. Tous les manchots que l'on voyait étaient amputés du bras droit, à cause d'accidents du travail bien souvent. On voulait impérativement un bras gauche car tous les effets spéciaux de la scène étaient régis par cette différence. Il nous a fallu plus d'un mois pour trouver l'oiseau rare. On a fait tous les hôpitaux, toutes les associations d'anciens combattants... Je ne pense pas que notre homme soit un très bon acteur, mais on n'avait pas le choix.

M.M.: *Celui qui se fait démolir par le camion, avec sa tête de mongol, est tout aussi impressionnant...*

J.V.: Ce gars est l'ami du premier assistant de Tom Savini. Il tourne des films d'horreur





en vidéo et des trucs expérimentaux en 16 mm style **Eraserhead**. Dès qu'il l'a vu, Tom a été frappé par son aspect étrange. Il l'a immédiatement voulu pour le rôle. Voilà ce qui rend ce gars si bizarre : il lui manquecertaines glandes, ce qui l'empêche de transpirer.

M.M.: *Je crois savoir que vous avez fréquenté les morgues avant de tourner **La Nuit des Morts-Vivants**. Vrai ?*

J.V.: Auparavant, j'ai travaillé sur des tas de morts-vivants mais ceux-ci restaient dans le domaine de l'imaginaire. Everett Burrell et moi avons essayé d'être beaucoup plus réalistes. Cela a entraîné pas mal de recherches, bien plus qu'à l'accoutumé. On désirait être le plus crédible possible. Ce qui fait fonctionner si bien la première **Nuit des Morts-Vivants** tient pour beaucoup dans le fait que les zombies ne sont pas tellement maquillés. En fait, ces cadavres ressemblent à n'importe quel vivant. On voulait également que nos maquillages soient subtils, pas du tout dans le style dessin animé comme ceux du **Retour des Morts-Vivants**. Dans une comédie, ce type d'effets spéciaux marche toujours. **La Nuit des Morts-Vivants** étant un film réaliste, les effets spéciaux aussi devaient être réalistes. On a donc visionné pas mal de cassettes sur les prisonniers des camps de concentration, on a assisté à des autopsies, on s'est basé également sur des photos de morts...

Certaines personnes nous reprochent d'avoir trop regardé les films sur les victimes des nazis, mais nous n'avions là aucune intention malveillante ou malsaine, aucune envie de glorifier ce génocide. Il s'agissait seulement de recherches. Mes parents sont Yougoslaves et je sais donc très bien ce qu'impliquent les atrocités de la guerre. Ce n'était pas très amusant de se taper ces films horribles. Mais il fallait aller jusque là pour que nos recherches soient complètes. En visionnant ces documents, on s'est aperçu qu'en mettant des faux yeux sur certains morts, leur look se rapprochait des cadavres entassés dans les camps nazis. Le zombie qui se fait tirer dessus trois fois en passant à travers la fenêtre est celui qui ressemble le plus aux survivants des camps.

Même si des gens trouvent consternant de faire ce genre de recherches, nous avons essayé de faire le meilleur travail possible.

M.M.: *En regardant **La Nuit des Morts-Vivants**, nous assistons donc à un véritable documentaire sur la mort ?*

J.V.: Oui, c'est dans cette direction que nous nous sommes orientés.

M.M.: *Les yeux des morts-vivants sont étranges, comme embrumés...*

J.V.: On a utilisé des lentilles de contact de plusieurs variétés : cela leur donne ce regard brumeux. Nous avions remarqué sur certaines photos de cadavres que les yeux se vitrifient. Du coup, nous avons adopté des globes oculaires en plastique. Les yeux que l'on voit le plus sont ceux de l'oncle Reg, l'énorme zombie en salopette qui reçoit un tisonnier en pleine tête. Les prothèses empêchaient le comédien de cligner ou de bouger les yeux. Cela lui conférait un aspect encore plus cadavérique. Il y avait un inconvénient pour les acteurs : la visibilité était très limitée !

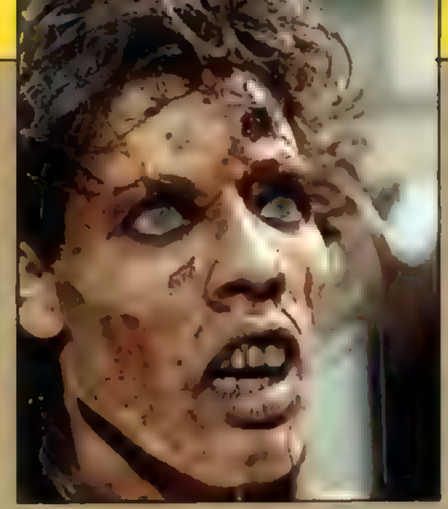
M.M.: *Les teintes très sombres du sang participent aussi à ce souci de réalisme.*

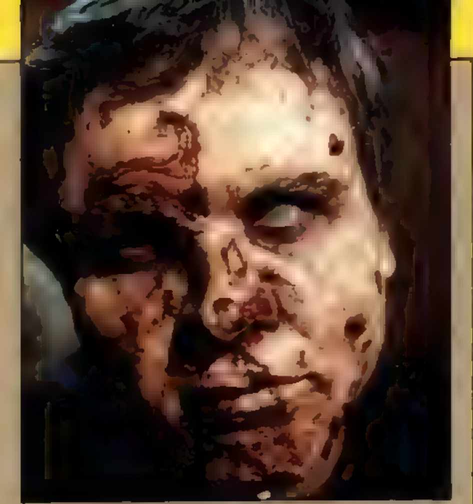
J.V.: Les zombies sont morts depuis un moment, trois jours environ. Leur sang est donc différent de celui d'un homme qui vient de mourir. Tom Savini a tenu à ce que les cadavres ambulants soient de jeunes morts. Il ne voulait pas de corps dans un état de putréfaction avancée sortant de leur tombe. Tom nous demandait des cadavres frais qui ne ressemblent pas à des momies. En seule-



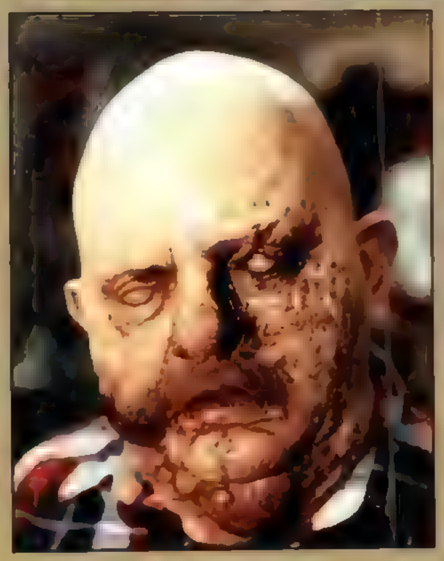














ment trois jours, le sang peut se coaguler et devenir marron foncé. Il y avait plusieurs types d'hémoglobine sur le plateau : du marron pâteux, un marron liquide, un marron crémeux et un liquide jaunâtre que l'on balançait sur les murs, les vêtements et les sols. Durant nos recherches, on a remarqué que le sang prenait cette teinte dès qu'il était étalé sur une surface. Il y a ainsi une couverture de *Newsweek* avec un type dont le tee-shirt est barbouillé d'un sang de cette couleur. Tous ces détails contribuent à rendre **La Nuit des Morts-Vivants** plus réaliste, plus crédible.

M.M.: *Dans votre atelier se trouve un ordinateur. Quelle utilité pour des maquilleurs ?*

J.V.: J'ai travaillé sur ordinateur pour améliorer encore le travail. Pour me perfectionner dans le maniement de l'*Amiga 5000*, j'ai passé plus de deux ans avant **La Nuit des Morts-Vivants** sur le computer. J'y ai développé des techniques de dessin. A cette époque, je connaissais une fille qui bossait pour un chirurgien esthétique. Celui-ci possédait un *IBM* sur lequel il entrait la photo des patients pour leur montrer ce que la chirurgie changerait dans leur visage, leur nez. Dans certains salons de coiffure, on utilise également des ordinateurs pour montrer aux clients quelle tête ils auront avec telle ou telle coupe. Tout ça m'a fait penser que moi aussi je pourrais m'en servir, couplé à une caméra vidéo, pour faire de la digitalisation d'images. C'est à dire rentrer une photo ouun dessin dans l'appareil et la modifier à volonté. Pendant trois mois, nous avons ainsi testé le look des maquillages de **La Nuit des Morts-Vivants**. C'est une évolution logique dans notre travail. De même que cela l'a été dans les salons de coiffure et chez les chirurgiens esthétiques. Eux, ils rendent les gens plus beaux, nous, nous nous les rendons plus moches. Mais l'instrument est le même. A travers cet ordinateur, nous nous sommes familiarisés avec une technologie qui devient indispensable. Dans le domaine des effets spéciaux de maquillage, nous avons été les premiers à le manier. Nous ne serons pas les derniers.

M.M.: *Collaborer avec Tom Savini, spécialiste du maquillage passé à la réalisation, n'a-t-il pas créé des conflits sur le plateau ?*

J.V.: Aucun problème. Je travaille avec Tom Savini depuis des années. Il est très regardant sur la qualité. Nous sommes de nouveau réunis actuellement sur le tournage de **The Dark Half** de George Romero. On a pu constater, et c'est un paradoxe, que quelqu'un qui n'est pas un spécialiste des effets spéciaux a davantage de mal à créer quelque chose de vraiment original ; il n'est simplement pas au courant de ce qui se fait habituellement. Avec Tom, les indications étaient extrêmement précises. George Romero est plus évasif, notamment sur le procédé. Il nous explique juste ce qu'il veut comme résultat. Collaborer avec un réalisateur qui connaît bien notre métier rend la communication plus rapide. Si Tom Savini n'avait pas été un spécialiste des maquillages, **La Nuit des Morts-Vivants** aurait été bien moins audacieux. Parfois, nous étions en désaccord. Concernant les yeux de plastique par exemple. Malgré le fait qu'il s'agissait d'une de nos idées, nous ne la pensions pas réalisable. Tom nous a poussés à la concrétiser et le résultat est excellent. On partageait la même vision du film, et cela a particulièrement facilité le travail.

M.M.: *Tous les effets spéciaux prévus étaient-ils réalisables ?*

J.V.: Pas vraiment. Certaines choses n'ont pu être faites, comme utiliser une gélatine spéciale. Les tests s'annonçaient bien mais cela a tourné court. Au départ, on souhaitait que les zombies aient l'air de sortir d'un film de David Lynch. Cette fameuse gélatine leur donnait un air translucide et naturel. Mais cette matière ne tenait pas sur le visage. Cela a constitué un des rares problèmes. Bien sûr, nous aurions pu consacrer plus de temps à la confection des maquillages. Il fallait s'adapter à un calendrier serré. On nous laissait des délais draconiens pour grimer les comédiens, parfois moins de trentes minutes. C'est pourquoi nous avons utilisé surtout des matériaux que nous connaissons bien. Cela n'a pas été un très gros souci ; à force de travailler sur des petits budgets, on apprend à être rapide.

M.M.: *A quoi attribuez-vous l'échec commercial de **La Nuit des Morts-Vivants** aux Etats-Unis ?*

J.V.: Je crois me souvenir qu'il y avait une grosse campagne de publicité sur le film deux semaines avant sa sortie. Une semaine avant, tout a disparu. Pas mal de gens m'ont dit qu'ils ne s'étaient même pas aperçus de sa sortie. Je pense que l'échec du film est imputable à une erreur de marketing. De plus, **La Créature du Cimetière** sortait le même jour. Cette concurrence a dû nuire à **La Nuit des Morts-Vivants**. Je n'arrive pas à m'expliquer comment certaines suites, certains remakes fonctionnent, et d'autres pas. Cela n'a rien à voir avec la qualité du film.

M.M.: *Un bide surprenant car la version de Tom Savini de **La Nuit des Morts-Vivants** vaut bien celle de George Romero.*

J.V.: Tom serait heureux d'apprendre ça !

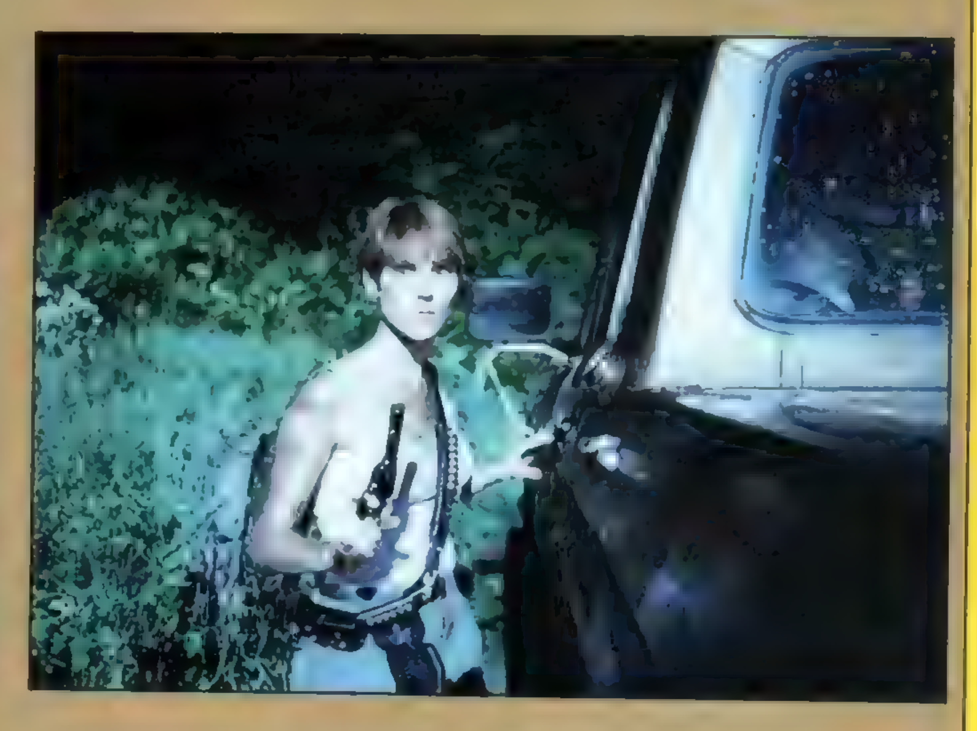
Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Damien GRANGER**)

LA NUIT DES MORTS-VIVANTS

Patricia TALLMAN

la belle et les bêtes

Très grande, les cheveux d'un roux digne d'une héroïne de bande dessinée, un visage en lame de couteau à la Jamie Lee Curtis, le regard farouche... Patricia Tallman n'a vraiment pas la dégaine type des donzelles qui braillent à s'en décrocher les mâchoires dans les films d'horreur. Marquée par Sigourney Weaver dans Aliens, elle allie la performance physique à la beauté et à l'intelligence. Z'ont bien de la chance les zombies de La Nuit des Morts-Vivants !



Mad Movies : *Comment une comédienne comme vous se retrouve-t-elle impliquée dans le remake du plus célèbre film d'horreur de tous les temps ?*

Patricia Tallman : Je connais Tom Savini depuis 10 ou 15 ans. On était à l'école ensemble, à Pittsburgh. On s'est ensuite retrouvés sur le tournage de **Knightriders** réalisé par George Romero. Tom était la vedette et je n'avais qu'un petit rôle. Une fois encore, on s'est croisés sur le plateau de **Incidents de Parcours** où mon rôle a sauté au montage ! Quand Tom a réalisé quelques épisodes de la série ***Tales from the Darkside***, il a naturellement fait appel à moi et lorsque George Romero lui a offert cette nouvelle **Nuit des Morts-Vivants**, il m'a simplement offert le rôle principal.

M.M.: *Votre personnage, Barbara, n'a rien à voir avec les habituelles fragiles créatures des films fantastiques.*

P.T.: Aujourd'hui, les femmes sont dans une impasse au niveau des films fantastiques, et du cinéma américain en général. La plupart des rôles féminins sont des putains ou de ravissantes idiotes, des bimbos. Ce n'est que très rarement que l'on trouve des personnages intéressants. L'année 90 a été catastrophique pour les comédiennes américaines. Selon le syndicat des acteurs, il y a de moins en moins de rôles principaux pour les femmes. Et cela va en s'aggravant. Je suis très chanceuse d'avoir obtenu un personnage si fort. Barbara, une femme qui n'a pas à se déshabiller où à se faire arracher les sous-vêtements avant de se faire violer puis tuer. Dans **La Nuit des Morts-Vivants**, je peux me défendre.

M.M.: *Au début du film, Barbara est nettement plus vulnérable qu'à la fin...*

P.T.: Au départ, Barbara n'est qu'une femme névrosée, déprimée. Sa mère l'a toujours dominée. Lorsqu'elle doit se défendre, elle trouve en elle la force de se révolter. Elle traduit sa colère par de l'action violente.

M.M.: *Dans la seconde moitié, on a l'impression d'avoir affaire à l'inspecteur Harry version féminine !*

P.T.: Disons plutôt Rambo au féminin ! Barbara devient une femme semblable à celle qu'incarne Sigourney Weaver dans **Aliens**, un film que j'adore. Je ne pense pas me tromper en annonçant que mon rôle dans **La Nuit des Morts-Vivants** a été, à l'origine, écrit pour un homme.

M.M.: *La précédente Barbara, dans la version de George Romero, était plus soumise aux événements.*

P.T.: Dans le film de Romero, elle devient dès les premières minutes catatonique. La peur la paralyse et la domine. Barbara est incapable de faire ressurgir son instinct de conversation. Pendant une heure trente, elle ne fait que hurler. Ma Barbara surmonte sa peur. Elle devient progressivement capable d'utiliser un fusil ou de se battre. Elle est intelligente, pragmatique. Elle se rend compte de la lenteur des zombies, que l'on peut prendre de vitesse.

M.M.: *Je crois savoir que vous vous êtes passée de doublure pour les cascades ?*

P.T.: Depuis 10 ans, je suis cascadeur professionnel. Je paie mes factures en sautant des immeubles ou en intervenant dans des bagarres. Tom Savini avait sans doute cela en tête en m'engageant. Il savait que le côté très physique du rôle ne me poserait aucun problème. J'adorerais mettre à contribution toutes mes capacités physiques dans des films d'aventures, une sorte d'Indiana Jones femme par exemple. J'ai largement le temps avant de remplacer Jessica Tandy dans un remake de **Miss Daisy et son Chauffeur** !

M.M.: *Votre apport au personnage ne s'est tout de même pas limité à ça ?*

P.T.: Avant le tournage, j'ai eu quelques longues conversations téléphoniques avec Tom Savini. J'avais beaucoup d'idées autant sur l'aspect physique du personnage que sur son comportement. Tom était très ouvert à mes suggestions. Malheureusement, on n'a pas vraiment eu le temps de répéter. Chaque comédien préparait son rôle individuellement. Sur le plateau, avant les prises, on montait avec Tom dans le grenier de cette vieille maison pour discuter des scènes à venir. Puis, devant les caméras, on faisait quelques essais rapides avant de tourner. Mais notre calendrier ne nous offrait pas le luxe de pouvoir trouver du temps pour les répétitions.

M.M.: *Le tournage semble avoir été pour le moins âpre.*

P.T.: 63 jours de tournage, c'est un sacré boulot. On travaillait de nuit, il pleuvait, les heures étaient interminables. Mais je me suis régalée ; je faisais ce que j'avais toujours voulu faire. Je travaillais avec une véritable famille dans la mesure où je connaissais beaucoup de gens sur le film depuis des années. Et en plus, j'avais le premier rôle. Le rêve, une expérience unique. Mais les maquillages étaient si réalistes que j'étais dégoûtée d'être au milieu de tous ces zombies dont la plupart sont des amis. Difficile d'avoir de l'appétit durant les repas lorsque vous avez une quinzaine de morts-vivants autour de vous. On rigolait bien toutefois. Le fait de travailler avec des effets spéciaux m'a appris la patience. C'est la capacité que j'ai le plus développée pendant le tournage. Il faut attendre que la lumière soit prête, que la caméra soit chargée, que les décors, les costumes soient en place. Et pendant ce temps, toute votre motivation, votre anxiété doivent demeurer intactes. Je devais garder en moi les sentiments de Barbara des heures durant. C'était parfois dur. Je comprends pourquoi certains acteurs deviennent caractériels. Vos émotions sont à un tel niveau compressées qu'il est parfois difficile de demeurer raisonnable. J'ai appris que j'étais capable de tenir un rôle sur la durée de tournage d'un long-métrage dont je suis la vedette. Je l'ignorais.

M.M.: *Allez-vous persévérer dans le domaine du fantastique ?*

P.T.: Je n'ai rien signé pour l'instant. Je pensais qu'une fois **La Nuit des Morts-Vivants** sorti, on me confierait d'autres rôles dans le genre. Mais j'ai failli tourner 5 autres films dont les producteurs hésitaient entre moi et une autre comédienne. A chaque fois, ils ont choisi ma concurrente ! C'est très frustrant et décevant. Je ne sais vraiment pas pourquoi j'ai échoué. Est-ce à cause de la couleur de mes cheveux, de ma taille ? Le choix d'un acteur est quelque chose de si subjectif ! Toutefois, je ne perds pas espoir de décrocher d'autres bons rôles. Je vous tiendrai au courant.

Propos recueillis par
Marc TOULLEC
(Traduction :
Didier ALLOUCH)

LES MARRRTIENS !!!



Réalisateur :

PATRICK READ JOHNSON

Homme d'effets spéciaux (King Kong 2, 2010, Flic ou Zombie), Patrick Read Johnson n'a pas voulu tourner La Guerre des Mondes tome 10, mais simplement décrire une invasion de la Terre par le petit bout de la lorgnette. Cinq aliens aussi crétins que belliqueux sèment la panique dans une population de ploucs hystériques. Une toute petite mais très plaisante Guerre des Etoiles...

Mad Movies : *Comment réaliser un film de science-fiction qui se tienne avec un budget de seulement 2 millions de dollars ?*

Patrick Read Johnson : En se donnant beaucoup de mal. On a réussi à tourner **Les Marrrtiens !!!** avec si peu de flouze parce que je m'y connais en effets spéciaux. J'ai commencé ma carrière comme ça, avec des maquettes, des trucages optiques... Et j'ai conservé beaucoup d'amis dans ce secteur. Quand on m'a demandé de faire **Les Marrrtiens !!!**, j'ai aussitôt pensé à mes copains. Avec leur apport, je pouvais réaliser un film qui ait l'air d'une grosse production car ils savent comment faire des trucs spectaculaires avec très peu d'argent.

M.M.: *Les Marrrtiens !!! est-il un projet personnel ?*

P.R.J.: J'ai écrit le scénario en compagnie de Scott Alexander, qui est aussi un spécialiste des effets spéciaux. Il avait envie d'écrire, et moi de mettre en scène. Il est difficile de lancer la production d'un film. Mais en mettant dans la balance nos compétences dans le domaine des effets spéciaux, nous sommes parvenus à convaincre les décideurs.

M.M.: *On a beaucoup vu de parodies sur les invasions extraterrestres ces temps-ci. En quoi Les Marrrtiens !!! diffère-t-il de ses prédécesseurs ?*

P.R.J.: Notre film est certainement plus complexe, plus sophistiqué dans sa conception... Tout y est plus travaillé que ce qu'on voit généralement dans les pastiches de science-fiction. Généralement, dans ces comédies, vous trouvez de mauvais effets spéciaux, des créatures grossières. Les réalisateurs pensent qu'ils peuvent bâcler sous prétexte qu'ils touchent au déjà-vu, que plus les aliens seront moches et ridicules, plus les spectateurs riront. A l'opposé, on essaie de rendre les effets crédibles afin que les situations dans lesquelles les aliens se perdent soient elles aussi plausibles. Avec seulement 80.000 dollars, nous avons tenté de rendre attrayants les extraterrestres.

M.M.: *Vous mettez à contribution la pièce radiophonique "La Guerre des Mondes" réalisée par Orson Welles.*

P.R.J.: L'idée du film m'est venue alors que je me trouvais, avec Scott Alexander, dans un magasin de disques. J'ai repéré un enregistrement de "La Guerre des Mondes" qui a toujours été un modèle pour moi. Cette histoire est tellement bien racontée que j'étais persuadé que les gens paniqueraient encore s'ils l'entendaient aujourd'hui à la radio. J'ai aussitôt imaginé que des Martiens la captent et la prennent comme un signe de ralliement pour conquérir la Terre. Scott et moi avons éclaté de rire en pensant que ce serait une bonne idée pour alimenter un scénario.

M.M.: *Vous pensez vraiment que les Américains seraient assez naïfs pour gober cette histoire une deuxième fois ?*

P.R.J.: Les auditeurs sont bien plus sophistiqués aujourd'hui. Ils sont moins aptes à accepter une telle histoire. Mais si vous mettez le paquet, je suis sûr que beaucoup y croiraient de nouveau. Il faudrait monter ce bâteau à la télévision. Mais le problème vient des spots publicitaires qui interromperaient le programme. Et un type dirait "la destruction de l'humanité après ces quelques messages !".

M.M.: *Faut-il forcément respecter un genre pour réaliser une bonne parodie. Il n'y a pas un peu de mépris dans la démarche ?*

P.R.J.: Le respect est primordial. Si vous visionnez **Les Marrrtiens !!!** plusieurs fois, vous verrez que l'humour existe à plusieurs niveaux. Dans les dialogues, le visuel, les décors... Le film est plein de détails qui renvoient à **La Guerre des Etoiles**, à **Star Trek** et **Rencontres du Troisième Type**. Je suis un fan de science-fiction depuis mon enfance. J'ai fait appel à mes souvenirs pour

nourrir le film. Lorsque les extraterrestres voient le container de grains et la grange se transformer en gigantesque robot, l'un d'eux s'écrie : "*What in the name of Uncle Martin is that ?*". L'Oncle Martin est l'un des personnages principaux de ma série TV préférée des années 50. L'idée que les Martiens aient pu la voir et y baser leur culture m'a paru très drôle. La scène des adieux entre Kathy et le petit robot parodie **E.T.**.

M.M.: *D'où viennent les extraterrestres ?*

P.R.J.: J'ai travaillé avec John Criswell, un spécialiste de l'animatronique. En écrivant le scénario, je m'amusais à les gribouiller dans la marge. C'est par hasard que m'est venue l'idée des têtes de pastèque sur des corps minuscules. On a même rédigé une scène où, poursuivis par les fermiers, les aliens se couchaient dans un champ de pastèque pour se fondre dans le décor. Mais on ne l'a pas tournée.

M.M.: *Les comédiens dans les costumes sont-ils des nains ou des enfants ?*

P.R.J.: On a cherché dans toutes les associations de nains ou de personnes de très petite taille. On a les choisis sur plusieurs critères. Leur talent d'acteur d'abord, puis leur résistance physique. Porter les masques étaient une véritable torture.

M.M.: *Et vous avez eu du mal à les diriger ?*

P.R.J.: Enormément de mal. A cause des contraintes budgétaires, il fallait sculpter les têtes le plus vite possible. Elles étaient bien dessinées mais remplies de petits contacts électroniques qui permettaient des expressions au visage. Du coup, il n'y avait pas de place pour creuser des trous nécessaires à la visibilité des comédiens. Ils étaient totalement aveugles. Imaginez donc cinq petits gars portant des masques lourds comme du plomb et essayant de se diriger sur un plateau. Je leur expliquais au micro : "un pas à droite, deux à gauche, attention...". Cela ressemblait à une comédie burlesque des années 20 !



M.M.: *D'ailleurs, vos extraterrestres ressemblent aux Trois Stooges !*

P.R.J.: Oui, mais ils sont cinq. Cinq idiots qui pensent être les créatures les plus intelligentes de la galaxie alors qu'ils sont les types les plus stupides de l'Atomic Space Navy. Pour cette raison, ils marchent à fond la caisse en écoutant une diffusion de "La Guerre des Mondes". Personne n'y croit, sauf eux. J'ai failli mettre en accroche du film : "*Il y a 50 ans, "La Guerre des Mondes" effrayait à mort. Qui serait assez bête pour y croire aujourd'hui ?*". Et la réponse aurait été "**LES MARRRTIENS !!!**".

M.M.: *A l'image des martiens, les effets spéciaux ont tous été une source de migraines ?*

P.R.J.: Surtout le gros robot. On savait en commençant **Les Marrrtiens !!!** qu'on s'engageait dans un véritable cauchemar technique. Le gros robot est censé être le grand méchant du film mais il tombait en morceaux chaque fois qu'on le touchait. C'en estdevenu une blague. Dès qu'on l'amenait sur le plateau, un des types de l'équipe entamait la sonnerie aux morts. Il y en a même un qui s'est déguisé en infirmier pour récupérer les pièces détachées et les mettre sur un brancard. Et tout le monde se découvrait sur son passage. On tenait toujours compte de ce genre de désagréments en prévoyant le tournage d'une seconde scène en cas de pépins.

M.M.: *Pourquoi **Les Marrrtiens !!!** se titre-t-il **Spaced Invaders** aux Etats-Unis ?*

P.R.J.: Steven Spielberg a vu le film et a conseillé à Jerry Katzenberg, le patron de *Walt Disney*, de le sortir aux Etats-Unis. *Disney* l'a acheté pour en faire un film *Touchstone*. Ils ont changé la musique, refait le montage et ont tourné pour presque un million de dollars de séquences nouvelles. Frustrant pour moi. **Les Marrrtiens !!!** était très bien tel quel : un film sympa, drôle, le genre de divertissement qu'on va voir avec des amis et du pop-corn. Et *Disney* voulait en faire quelque chose comme **Les Tortues Ninja**. Evidemment, ils ont changé l'affiche. La mienne parodiait les fameuses photos des années 40 avec des soldats américains brandissant leur drapeau à Iwo Jima. Et les aliens menaçaient : "*Préparez-vous à mourir, ordure de Terriens !*". *Disney* a balancé un autre titre, **Space Invaders**, un titre idiot et naïf. Mais mon film n'est pas si bête. Son humour se rapproche de celui des Monty Python. *Disney* s'en foutait. Il visait juste un public de gamins. En fait, ceux qui aiment le plus le film sont des gens de 20/30 ans. Et ça me plaisait beaucoup. Pas à *Walt Disney* apparemment !

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)

Martians !!!/ Spaced Invaders. USA. 1989. Réal.: Patrick Read Johnson. Scén.: Scott Alexander et Patrick Read Johnson. [illegible] Prod.: Luigi Cingolani [illegible] Royal Dano, Douglas Barr, Ariana Richards, J.J. Anderson, Fred [illegible] 1h 30. Dist.: Planète Double. Sortie nationale prévue le 26 juin 1991.

LES AILES DE LA RENOMMEE

Réalisateur :

OTAKAR VOTOCEK



César Valentin (Peter O'Toole) derrière les barreaux de sa prison dorée.

Ingénieur nucléaire de formation, le Tchèque Otakar Votocek vient de faire sensation au dernier festival d'Avoriaz avec une idée à la fois simple et géniale. Et si toutes les célébrités de ce monde était, dans l'audelà, regroupées dans un hôtel cyclopéen où un bataillon de chasseurs stoïques les traitent en faveur de leur audimat terrestre ? Deux nouveaux pensionnaires y débarquent : César Valentin, la star, et son assassin énigmatique, Smith... Passionnant. Un vrai film fantastique...

Mad Movies : *Comment naît une idée aussi folle, aussi neuve que celle des* ***Ailes de la Renommée****, cet autre monde, comme le village du* **Prisonnier***, où croupissent des personnalités célèbres ?*

Otakar Votocek : L'idée vient de Herman Coch, le co-scénariste, et de moi. A cette époque, nous avions les mêmes préoccupations. On discutait souvent de notre fascination pour les assassins connus, notamment Mark Chipman, le meurtrier de John Lennon, Lee Oswald, celui de Kennedy ou encore ce Turc qui a bien failli tué le Pape. Ces assassins ont tous des motifs différents, plus ou moins obscurs. Le type qui a abattu Lennon n'a jamais pu expliquer son geste. Mais ils ont tous un point commun : avant le meurtre, seule leur victime est célèbre. Après, ils le sont tous deux. Le tueur prend une part de la notoriété du défunt. L'histoire d'un type anonyme qui abat une vedette de cinéma illustre parfaitement ce thème. Cette idée ne provient d'aucun livre, d'aucun écrit ; elle est simplement née de nos conversations.

M.M.: *Comment définissez-vous l'île dans laquelle se situe l'action des* ***Ailes de la Renommée*** *? Paradis, enfer ou purgatoire ?*

O.V.: On n'en sait rien. Colin Firth, le héros du film, demande à une vieille dame quel est cet endroit. Elle lui répond que cela pourrait très bien être l'enfer, le paradis, ou un enfer qui ressemble au paradis. Ces pensionnaires sont bien traités tant qu'ils sont célèbres sur Terre. Plus leur notoriété décline, moins leur traitement est agréable. Pour les gens qui craignent l'oubli, cette île est un enfer. Pour eux, la vraie mort est la mort de leur renommée.

M.M.: *Selon vous,* ***Les Ailes de la Renommée*** *serait donc une parabole sur la vanité ?*

O.V.: Pas vraiment. Le film est une satire sur la célébrité. Ceci implique la démonstration des mauvais côtés de celle-ci, comme la vanité notamment, mais aussi le fait que la recherche de la renommée soit totalement dénuée de sens, la peur de sombrer dans l'oubli, la peur de ne plus être respecté faute de notoriété. Je voulais aborder tous ces points dans **Les Ailes de la Renommée**. Je connais des gens fascinés par la célébrité. Si, par exemple, vous étiez en train d'interwiever votre personnalité favorite, vous changeriez votre attitude et agiriez diféremment. C'est très étrange mais vous le feriez sans en avoir l'intention. Vous réagiriez ainsi, peut-être, parce que le contact de cette personne vous fait partager quelques miettes de son éternité. Pour ces raisons, les gens célèbres changent. Ils finissent par devenir égoïstes, égocentriques, désagréables. Mais le public ne perçoit pas cela ; il ne voit que la célébrité.



Marie Trintignant, bouleversante dans le rôle d'une chanteuse refusant de croire qu'elle est morte.

M.M.: *Les célébrités des* ***Ailes de la Renommée*** *ne pensent qu'à l'immortalité de leur image, pas à celle de leur vie. Paradoxal et cruel...*

O.V.: **Les Ailes de la Renommée** est, dans un sens, un film très cruel. Ces célébrités vivent dans la peur. Le réceptionniste de l'hôtel peut devenir une espèce de chef de camp de concentration nazi. Cet endroit est complètement amoral. Aucun Dieu, aucune religion n'y existe. Il y a seulement la célébrité. Qu'y-a-t'il de plus immoral, de plus inhumain, que l'on vous aime uniquement en fonction de votre degré de renommée ?

M.M.: *Le personnage qu'incarne Peter O'Toole, César Valentin, rappelle Richard Burton. Même arrogance, même goût pour la boisson...*

O.V.: Délibérément, je lui ai accordé cette arrogance charismatique, mais je pensais

Peter O'Toole et Colin Firth, la célébrité et son assassin, entre les mains du passeur qui les conduit vers l'hôtel de l'au-delà.

plutôt à des gens comme Orson Welles et Laurence Olivier. Richard Burton est aussi un bon exemple. César Valentin est un mixte de ces personnalités. Il possède leur immense vanité. Colin Firth a parfaitement saisi ce grand orgueil. Il l'utilise même pour se jouer de lui.

M.M.: *Pourquoi avoir choisi telle célébrité, comme Einstein, et pas telle autre, pour peupler l'hôtel du film ?*

O.V.: J'ai choisi des gens comme Einstein ou Hemingway pour montrer à quel niveau se faisait l'entrée dans cet endroit. Pour bien faire comprendre cette sélection, j'ai pris des personnes d'une certaine stature. Cependant, je n'ai pas voulu les mettre au premier plan car je ne voulais nullement les décrire ou raconter leur histoire. Je désirais juste donner des références. Je pouvais me permettre d'être imprécis. Les personnalités dont je ne révèle pas les noms sont des mélanges de gens célèbres. Cela me laissait une certaine liberté. Je me suis néanmoins limité au 20ème siècle, sinon cela aurait été sans limite, impossible à maîtriser. Au départ, j'avais une liste sur laquelle j'ai barré un tas de noms. J'ai essayé de mettre un maximum de nationalités, de personnalités pour embrasser l'ensemble des sommités de ce siècle.

M.M.: *La vraie vedette des* ***Ailes de la Renommée*** *est un décor, celui de l'hôtel gigantesque où sont cloîtrées les célébrités. Où l'avez-vous trouvé ?*

O.V.: Cet hôtel n'existe pas. Beaucoup de gens me demandent pourtant l'adresse ! Si vous voulez y aller, vous devez mourir ! Cet hôtel est le mélange de plusieurs lieux. Les extérieurs sont tournés aux alentours de Nice, au Cap Ferrat, au Cap d'Antibes, des endroits de ce genre. La façade vient de Juan les Pins. Mais l'intérieur, le lobby, est celui d'un casino voué à la destruction, le Palais Méditerranéen. Pendant quatre jours, nous avons planté nos caméras dans ce monument qui semblait avoir été bombardé la veille. Grâce à des gens efficaces, à l'aide des Studios de La Victorine, on l'a remis à neuf. Puis on en a copié les éléments, les pièces, pour le reconstituer par fragments à Amsterdam. Les chambres, le couloir, le grand hall ont été conçus dans un studio. Cet hôtel est la combinaison de plusieurs éléments dont certains n'existent pas dans la réalité.

M.M.: *Son architecture est impressionnante, écrasante... Stalinienne !*

O.V.: Bien vu. Mon intention était d'en faire une sorte de cage dorée. Ces gens célèbres sont tous prisonniers de leur notoriété. C'est pourquoi j'ai utilisé un style d'architecture très mégalomane. Le design évoque un immense mausolée, de grands immeubles impressionnants mais froids. Ces bâtisses de marbre où reposent des chefs d'état, comme Staline ou Lénine. Elles impliquent toujours un concept de renommée et de pouvoir. Tous ces éléments sont dans l'architecture de l'hôtel des **Ailes de la Renommée**. Il est d'une apparence très fasciste ou, si vous préférez, stalinienne. Je me suis pourtant basé sur l'architecture mussolinienne.



Colin Firth, un coup de feu, un meurtre, pour accéder à la célébrité...

M.M.: *Le personnage le plus fascinant du film est celui de Marie Trintignant, une chanteuse schizophrène qui continue à rêver au-delà de la mort...*

O.V.: Elle représente une parabole sur la recherche de l'identité dans ce monde de folie post-moderne. Elle ne croit pas à sa propre mort et se demande continuellement qui elle est. Elle oublie tout. Le mystère qui l'entoure attire le jeune écrivain qui a tué César Valentin. Mais je n'ai pas laissé l'histoire d'amour entre eux se développer. Je ne pense pas que l'amour survive à la mort.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**

***Wings of Fame*. Hollande. 1990.**
Réal.: Otakar Votocek. Scén.: Otakar Votocek. Dir. Phot.: Alex Thomson. Mus.: Paul M. Van Brugge. Prod.: Laurens Geels & Dick Maas. Int : Peter O'Toole, Colin Firth, Marie Trintignant, Ellen Umlauf, Andréa Ferréol, Maria Becker, Walter Gottel, Robert Stephens... Dur.: 1 H 42. Dist.: Bac Films. Sortie prévue le 12 juin 1991.

Lire également critique in *Mad Movies 69*.

Made in FRANCE

DELICATESSEN
par Jean-Pierre JEUNET

LE TRESOR DES ILES CHIENNES
par F. J. OSSANG

GAWIN
par Arnaud SELIGNAC

Une vague banlieue, quelque part dans les années 50. Et un immeuble pittoresque, une vraie cour des miracles qui se nourrit chez le boucher. D'où vient la viande ? Mystère. A moins que ce soient les locataires qui paient de leur corps... Argument délirant pour un film qui ne l'est pas moins. Baroque, cartoonesque, surréaliste, pétri d'humour noir et de gueules incroyables, filmé par une caméra virtuose. Explications du pourquoi et du comment par...



Julie Clapet et Dominique Pinon pendant le déluge.

jean-pierre JEUNET

Mad Movies : *Difficile de définir **Delicatessen**. Il se situe à la frontière de plusieurs genres...*

Jean-Pierre Jeunet : C'est le boulot du journaliste ! Hitchcock disait : *"Moi, je ne fais pas des tranches de vie ; je fais des tranches de gâteau"*. J'espère que le mien n'est pas trop bourratif. Il y a des petites fraises, de la crème Chantilly. Il est amoureusement préparé, mijoté à point.

M.M.: *Forcément, la production d'un tel film ne s'est pas faite les doigts dans le nez...*

J.P.J.: **Delicatessen** demandait 16 semaines de tournage. Pas d'acteurs très connus au générique, pas de réalisateur célèbre et une histoire à la limite du fantastique. Marc Caro et moi avons facilement convaincu Claudie Ossard, la productrice de nos films publicitaires. Malgré le fait qu'elle connaît tout le monde dans le métier, elle a ensuite eu les pires problèmes pour convaincre d'autres personnes. La plupart d'entre eux lisaient le scénario et le jugeaient "glauque et sinistre". Il faut dire que la plupart des producteurs français ne font leur métier qu'à moitié. Ils refusent l'originalité. Trop risqué de s'y aventurer. Mieux vaut, pour eux, financer un truc facile qui ne fera pas deux entrées. Deux comédiens connus à l'affiche et ils sont couverts par les télévisions. Voilà le système français. Paradoxalement, UGC, qui possède une infrastructure assez lourde, a fini par faire confiance à Claudie Ossard. Ils ont plongé mais cela a pris du temps. Avec seulement vingt millions de francs, ce qui est dérisoire, et au bout de deux ans et demi d'attente, on est parvenu à faire tout ce qu'on désirait.

M.M.: *20 millions de francs ! On a plutôt l'impression que **Delicatessen** a bénéficié d'un bas de laine bien rempli...*

J.P.J.: Comme Marc Caro et moi venons de l'animation et du court métrage, on sait ce que coûtent les choses. Mais cela s'est plutôt bien passé grâce à des tas de combines et d'astuces apportées par toute l'équipe, qui bossait deux fois plus pour compenser le marque d'argent, presque comme sur un court métrage.
On tournait dans un entrepôt. Le décorateur a fait venir le bois d'une scierie des Vosges au lieu de l'acheter à Paris, cela pour économiser quelques milliers de francs. La styliste a fréquenté les Puces des dimanches entiers pour trouver les fringues. Rien n'a été fabriqué. La fille qui s'est occupé des meubles a également visité Emmaüs, les Puces, les brocantes. Sans l'aide d'un seul assistant, elle a amené tout le mobilier sur le plateau et elle est maigre comme un clou ! Deux gars se sont occupés de la salle de bain pendant trois semaines nuit et jour. Ils ont tout soudé, aménagé, en utilisant pour la porte étanche des vieux vérins de bulldozer.



Le boucher (Jean-Claude Dreyfus) s'en lave les mains.

M.M.: ***Delicatessen** est, à l'image de son décor, constitué d'éléments hétéroclites...*

J.P.J.: On n'a pas la prétention d'être des intellectuels, de délivrer un message. On aime malaxer les matériaux cinématographiques en restant le plus ludique possible. Concernant les jeux avec la caméra, il faut chercher nos influences dans **La Soif du Mal** d'Orson Welles. Le décor vient des films français d'avant-guerre et d'Alexandre Trauner. L'immeuble du film est directement emprunté à celui du **Jour se Lève**. J'adore aussi **Quai des Brumes**, **Les Portes de la Nuit**...
Avec **Delicatessen**, on a fait le film qu'on rêvait de voir au cinéma. Tout ce qui nous a nourri des années durant est là. Le dessin animé notamment, de Tex Avery à des auteurs complètement inconnus. C'est sans doute pour cette raison que l'on nous compare souvent à Terry Gilliam. On le croisait il y a dix ans au festival du dessin animé d'Annecy. Par contre, je ne suis pas un grand amateur de bandes dessinées.

M.M.: *Avec autant de sources d'inspiration, vous risquiez de faire catalogue.*

J.P.J.: **Delicatessen** n'est ni un assemblage, ni un patchwork. Les influences, on les a ingurgitées, puis digérées et, là dessus, on a rajouté des choses plus personnelles. Ce mécanisme est celui de la création. Personne n'invente jamais rien. Celui qui l'affirme est un menteur. Jean-Paul Goude, artiste merveilleux, s'inspire des ***Silly Symphonies***, des **5.000 Doigts du Docteur T**, de la bande dessinée



Dominique Pinon, l'apprenti Houdini.

"Little Némo". Il a assimilé tout ça et en a fait du Goude. D'autres le prendront un jour comme référence.

M.M.: *Autre constante capitale dans votre film : l'humour !*

J.P.J.: Il n'y a pas d'école pour ça. J'aime *Les Shadoks*, *Hara Kiri*, Woody Allen, des gens très différents. La séquence de **Delicatessen** où tous les meubles sautillent au rythme des mouvements sur le sommier me plait particulièrement. D'où vient cette idée ? Elle naît d'une vision. Et on se dit que cela sera génial à l'écran. Pour le réussir, il faut alors posséder une certaine conviction.

M.M.: *Le film se situe à la lisière du fantastique mais ne s'y hasarde que très rarement !*

J.P.J.: Notre fantastique est un peu décalé dans la mesure où l'époque est indéterminée. Par contre, les comportements des personnages, même s'ils sont un peu farfelus, demeurent logiques. Un type élève des grenouilles et des escargots dans sa cave, c'est tout à fait crédible car il vit en autarcie chez lui pour ne pas avoir à sortir. **Delicatessen** est davantage une caricature des périodes sombres comme l'Occupation qu'un film fantastique.
Pour rester dans le ton, on a supprimé quelques gags un peu trop surréalistes. Une concession toutefois : le tout dernier plan avec Dominique Pinon et Marie-Laure Dougnac, installés sur le toit avec leur chaise et leur instrument de musique.

M.M.: *A deux derrière la même caméra, cela ne complique pas la mise en scène ?*

J.P.J.: Les frères Taviani sont jumeaux. Ce sont des bicéphales. Marc Caro et moi sommes plutôt complémentaires. Lui s'occupe de la direction artistique, des décors, des costumes... Et moi, c'est plutôt de la réalisation, des comédiens, du découpage. Cela ne signifie pas que l'un ne se mêle pas du secteur de prédilection de l'autre. Il n'y a aucune frustration. Cela fait 15 ans qu'on se connaît. On n'a plus besoin de se parler ; un coup d'oeil et on se comprend. Mais lorsque Marc Caro tourne de son côté, ses films ne ressemblent pas forcément à ceux qu'on fait en commun.

M.M.: *Satisfait de votre collaboration sur ce premier long métrage ?*

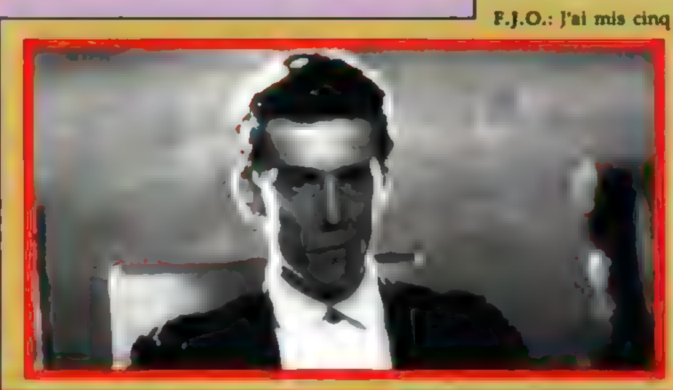
J.P.J.: Caro dit souvent que l'important n'est pas d'être mais de faire. A la limite, si on avait brûlé le négatif de **Delicatessen** sans que personne ne le voit, on aurait été tout de même très heureux. On l'a fait, c'est le plus important. Ceci dit, je suis content que les gens se marrent à la projection du film.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**

France, 1990. Réal.: Marc Caro et Jean-Pierre Jeunet. Scén.: Caro, Jeunet et Gilles Adrien. Dir. Phot.: Darius Khondji. Mus.: Carlos D'Alessio. Prod.: Claudie Ossard pour Constellation UGC-Hachette Première, Canal +, Sofinergie et Sofinergie 2, Investimage 2 et Investimage 3. SPFX : Olivier Gleyze, Jean-Baptiste Bonetto, Yves Domenjoud. Int.: Dominique Pinon, Marie-Laure Dougnac, Jean-Claude Dreyfus, Karin Viard, Rufus, Ticky Holgado, Howard Vernon, Silvie Laguna... Dur.: 1H 37. Dist.: UCG. Sorti à Paris le 17 avril 1991.



Les troglodistes.



Dans un futur indéterminé, un groupe d'hommes part à la recherche d'une matière de synthèse, dont l'inventeur a disparu. A pied, en avion, en camion, le groupe évolue dans un paysage de fin du monde et subit les assauts d'un virus mortel... Ambitieux, modeste, irritant, attachant, beau et sauvage, *Le Trésor des Iles Chiennes* prend le cinéma à bras le corps et l'étreint jusqu'à en extraire les deux données essentielles : image et son. Evident ? Non. Explications par...

F. J. OSSANG

Mad Movies : *Qui êtes-vous ? Un provocateur, un auteur, quelqu'un qui envoie des coups de pied dans la fourmillère...*

F.J. Ossang : Je suis un "cuisinier". Je pique un peu partout avant d'atteindre ma maturité. Je n'aime pas pré-coder mes films comme beaucoup de réalisateurs français. Je n'ai aucun complexe à revendiquer à la fois Robert Bresson, Bela Lugosi, Fritz Lang, **Mad Max**, **La Grève** d'Eisenstein, Jean-Luc Godard, **La Nuit des Morts-Vivants** de George Romero, Satyajit Ray, Tarkovsky... Bien sûr, en se positionnant ainsi, on rencontre des problèmes. On vous demande qui vous êtes. Et vous répondez "l'ennemi" !

M.M.: *Le Trésor des Iles Chiennes évoque souvent le cinéma muet.*

F.J.O.: J'essaie de fouiller un nouveau langage sans avoir peur de pisser dans tous les sens. Du temps du muet, il existait des trucs sensationnels qui ont été abandonnés. Dommage. Moi, je cherche. La présentation des personnages de mon film est typique du cinéma muet. C'est plus rapide, plus drôle et moins con que tous ces dialogues stupides où, pendant 20 minutes, un type essaie de nous faire comprendre qu'untel voudrait coucher avec untel. Je me réclame également de Godard et Cocteau. **Le Trésor des Iles Chiennes** est bavard, comme leurs films. Même si on ne saisit rien aux dialogues, on peut piger la texture du film, rentrer dans sa chair. Je cherche une correspondance sonore au muet.

M.M.: *Le Trésor des Iles Chiennes serait donc un film muet parlant, en noir et blanc et cinémascope ?*

F.J.O.: Le scope n'est pas un luxe. Pour moi, cet écran large, allié au noir et blanc, est le plus beau format qui existe au cinéma. Ce sont surtout les Soviétiques et les Japonais qui l'ont utilisé. Il met à la fois en valeur les décors et les visages...

M.M.: *Curieux de trouver le cinémascope dans un film qui fut un véritable challenge budgétaire...*

F.J.O.: J'ai mis cinq ans à monter **Le Trésor des Iles Chiennes**. La première version du scénario a été écrite à l'époque de **L'Affaire des Divisions Morituri**. Avant de signer avec Paulo Branco, j'ai rencontré 8 producteurs. J'ai obtenu l'avance sur recettes... A tous les échelons, on nous a mis des bâtons dans les roues. Certaines personnes sont prêtes à s'essuyer les pieds sur la pellicule du Trésor... Après la bataille financière, la bataille du



tournage, la bataille de la post-production, la recherche d'un distributeur qui a pris un an, il y a maintenant la bagarre pour l'exploitation ! Mais le cinéma mérite bien ça. Les ennemis sont les intermédiaires entre le cinéaste et le public.

M.M.: *La bataille du tournage a, semble-t-il, été particulièrement épique...*

F.J.O.: Nous avons en partie tourné dans les locaux désaffectés d'un producteur expulsé. Tous les mois nous risquions d'être virés par les huissiers. Et c'est juste après le tournage d'une scène que la maison a été détruite. J'ai dû adopter une formule minimaliste vu le budget réduit. Mais ce n'était pas si catastrophique que ça. Plus d'**Usine de la Mort** ! Mais on a mis le paquet sur certains décors. On a sauvé ce qu'on a pu après l'ouragan de la débudgétisation. C'est un peu grâce à ses problèmes que **Le Trésor des Iles Chiennes** acquiert une vraie pureté cinématographique. Nous sommes ainsi restés au cœur de l'impulsion. Quelques comédiens, un espace minéral, une caméra... Le film est marqué par une vision primitive du cinéma. Tomber dans les aléas du budget moyen avec la couleur, un format standard, des comédiens passe-partout, aurait été fatal au film. Nos contraintes étaient uniquement matérielles, jamais artistiques.

Nous étions là à nous battre comme des chiens, caméra au poing, sur des volcans. Nous avons tourné dans des conditions assez héroïques, pionnières. La pellicule risquait de nous faire défaut et les caméras tombaient en panne. Parce qu'on avait des problèmes avec les assurances, on ne pouvait déclarer ce type d'accidents ! Toute l'équipe avait l'impression de quelque chose d'unique qui ne se reproduirait pas deux fois. Pour tourner **Le Trésor des Iles Chiennes**, Stéphane Ferrara a refusé un film beaucoup plus cher.
A la fin, on atteignait les limites de l'endurance physique. On montait le jour, on travaillait de nuit sur la musique. 11 nuits de mixage. J'ai perdu 8 kilos. Je ne sais pas comment on y est arrivé. On ressemblait à des zombies.

M.M.: *Comment définir* **Le Trésor des Iles Chiennes** *? Le film est tellement éloigné des normes que certains spectateurs peuvent y perdre pied...*

F.J.O.: **Le Trésor des Iles Chiennes** prend le cinéma au sérieux mais ne se prend pas au sérieux. Il y existe un humour plus noir que l'humour noir : l'humour ultra-violet. Un humour qui consterne les cons et réjouit les nôtres...
Dans un sens, le film est totalement enfantin. Il se nourrit pour beaucoup de mes souvenirs d'enfance. Venant d'une région reculée, j'ai toujours été fasciné par le look industriel, comme l'usine de la mort dans **Le Trésor**... Mais je n'ai pas pu la montrer car je tenais mon film en trop haute estime pour lui faire subir le désarroi budgétaire que moi-même je connaissais. Actuellement, le cinéma montre trop d'ailleurs. Comme l'information, il montre souvent pour cacher.

M.M.: *Un authentique film rock n'roll peut-être ?*

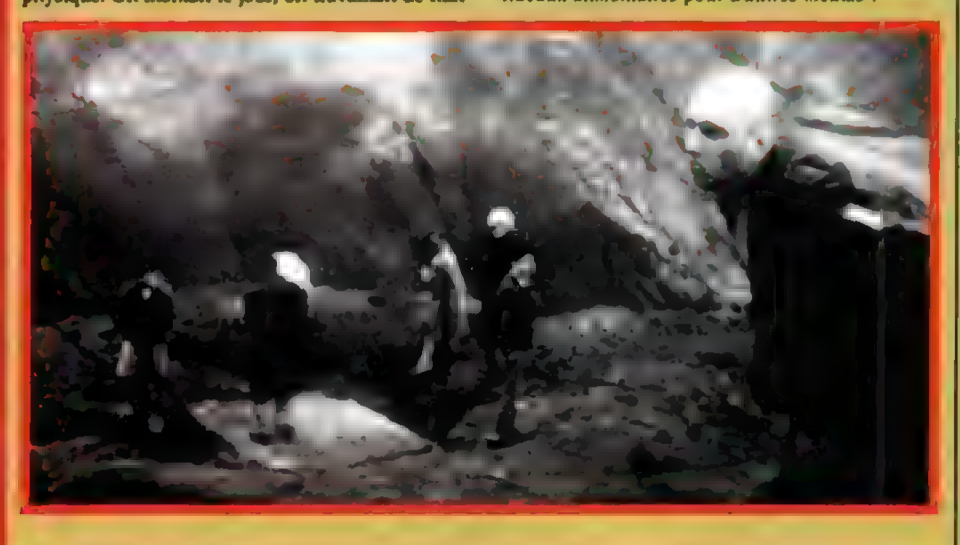
F.J.O.: Un film "noise n'roll" plutôt. Le bruit est quelque chose d'essentiel. Tout le rock est marqué par le cinéma fantastico-expressionniste d'avant-guerre, Bela Lugosi, Conrad Veidt... Il se nourrit de tout à la manière du **Trésor des Iles Chiennes** qui n'est pas un film incestueux, un film pétri d'admiration cinéphilique et cinématographique.
Je n'ai pas la prétention de faire de l'art. C'est bien mieux d'être un voyou. Cela vous laisse une totale liberté. Que tout le monde nous crache dessus est une promesse de survie. J'aime que l'on nous traîne dans la boue.

M.M.: *Et entre deux films, que faites-vous ? Des travaux alimentaires pour d'autres médias ?*

F.J.O.: Je continue la musique, l'écriture, pour m'oxygéner le cerveau. Au début de leur carrière, certains cinéastes étaient sensibles, volontaires, mais à force de se faire prendre par tous les orifices, ils ne racontent plus rien. Le cinéma doit demeurer sacré. C'est pour cette raison que j'évite les pubs, les clips, la télévision... Après ça, la pellicule est nettement moins précieuse. Chaque mètre de film impressionné doit être décisif. Mais j'espère tourner avant cinq ans !

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**

France/Portugal. 1989. Réal.: F.J. Ossang. Scén.: F.J. Ossang. Dir. Phot.: Darius Khondji. Mus.: Messageros Killer Boys. Prod.: Paulo Branco et Oskar Leventon. Int.: Stéphane Ferrara, Michel Albertini, Mapi Galan, Diogo Doria, Serge Avedikian, Clovis Cornillac, Lionel Tua... Dur.: 1 H 48. Dist.: Gemma Distribution. Sorti à Paris le 17 avril 1991.



Un père décide de jouer les Steven Spielberg et refait *E.T.* sur le mode du bricolage. Son but : concrétiser les rêves de son gosse atteint d'une maladie incurable... Réaliste mais porté vers le rêve, maladroit mais sincère, *Gawin* n'est pas vraiment le spectacle pour bambins que l'affiche vante. Précisions de...

arnaud SELIGNAC

Mad Movies : *A propos de Gawin, vous citez volontiers Jules Verne, Goldorak...*

Arnaud Sélignac : Gawin est né d'un complexe, d'un complexe vis-à-vis du cinéma fantastique américain. En France, les producteurs ne donnent jamais aux cinéastes la possibilité de s'élever à la dimension anglo-saxonne. C'est ainsi que nous avons opté pour le système D à travers l'histoire de ce père qui se transforme en extraterrestre. En France, les références dans ce domaine se nomment Méliès et Jules Verne, des pionniers. Aujourd'hui, ils sont un peu désuets par rapport au cinéma actuel. Gawin se rapproche bien plus de Méliès que de La Guerre des Etoiles. Il y a un père qui porte un masque grossier, qui choisit une soucoupe volante minable. Mais il y croit.



Félix (le jeune Bruno) et le faux extraterrestre Gawin (Jean-Hugues Anglade).

M.M.: *A travers Némo et Gawin, on peut percevoir une certaine nostalgie de l'enfance. Vrai ?*

A.S.: Némo et Gawin traitent de l'enfance sous deux angles très différents. Dans le premier, l'enfant est endormi ; il rêve. Dans le second, il vit une situation bien réelle. Ce n'est pas vraiment de la nostalgie. Plutôt une tentative de montrer ce qui constitue l'univers des enfants. Contrairement à Némo qui s'échappait du quotidien par l'imaginaire, le Félix de Gawin voit son père se propulser dans son propre univers. Le processus est inversé. Par ailleurs, l'adulte m'intéressait davantage dans Gawin.

M.M.: *Il apparaît pourtant que la campagne de lancement du film mise davantage sur le public enfantin.*

A.S.: A ce stade, je n'ai plus aucun contrôle sur le film. Je regrette cette campagne publicitaire qui vise seulement les tout jeunes. Gawin s'adresse aussi bien à eux qu'aux adultes.

M.M.: *Vous contournez habilement les clichés des films de science-fiction.*

A.S.: Je ne voulais vraiment pas que la soucoupe soit trop sophistiquée. Elle n'est nullement en accord avec le look des appareils de La Guerre des Etoiles, de *Goldorak* qui brassent une esthétique très froide, déshumanisée, guerrière. A travers cette soucoupe, une 2 CV de l'espace, Jean-Hugues Anglade introduit l'humanité dans le monde de son fils. J'avais envie que le contact avec cet extraterrestre un peu ringard soit avant tout le départ d'une aventure humaine. Ne pouvant amener la technologie, le père apporte les sentiments, l'émotion. Il est d'ailleurs très vite dépassé par les événements.

M.M.: *Il est surprenant de voir Jean-Hugues Anglade, un comédien plus coutumier de Patrice Chéreau et Luc Besson, dans un rôle aussi original...*

A.S.: Au début de la lecture du scénario, il était intrigué. Puis, progressivement, il a compris que le message du film tenait pour beaucoup dans le dépassement de soi. A travers ce masque, qui est une barrière, le personnage entre en communication avec l'enfant. Faire transparaître des sentiments derrière une armure, voilà ce qui a captivé Jean-Hugues. Cela a été très dur pour lui de jouer sous ce maquillage que je ne voulais pas trop performant pour qu'il reste crédible. Son visage en était réellement prisonnier. Il avait beau exprimer des émotions à grand renfort de mimiques, celles-ci ne franchissaient que difficilement une couche de latex figée. Angoissant. Il fallait deux heures pour poser le masque et une heure pour l'enlever. C'était à la fois passionnant et dur à supporter.

M.M.: *Curieux de choisir un glacier des Alpes pour faire croire à une autre planète !*

A.S.: C'est un endroit magique, à quelques centaines de kilomètres de Paris, qui perd tout magnétisme lorsqu'on le voit avec des centaines de skieurs, des forfaits, des appareils photo... Durant la saison creuse, seul, vous le voyez différemment, si vous savez le regarder...

M.M.: *Il rappelle le monde clos de Némo.*

A.S.: Les enfants réduisent l'environnement et le mettent à leur échelle. Cela n'a rien de réducteur toutefois ; ils ne font que façonner l'univers à leurs propres dimensions. En fait, la vision de Saint Exupéry dans "Le Petit Prince" est très juste : une toute petite planète... Mais l'enfant n'est pas impressionné par l'immensité, l'espace. Ce sont les petits dangers qui le marquent, une crevasse dans le sol par exemple !

M.M.: *En évoquant Saint Exupéry, vous ne dites plus "Dessine-moi un mouton" mais "ah oui, ah oui, bourre la moi" !*

A.S.: "Le Petit Prince" est presque un livre de référence pour moi. Un des rares livres philosophiques sur l'enfance en tout cas.

M.M.: *Le final de Gawin donne dans l'ambiguïté. On ne sait pas vraiment ce qu'il adviendra de Félix.*

A.S.: Je n'avais pas envie de montrer l'enfant guéri. Il l'est peut-être ceci-dit ! Concernant le personnage de l'ermite, c'est la même chose. Impossible de savoir si il est un charlatant, un guérisseur, un sorcier, un original. Les trois protagonistes tirent des enseignements de l'aventure. Ils se sont surpassés, ont dépassé certaines limites. Ils ne sont plus jamais les mêmes. Félix a grandi, accepte sa condition. Est-ce qu'il a cru à la rencontre de Gawin ? Est-ce qu'il avait besoin d'y croire ? Je n'apporte pas de réponses. Selon moi, le seul personnage du film qui succombe, c'est Gawin l'extraterrestre lui-même. Le maquillage tombe sur la chaussée comme un masque mortuaire.

M.M.: *Dans Gawin, vous accumulez les obstacles. Le maquillage, le gamin, un environnement hostile... Cela tient du challenge !*

A.S.: Le fait d'être à 2.800 mètres d'altitude rend tout plus complexe. Fatigue plus rapide, impossibilité d'installer les rails du travelling, le froid... Et on ne sait jamais comment va être l'enfant, comment il va réagir. On ne peut pas parler à un gosse comme à un adulte ; il n'a pas les mêmes marques, les mêmes points de repère. Il faut les chercher et les trouver, fouiller dans sa sensibilité afin de le débloquer. Très difficile. Mais je ne fais pas des films pour me rassurer.

M.M.: *Est-il aisé, en France, de produire un film hors des sentiers battus, comme Gawin ?*

A.S.: J'ai mis deux ans et demi pour parvenir à le tourner. Les producteurs n'ont pas de références dans le fantastique français. Si vous arrivez avec le script d'un polar, d'un film d'auteur intimiste, là, ils vous écouteront. Mais dès que vous prononcez les mots science-fiction, extraterrestre, leur imaginaire est dépassé. Heureusement, j'ai rencontré Gérard Louvin, un producteur de télévision, qui s'est dit qu'il serait bien de faire ses premiers pas dans le cinéma avec un film qui ne ressemble à aucun autre. Un type qui a produit dix-quinze titres ne voudra pas, par contre, se lancer dans pareille aventure. Mais faites un film fantastique français qui fonctionne au box-office, et tous les producteurs s'y intéresseront.

Propos recueillis par Marc TOULLEC

France. 1990. Réal.: Arnaud Sélignac. Scén.: Alexandre Jardin et Arnaud Sélignac. Dir. Phot.: Jean-Claude Larrieu. Mus.: Jérôme Soligny. Maquillage : Marie Brand. Prod.: Gérard Louvin (à qui l'on doit Sacrée Soirée et Ciel mon Mardi) pour Loco Films, Corto Films, International Prod., TF1, Canal +, CNC, Soprofilms. Int.: Jean-Hugues Anglade, Bruno, Wojtek Pszoniak, Catherine Samie, Yves Afonso... Dur.: 1H 35. Dist.: AAA. Sorti à Paris le 17 avril 1991.

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS

MAD MOVIES

23 La série des Dracula, Mad Max II.
26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
37 Hors-série : Tous les films de James Bond.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV, Avoriaz 1987.
46 King Kong et les autres, Bloody Bird, L'Exorciste.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
48 Evil Dead II, Les Maîtres de l'Univers, Creepshow II.
49 Dossier Superman, Hellraiser, La série B américaine.
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, House II.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Near Dark, Maniac Cop, Dossier "zombies".
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, Cyborg.
57 The Blob, Fright Night II, Avoriaz 1989.
58 Entretien Cronenberg, Invasion Los Angeles.
59 Batman, Hellraiser II, The Craignos Monsters (1).
60 Freddy 5, Re-Animator 2,The Craignos Monsters (2).
61 Indy 3, Abyss, Batman, The Craignos Monsters (3).
62 Spécial SPFX, Star Wars, etc., The C. Monsters (4).
63 Avoriaz 1990, Simetierre, Bride of Re-Animator, etc.
64 Freddy, Basket Case II, Nightbreed, Frankenstein.
65 Total Recall, Les Tortues Ninjas, Akira.
66 Gremlins II, Highlander II, The C. Monsters (5).
67 Robocop II, Dick Tracy (SPFX), The C. Monsters (6).
68 Les Tortues Ninjas, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Highlander II, L'Exorciste, La Suite.
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.

IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 John Badham, Jack Burton, Sybil Danning, Critters.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Day of The Dead.
7 Crocodile Dundee, Harrison Ford, Nastassia Kinski.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas jouer, Indiana Jones 2.
10 Predator, L'Arme Fatale, Brian de Palma.
11 Kubrick, Les Incorruptibles (De Palma), Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Lucio Fulci, Le "hard Gore", J. Chan.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, Phantasm 1 et II, Faux Semblants.
20 Indiana Jones, Simetierre, entretien J. Carpenter.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", The Punisher.
24 Ciné-muscles: Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Entretien R. Corman.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Eff. Spéciaux.
27 Gremlins II, Jean-Claude Van Damme, Jackie Chan.
28 Robocop II, Dick Tracy, Gremlins II.
29 Total Recall (SPFX), Rocky V, Van Damme.
30 Avoriaz 91, Rocky V, Cabal, Envoyé Spécial.
31 Coups pour Coups, Highlander II, le retour du Western.









BON DE COMMANDE

Pour commander: découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (Mad 1 à 22, 24, 25 et 28 : épuisés). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

MAD MOVIES 23 26 27 29 30 31

32 33 34 35 36 37 38 39 40 41

42 43 44 45 46 47 48 49 50 51

52 53 54 55 56 57 58 59 60 61

62 63 64 65 66 67 68 69 70 37HS

IMPACT

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22

23 24 25 26 27 28 29 30 31

NOM ____________ PRENOM ____________

ADRESSE ____________

____

____

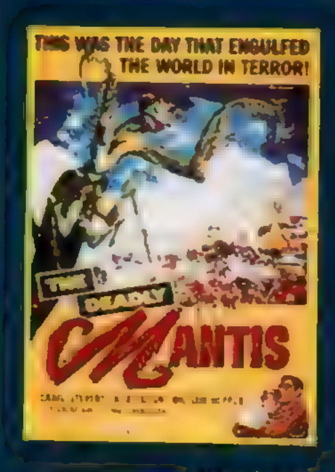
désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.

Quand l'actualité vous paraît morose, il ne reste plus qu'un espoir :

THE

CRAIGNOS MONSTERS

Neuvième partie

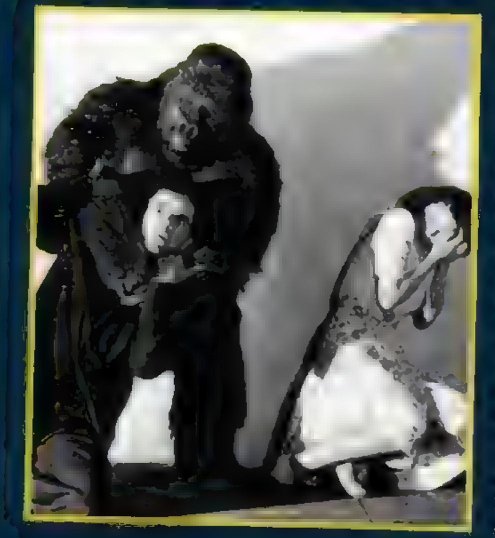








Phantom Planet, Ne jouez pas avec les Martiens, El Baron del Terror, Santo en la Venganza de la Momia, Les Soucoupes Volantes Attaquent, Mad Ghoul, Killer Ape, Digby the Biggest Dog in the World, First Man into Space, Le Monstre de Venise, L'Amante del Vampiro... **autant de titres comme on n'oserait plus en faire aujourd'hui, et qui disaient bien ce qu'ils voulaient dire. A l'époque le cinéma de genre ne faisait pas de genre, et c'était bon...**



MAN OF A THOUSAND FACES

(L'Homme aux Mille Visages)
1957. U.S.A. De Joseph Pevney. Avec James Cagney, Dorothy Malone et Celia Lowsky.

Mourir d'amour enchainéééééééé-éé-éé !
Bon, arrêtez de chanter, j'explique. *Universal* décide de rendre un vibrant hommage à la grande vedette du muet, l'étonnant Lon Chaney. A travers la biographie romancée de l'acteur, les scénaristes illustrent donc ses rôles les plus marquants, n'hésitant pas à reconstituer certaines séquences célèbres, comme ici pour ce **Notre-Dame de Paris** (version 1923).
Hélas, deux bémols à ces pieuses intentions : ils ont choisi un acteur petit, dodu, et ne lui ressemblant définitivement pas (James Cagney), et surtout, ils semblent s'intéresser davantage au mélodrame et aux déboires conjugaux de l'acteur, qu'à son réel talent. Se faire trahir par ceux qui vous admirent, quelle dérision !



MISSILE TO THE MOON

1959. U.S.A. De Richard Cunha. Avec Richard Travis, Gary Clarke et Cathy Downs.

Une expédition décide, comme ça, d'aller explorer la Lune, et, distraction sans doute, personne ne s'aperçoit que deux jeunes passagers clandestins, échappés d'une maison de redressement, s'embarquent avec eux. C'est pas du Tintin, mais ça n'en est pas loin.
Ils vont découvrir là-bas quelques superbes créatures en bas résille, doucement anachroniques, d'autant que les hommes, eux, vivent encore à l'heure des cavernes. Et ils devront aussi affronter quelques grosses bêtes, manipulées par d'énormes ficelles parfois visibles, dont cette araignée géante caoutchouteuse, désespérément inexpressive. Richard Cunha, un an après son retentissant **Frankenstein's Daughter**, montre qu'il peut aussi filmer en étant dans la Lune, mais ça, on le savait déjà.
Le film s'inspire également de quelques œuvres réalisées auparavant, dont **Cat Women on the Moon** et **World Without End**, ce dernier signé Edward Bernds. Pour pomper Edward Bernds, fallait vraiment être vicieux.

THE MONSTER AND THE GIRL

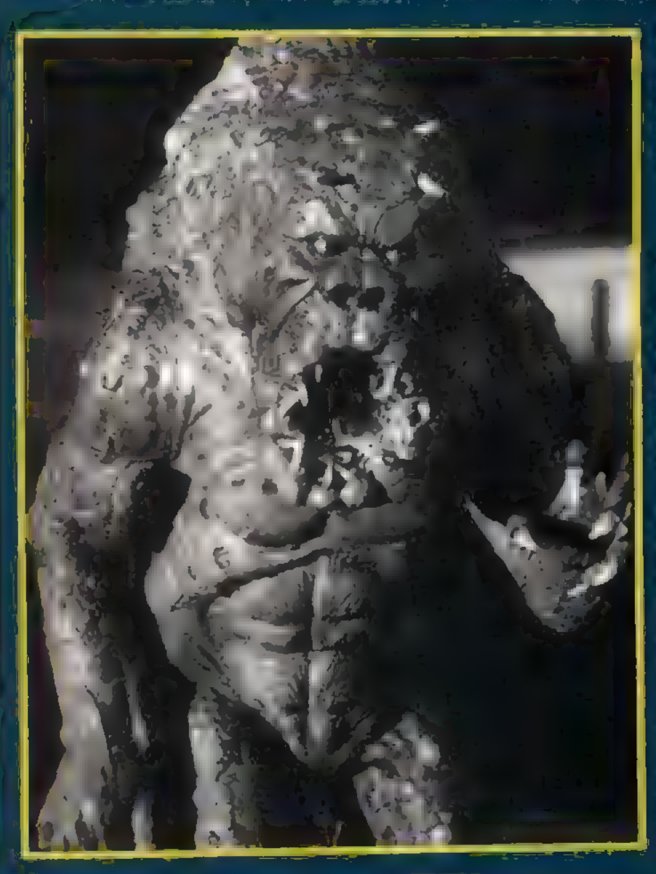
1940. U.S.A. De Stuart Heisler. Avec Paul Lukas, Ellen Drew, Onslow Stevens, Gerard Mohr et George Zucco.

Au secours, il va attaquer l'héroïne... Non, heureusement, il se contente de violer le jeune premier. Excusez-le, hein, sous son masque, il ne voit rien du tout !
Un savant bizarre (Zucco) subtilise le cerveau d'un exécuté et ne trouve rien de mieux que de le greffer sur le corps d'un gorille. Mais, comme le condamné était innocent, le gorille se met bientôt à la recherche des vrais coupables : ceux qui ont tenté de prostituer sa sœur. Attention, accrochez-vous, parce que le le singe mène l'enquête. Cela pourrait donner :
- *Et vous êtes sûr que vous n'avez rien vu de suspect, ma brave dame ?*
- *Eh bien... non... euh... monsieur ! Tout est... euh... normal quoi, enfin oui...*
La SF des années quarante, des fois, ça fait presque peur.



MONSTER IN THE CLOSET

1986. U.S.A. De Bob Dahlin. Avec Donald Grant, Claude Akins et John Carradine.



Contrairement à ce qu'on pourrait penser d'un tel titre, le monstre ne hante pas les cabinets (défense d'hanter, y'a déjà quelqu'un !), mais les placards. Closet = placard.
Bob Dahlin détourne gentiment tous les scénarios des films de SF des années cinquante dont nous faisons assez souvent notre ordinaire ici, avec cette histoire hilarante d'un monstre ringard, sortant des placards pour assassiner le monde. Les gags référentiels abondent, manifestement écrits par des gens connaissant bien le genre qu'ils parodient. On retiendra aussi celui, à répétition, de l'héroïne, fascinée par le héros dès que celui-ci retire ses lunettes. Fascination qui agit tout aussi bien sur le monstre en question.
Heureusement, les autorités trouvent la parade aux exations de la créature en ordonnant la destruction immédiate de tous les placards de la ville ! La scène qui s'ensuit, monument de délire, comptera dans la vie d'un spectateur.

HORROR Y SEXO

(ou La Horriplante Bestia Humana)

1968. Mexique. De René Cardona. Avec José Elias Moreno et Armando Silvestre.

Horror y Sexo... Vous voilà prévenus ! On a souvent confondu ce film avec le **Sex Monster** (1969) du même réalisateur, et il y avait de quoi, car il s'agit pratiquement de la même histoire. Elle-même reprise d'un film de 1962, **Las Luchadoras contra el Medico Asesino**. Comme quoi, les bonnes histoires, ça se raconte plusieurs fois...
Un scientifique comme nous les aimons, c'est-à-dire pas ceux qui nous endorment aux *Dossiers de l'Ecran*, se décide hardiment à greffer le cœur d'un gorille dans le corps de son fils décédé. Quelle bonne idée, je sens qu'on va bien s'amuser...
Evidemment, ça marche assez moyen, car le fiston va doucement se transformer en homme-singe. On ne lui en veut pas pour ça, mais en plus il se met à agresser, violer et trucider de pauvres victimes. Ces sinistres agissements seront interrompus par un flic et sa copine catcheuse (si, si !).





OLD MOTHER RILEY MEETS THE VAMPIRE

1954. G.B. De John Gilling. Avec Arthur Lucan, Bela Lugosi et Dora Bryan.

Un chapitre sans robots, et déjà ils nous manquent ! Celui-ci est aux ordres du Dr. Riley (Bela Lugosi), lequel est persuadé qu'il descend des Dracula et dort volontiers dans un cercueil. Il emménage auprès d'une vieille dame, Mother Riley, et bien entendu cette confusion de nom va favoriser moult quiproquos, poursuites et gags en tous genres. Et alors, c'est drôle, donc.
Cet humour, assez particulier, utilise les talents grimaciers et acrobatiques de l'héroïne à la manière des burlesques. Arthur Lucan, en travesti pour ce rôle de Mother Riley, interprètera cette même vieille dame trépidante à travers toute une série typiquement britannique, et restée inédite chez nous. A peu près pour cette raison, d'ailleurs (parce que trop britannique...).

SANTO EN LA VENGANZA DE LA MOMIA

1969. Mexique. De René Cardona. Avec Santo, Eric Del Castillo et Carlos Ancira.

Santo, le lutteur masqué bien connu (il le serait même davantage s'il ôtait parfois son masque...), fait partie d'un groupe de scientifiques fermement décidés à retrouver la tombe du prince Nonok (si vous riez, j'arrête de raconter...), lequel fut brûlé vif pour avoir enfreint un interdit. En bref, il s'était envoyé une fille sacrée, ce qui n'a rien à voir avec s'envoyer une sacrée fille, bien entendu. La malédiction opère aussitôt la tombe découverte, car une momie aztèque abat tour à tour les profanateurs. Et en plus, elle brûle les provisions (la salope !).
Santo, qui sue comme une bête sous son masque, lutte finalement contre la momie et, ce faisant, s'aperçoit qu'elle aussi porte un masque ! Car il s'agissait en fait d'un des membres de l'expédition, qui désirait s'approprier le trésor. Le vilain fripon !
Idéal pour ceux qui aiment l'aztèque saignant à la sauce mexicaine.



NE JOUEZ PAS AVEC LES MARTIENS

1967. France. De Henri Lanoë. Avec Jean Rochefort, Macha Méril et Haydée Politoff.

Ou "quand les Martiens débarquent en Bretagne, ça fait très mal !"
Ils portent des casques de moto avec un aigle sur le dos (non, attendez, je me plante...). On a beau les reconnaître facilement : avec leur casque, leur walkman et leurs yeux de chats, une Bretonne se laisse pourtant abuser, sans doute trompée par leurs chapeaux ronds... En bref, à force de jouer avec un Martien, elle se retrouve enceinte de sextuplés ! Dites donc, les Martiens, ça doit y aller... (les Bretonnes aussi d'ailleurs, comme nous le disait récemment notre dévoyé spécial en Bretagne, l'ami Burel).
Ils repartiront finalement en emmenant avec eux leur progéniture. La présence anachronique de Pierre Dac, et d'un Jean Rochefort jouant les reporters ratés, indique assez bien le niveau moyen de l'entreprise.



THE LAND UNKNOWN (L'Oasis des Tempêtes)

1957. U.S.A. De Virgil Vogel. Avec Jock Mahoney, Shawn Smith, Phil Harvey et Henri Brandon.

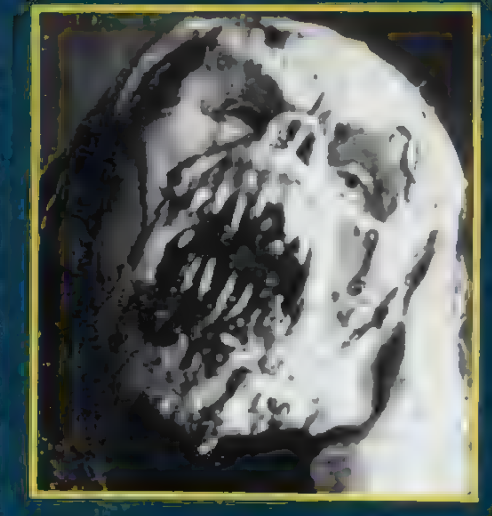


- Cours, camarade, le vieux monde est derrière toi !

On signale une source d'eau chaude dans l'Antartique et les autorités délèguent aussitôt une équipe pour repérer les lieux.

A bord d'un hélicoptère, trois hommes et une femme (à cette époque le quota féminin était très surveillé) descendent dans un gouffre et découvrent un site tropical où la faune préhistorique a survécu. Ce qui arrange bien notre futur Tarzan de Jock Mahoney.

La lutte contre les divers sauriens, plantes carnivores, et même le naufragé d'une précédente expédition retourné à l'état sauvage, articuleront le scénario jusqu'au traditionnel happy end, ceci dans des décors superbes. A priori la jeune femme et le fier commandant devraient plus que sympathiser dès le mot "Fin" survenu. On se demandait même s'ils allaient tenir jusqu'au bout.



THE SLAYER

1981. U.S.A. De J.S. Cardone. Avec Sarah Kendall, Michael Holmes et F. J. Flynn.

Cette chose immonde hante les rêves, et peut-être aussi la réalité de l'héroïne, irrémédiablement cernée dans la trame d'un scénario à la **Vendredi 13** (ou **Freddy**, c'est quasiment la même chose...). Tout le monde meurt en effet autour d'elle, jusqu'à ce qu'elle se retrouve enfin seule, face au monstre.

Et si tout ceci n'était qu'un rêve ? Et si cela devait vraiment arriver ? Et si ce qui devait arriver n'était après tout qu'un rêve ? Et si je rêvais en écrivant ? Et si vous rêviez en me lisant ? Et si le libraire, en rêvant, vous avait rendu 80F sur votre billet de 20 en achetant *Mad Movies* ?

Bon allez, les gars, on se réveille... Ho, hé, ben alors ?



KILLER APE

1953. U.S.A. De Spencer L. Bennet. Avec Johnny Weissmuller, Nestor Paiva, Carol Thurston.

Quand Johnny Weissmuller parut trop âgé pour continuer à Tarzaner, comme ça le pagne au vent, à faire rire toutes les girafes, il remit prudemment sa chemise et se lança dans la série des "Jungle Jim".

Dans cette pesante production Sam Katzman un savant poursuit des recherches sur la violence en utilisant une certaine drogue sur des singes. Sa grande idée consiste à annihiler toute volonté agressive chez ses sujets, afin d'étendre plus tard le procédé à toute la planète, et prendre ainsi le pouvoir. Oui, lui aussi ! Finalement, un de ses cobayes, en le trucidant, met un terme à son étude de la violence. Jungle Jim viendra à la rescousse et brûlera l'animal dans la cave du savant, conjurant ainsi le cocasse péril. Quelle violence, tout de même !



DIGBY, THE BIGGEST DOG IN THE WORLD

1973. G.B. De Joseph Mc Grath. Avec Jim Dale, Spike Milligan et Angela Douglas.

Pas si craignos que ça, le monstre, puisqu'il s'agit d'un gentil chien de berger ayant par hasard avalé une substance censée faire croître les légumes jusqu'à plusieurs mètres de hauteur. Et la brave bête, évidemment, grandit, et grandit encore. Au début, on l'exhibe dans un cirque, bien content de rattraper ainsi le prix de sa nourriture, mais les ennuis ne tardent pas à survenir lorsque l'animal se mêle d'aller se balader. Imaginez une seconde qu'il fasse son petit besoin gentiment au bord du trottoir, et paf, il assomme une contractuelle ! Evidemment, pendant ce temps-là elle n'embête pas le monde, mais quand même...

Alors que l'armée s'apprête à bombarder ce vieux Digby, son maître invente juste à temps une autre mixture destinée, elle, à faire rétrécir les chiens. Finalement, on s'en sort bien !

Notons la présence au générique du génial Spike Milligan, un des "Goons".





EARTH VS. THE FLYING SAUCERS

(Les Soucoupes Volantes Attaquent)

1956. U.S.A. De Fred F. Sears. Avec Joan Taylor, Hugh Marlowe et Morris Ankrum.

- Bonjour, bonjour, c'est nous les jolis robots dans ***Les Soucoupes Volantes Attaquent*** *!*

- Mais elle est folle, celle-là, qu'est-ce qu'ils vont penser, après, les lecteurs ?

Bon arrêtez une seconde, les robots, je travaille, moi. Donc, des envahisseurs venus d'une planète mourante s'amusent à intercepter des fusées terriennes, puis nous annoncent qu'ils vont prendre possession de la Terre. Vous nous connaissez, on n'est pas du genre à se laisser faire... Alors que la conquête s'effectue, le héros, tout en lutinant l'héroïne (admirez la dextérité au passage), bricole une sorte d'arme à ultra-son qui permettra de vaincre ces belliqueux visiteurs. Visiblement, on a cherché à montrer au public, alors sensibilisé aux OVNI, ce qu'il s'attendait à voir. Les effets spéciaux sont tantôt ratés (grat grat sur pellicule) ou parfois indéniablement réussis. Le vol des soucoupes par Ray Harryhausen, notamment.

SUPERMAN (Episode : The Gentle Robot)

1957. U.S.A. TV. De Howard Bretherton. Avec George Reeves et Wilkie DeMartel (le robot).



Mon Dieu ! Qu'est-ce ? Un remake du **Magicien d'Oz**, un nouveau design de boîte à sardines, un projet de Jean-Paul Goude, la version futuriste d'un poêle à charbon ? Que nenni, il s'agit tout simplement d'un "gentle monster" (et pour ceux qui parleraient encore français parmi vous : "le gentil monstre". D'ailleurs, s'il n'était pas gentil, Superman ne lui serrerait pas la main. D'abord...). George Reeves (vu dans **Autant en Emporte le Vent**) avait déjà incarné le super-héros dans **Superman and the Molemen** lorsqu'il entame cette longue série télévisée de 104 épisodes. Notre robot intervient dans le 99ème, créé par un génial (?) savant, pour une fois au service du bien.
George Reeves sombrera bientôt dans l'alcool, avant de se suicider deux ans plus tard.
Bon, arrêtons de parler de robots, j'ai l'impression que ça les attire !

VALLEY OF THE DRAGONS

1961. U.S.A. D'Edward Bernds. Avec Cesare Danova, Sean Mc Clory et Joan Stanley.

Deux gentlemen s'occupent virilement à se battre en duel lorsqu'une violente tempête provoquée par le passage d'une comète les transporte très curieusement sur celle-ci. Bien sûr nos deux bretteurs se retrouvent décontenancés, d'autant que sur la comète ils rencontrent ce genre d'interlocuteurs même pas inscrits à votre club de golf, si ça se trouve. Heureusement qu'il y a aussi de belles néanderthaliennes (Joan Stanley, playmate dans *Play Boy* en 1958, et peut-être encore aujourd'hui dans *La Veillée des Chaumières*), et que cet incorrigible Edward Bernds s'amuse à refourguer plein de trucs marrants tirés d'autres productions, quand ce n'est pas de ses propres films.
À la fin de l'aventure, le différent engagé se transformera bien sûr en profonde amitié virile. On est des mecs, quand même, quelque part. Comment ça, où ?

MAD GHOUL

1943. U.S.A. De James P. Hogan. Avec George Zucco, Evelyn Ankers et Robert Armstrong.

Non ce n'est pas une momie, ni un vieillard précoce, mais une "Mad Ghoul". Déjà une ghoule, c'est horrible, mais "Mad", en plus, vous imaginez...
Tout ça c'est encore la faute à un savant fou (George Zucco, spécialiste de ce genre d'emploi) découvrant une substance bizarre capable de momifier vivant les individus. Très content de lui, il argue du fait qu'on l'utilisait déjà dans l'ancienne Egypte.
On s'interroge toujours sur l'utilité d'une telle démarche, d'autant que son assistant, qui lui a servi de cobaye, a désormais besoin d'un nouveau coeur à chaque révision des 10.000. Ce qui va encore poser d'autres problèmes. En plus, le zombie apprend que sa chanteuse de fiancée se tape son pianiste accompagnateur entretemps. C'est pas grave, on lui mettra une mauvaise note.
Y'a des jours, décidément !





QUEEN OF THE NORTHWOODS

1929. U.S.A. Serial de Spencer Gordon Bennet et Thomas L. Storey. Avec Walter Miller et Ethylne Clair.

S'agit-il d'un rêve, d'un fantasme, ou de la réalité ? En tout cas, l'héroïne s'imagine qu'un monstre canin l'emporte au fond des bois pour on ne sait quels sombres desseins. On retrouve là toute la folie lyrique du serial dans cette histoire à dix épisodes narrant les agissements d'un criminel appelé Wolf Devil, lequel dirige toute une bande de viles créatures à ses ordres. Seul espoir pour la police : on les reconnaît facilement, ils ont des têtes de chiens ! Pour les confrontations devant témoins, mine de rien, ça aide :
- Bon alors, la girafe, l'huître et le dromadaire, vous êtes libres, mettez les menottes au klebs.
- Ouaff, ouaff, je suis fait !

EL BARON DEL TERROR

1961. Mexique, de Chano Urueta. Avec Abel Salazar, Ruben Rojo et German Robles.

Brûlé vif par l'inquisition, le Baron Betelius revient miraculeusement 300 ans plus tard pour se venger. Inutile de dire que ses juges en avaient profité entretemps pour disparaître, les lâches...
Respectable aristocrate dans la vie courante, il se transforme en ce monstre hideux, velu et rugissant lorsqu'il tue ses victimes afin de leur sucer le cerveau (quelle partouze !). Affublé d'une langue de serpent, les oreilles pointues et les bras prolongés de pinces (monseigneur, sans doute, vu sa noblesse), il s'attaque désormais aux descendants de ceux qui le condamnèrent. Signe des temps, on ne le brûlera plus sur un bûcher, mais au lance-flammes dans une scène finale assez torride. Notons les interprétations de Federico Curiel et René Cardona, deux autres réalisateurs mexicains, venus ici encourager leur confrère.





FIRST MAN INTO SPACE

(Le Pionnier de l'Espace)
1959. G.B. De Robert Day. Avec Marshall Thompson, Marla Landi et Robert Ayres.

Le "pionnier de l'espace" en question nous revient sur terre victime d'un mal étrange : il est enrobé d'une matière caoutchouteuse cra-cra, suite à une rencontre avec une substance spatiale. De plus, il se nourrit désormais de sang. Il faut dire que le maquilleur ne l'a pas loupé, lui ménageant juste une petite ouverture pour un œil au milieu de la carapace. Ben oui, il fallait bien qu'il voit quelque chose, le malheureux, sinon il rentrait dans tous les projecteurs... Après avoir attaqué des bêtes, il s'en prend aux gens, puis finit par effectuer des retraits à vue dans une banque du sang. En liquide. Comme pour **Le Monstre**, de Val Guest, au scénario fort similaire, et surtout antérieur, on finira par l'abattre, passées les 77 minutes.



BATTLE IN OUTER SPACE (Bataille dans l'Espace)

1959. Japon. De Inoshiro Honda. Avec Ryo Ikebe, Kyoko Anzai et Minoru Takada.

Au Japon, diverses catastrophes laissent les savants perplexes. Vous allez voir que c'est encore un coup de Godzilla ! Parce qu'il faut savoir que là-bas, quand il arrive une tuile, une fois sur deux c'est la faute à Godzilla !

- Banzaï, quel est le lâche qui a fait un enfant à ma femme pendant mon absence ?
- Euh... C'est Godzilla, mon chéri !
Ouf, j'ai eu peur... Il ne t'a pas fait mal, au moins, le vilain ?

Mais là, en fait, il s'agit d'extraterrestres nous surveillant depuis une base lunaire et, on le dit tous ensemble : ils veulent conquérir la Terre, bien sûr ! On détruira leur base, mais les soucoupes volantes attaquent, comme dirait Fred Sears, ce qui donne le départ à une gigantesque "bataille de l'espace" entre les envahisseurs et tous les peuples de la Terre, pour une fois réunis. Bataille dont nous sortirons bien entendu victorieux. Evidemment, hé, ballot, c'est nous qu'on fait le film d'abord...



IL MOSTRO DI VENEZIA

(Le Monstre de Venise)
1965. Italie. De Dino Tavella. Avec Maureen Brown, Alcide Gazzolo et Gia Mart.

Une robe de bure et un masque à tête de mort, voilà pour la panoplie de cet assassin nécrophile et embaumeur sévissant au milieu des gondoles. Question de se gondoler, justement, on se demande si le réalisateur a voulu signer là un documentaire sur Venise ou un véritable thriller illustrant les agissements de son tueur. On retrouve l'incontournable groupe de jeunes filles (une constante dans le Fantastique italien de cette époque), proies idéales pour le maniaque collectionnant le corps de ses victimes dans les souterrains de son hôtel. Cruel, le scénariste va jusqu'à tuer son héroïne à la fin. Du coup, ceux qui sont restés jusque là se retrouvent très tristes, évidemment.



THE TOMB

(Vidéo : Le Mystère de la Pyramide)
1985. U.S.A. De Fred Olen Ray. Avec Cameron Mitchell, Sybil Danning et John Carradine.

Un émule d'Indiana Jones, quelque peu alcoolique, découvre une tombe secrète en Egypte. Il y dérobe les bibelots d'usage et s'en revient au pays finir son verre. Là-dessus, on s'aperçoit que la tombe servait à emmurer vivante une reine égyptienne, Nefratis, connue pour ses penchants vampiriques et sa cruauté légendaire.
La violation de la sépulture et la perte de ses objets personnels provoquera la libération de l'affreuse mégère, prête à se venger. John Carradine, de passage sur le plateau, joue un professeur, au courant de la légende, et qui va tout nous expliquer.



L'AMANTE DEL VAMPIRO

1960. Italie. De Renato Polselli. Avec Walter Brandi, Hélène Rémy et Tina Gloriani.

Pur produit de l'épouvante à l'italienne des années 60, **L'Amante del Vampiro** balade gentiment une troupe de danseuses légères à proximité d'un château mystérieux. La propriétaire, vampire et comtesse, délègue un autre vampire très moche, afin qu'il morde les jeunes filles, ce qui a pour effet de le rendre normal, puis il revient vite se faire mordre à son tour par sa maîtresse, et redevient alors très moche. Le cycle se poursuit sereinement sans événement notable, jusqu'à ce que les deux vampires se fassent bêtement surprendre au soleil levant. Dans un rôle de décomposition assez saisissant.

dossier réalisé par **Jean-Pierre PUTTERS**



Les nouvelles du monde politique, par GIL

SUR LES TELESCRIPTEURS

La Une nous a gratifié, en avant-première, de quelques images du clip de Noah, intitulé "*Pendant que je chante, je ne perds pas mes matchs*". Non attendez, c'est pas le bon titre... Bref, comme disait Poivre d'Arvor (1940-1993) : "*toute la rédaction du journal de TF1 a complètement craqué devant ce clip*". On comprend mal leur enthousiasme pour ce truc, où Noah tente de démontrer, après Gainsbourg, que parler n'est pas chanter. L'ennui c'est que ce dernier avait le talent en plus. Bon c'est pas grave, si ça marche pas il pourra toujours lancer une ligne de parfum ou une collection de sur-vêts.

Fil à Film, notre partenaire pour la collection *Au-delà du Réel*, va-t-il tomber dans l'escarcelle béante de *Pierre et Vacances*, tout prêt à le racheter ? On pensait *Pierre et* Vacances encore en train de digérer le Festival d'Avoriaz, et voilà qu'il repart aussitôt à l'attaque. D'ici qu'il rachète, *Mad Movies*, y'a pas loin !



Yvette, reloquée par Jean-Paul Gaultier (non, relookée, on avait dit, Tonton Mad).

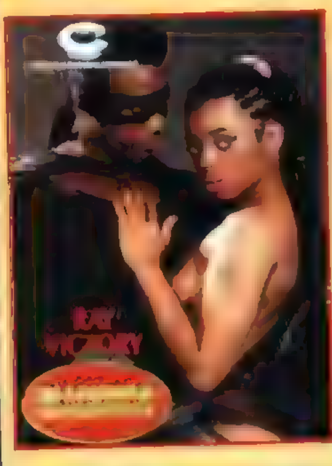
Yvette Horner nous parle (ça y est, tout le monde se tire...) : "*Mon public est exigeant* (ah bon !), *mais je fais quand même ce que je veux. Bien sûr je ne m'amuserais pas à venir sur scène avec un accordéon électronique et un synthé, ou en bikini...*".
Ah non, Yvette, pas de menaces comme ça, ou on revend notre téloche...

Vanessa Paradis a fait fort aux Césars (vous connaissez tous les Césars ? : Je remercie mes camarades, les projecteurs, la caméra et mes porte-jarretelles, etc...).
Sûr qu'on ne la réinvitera pas, elle. Voulant annoncer le lauréat de la meilleure comédienne, elle braille le nom d'une autre nominée, Judith Godrèche, à la place de la vraie gagnante, Judith Henry ! Soit Vanessa est délicatement cruelle, soit elle est vraiment gourdasse. Messieurs, les paris sont ouverts, prière de porter vos mises à nos bureaux, rue Mansart. Si on n'est pas là, glissez l'argent sous la porte. Merci d'avance...

La 7 se crée son propre département Cinéma, et va donc co-produire des films revendiquant avant tout un certain statut de cinéma d'auteur (en clair : on risque fort de se faire chier !), du style : "*j'ai pas encore fini de lire le titre, mais déjà je m'endors*". Décidément, entre la *Une*, trop niaise, et *la 7*, trop culturelle, le choix reste mince. Hein, quoi ? Il nous reste encore la 2, la 3, la 4, la 5 et la 6 ? Evidemment, rigolo, elle est bonne !

On se demande toujours quelles sont les séries télé les plus regardées. Eh bien, il n'y a pas trop de surprises, vous auriez pu répondre vous-mêmes puisque ce sont les plus débiles qui arrivent en tête. Comment ça, c'est pas vrai ? Mais si : *Santa Barbara* glane dans les 19%, *Maguy* dans les 17%, *Mac Gyver* 13%, *Chips* 12% et *Madame est Servie* aux alentours de 6%. Déception, toutefois, puisque *La Petite Maison dans la Prairie* ne ramasse que 3% d'audience. Et pourtant, hein, avec son moralisme benêt et ses petites filles modèles, que même un évêque aurait envie de les étrangler avec leurs nattes, elle fait assez fort *La Petite Maison*. Finalement faudrait essayer d'en revoir quelques épisodes, c'est peut-être meilleur qu'on l'aurait cru. En tout cas les chiffres parlent !

LA VIDEO EN FOLIE





Pour vous faire des amis dans les soirées, et accessoirement gratter un peu de blé, vous pouvez très bien acheter cette nouveauté vidéo, intitulée "Tricher aux cartes". On attend bien sûr impatiemment la suite de cette passionnante série : Piquer au Supermarché, Kebra les potes à la sortie de l'école, Abandonner grand-mère dans la forêt, s'abonner à *Globe*, Envahir le Koweit, Sodomiser le poisson rouge, etc... Quelle époque !

Pendant que les parents sont sortis, penchons nous un instant sur ce **Blackman** bien allumé, et passablement coquin. Il s'agit d'un super-héros, se prenant pour Batman, sûrement, aux prises avec l'affreux Poker, lequel enlève des femmes noires pour un plan baise-sado-maso-vas-y-mets-la-moi-toute-oh oui-oh-oui ! (*Ben alors, Tonton Mad ?*). Blackman devra bander évidemment tous ses gros muscles pour vaincre son adversaire. Une parodie opportuniste sortie chez *Colmax*.

Moins drôles, les images de **Crimes Cachés**, avec ces expérimentations scientifiques sur les animaux. On espère la démarche innocente de la part des auteurs, qui risquent ainsi de gagner sur les deux tableaux, en dénonçant la chose tout en flattant une certaine curiosité malsaine.

Eh bien, maintenant, la rubrique sportive puisque, toujours chez *Colmax*, on annonce **Mondial X**.
Amis du Sport, bonjour ! Des managers italiens et malins envoient la Cicciolina et sa copine Moana dans les vestiaires de l'équipe adverse, ceci juste avant les matchs, et bien sûr, afin d'épuiser les joueurs. Est-ce bien vraiment sportif ?
Remarquez, je connais des J.P.P. que ca ne gêneraient pas (*non Boss, je voulais parler de Jean-Pierre Papin, aïe Boss...*).



CRIMES CACHÉS
LES BETES QUE L'ON TORTURENT INUTILEMENT

MAD CROISES



1 Vertical : lettre de l'alphabet
1 Horizontal : lettre de l'alphabet aussi

Solution dans notre prochain numéro.

Pour les lecteurs qui n'auraient pas trouvé, nous rappelons qu'ils pourront trouver un indice précieux dans le *Télé-Star* de cette semaine (Yeahh!).

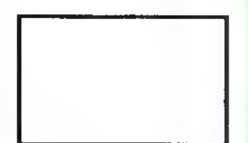
VRAI OU FAUX ?

Après la nouvelle droite, les nouveaux philosophes, la nouvelle cuisine, le *Nouvel Observateur* (non, c'est pour rire...), voici, depuis le mois d'avril, la nouvelle *Cinq*. Avec de nouvelles émissions, de nouveaux feuilletons, et surtout (laissez moi pousser un cri d'alarme : "AU SECOURS !), de nouveaux jeux. Euh, dis, monsieur *Cinq*, tu veux pas nous remettre l'ancienne, c'est pas qu'elle était beaucoup plus intelligente, mais au moins on s'y était habitué !

La bande-annonce de **Qui a Tué Henry ?**, un détective movie belge, est considéré comme la plus ratée du monde. En effet, le monteur-stagiaire, travaillant sur celle-ci, a cru bon d'intégrer le plan où un personnage s'écrie : *"Oui, c'est moi qui a tué ce pauvre Henry, avec une fourchette à escargots"*. Triste !

Lorsqu'un journaliste a demandé au brave Larry Ludman (réalisateur de **Alien from Outer Space**, et prof de banjo à ses heures perdues) s'il n'était pas gêné par le look carton-pâte des extraterrestres de son dernier film, celui-ci a rétorqué que personne ne sait s'il existe ou non d'extraterrestres en carton-pâte, parce que personne n'en a jamais vus. C'est bien vrai...

John Carpenter entame dès demain (ou après-demain 18h 32, au plus tard) le tournage d'un remake de l'homme invisible. Pour le rôle principal, il n'a encore personne en vue ! *Mad Movies*, au prix des compromissions les plus basses, a tout de même réussi à ramener la photo d'un postulant.



L'HOMME INVISIBLE, de John Carpenter. Notez les moustaches du personnage.

De source Z, on aurait aperçu, après la libération du Koweit, Joe d'Amato et son équipe, déguisés en soldats américains en train de tourner dans les décombres. Ce sacré Joe profiterait du look chaos règnant actuellement au Koweit pour économiser les décors de sa prochaine tétralogie : **Dix-huit trous pour Saddam, La Revanche des Fils de Chien, Les Boucliers Humains se Révoltent**, et **Qui Reprendra un peu de Otage ?** Inutile de dire qu'on attend ça avec impatience. *Télérama* serait déjà sur le coup...

Entretien avec
ARNOLD SCHWARZENEGGER
(puisqu'on vous le dit !)



*M.M.: Arnold, vous tournez actuellement le film **Terminator 2**...*

A.S.: Ah bon ???!!!

*M.M.: Ben oui, enfin c'est ce que j'ai lu dans Maisons et Jardins, en tout cas. Arnold, qu'est-ce qui va changer par rapport au **Terminator n°1** ?*

A.S.: Le fait que je gagne plus d'argent. C'est surtout ça qui va changer.

M.M.: Non, mais au niveau des effets spéciaux, par exemple. On nous promet des surprises étonnantes, pour ne pas dire, des surprises... euh... surprenantes !

A.S.: Ah oui, désormais j'ai le droit d'occire réellement tous mes adversaires, ce qui va sérieusement économiser les trucages, et surtout le budget.

M.M. Mon Dieu, les pauvres bêtes... Mais dites-moi, Arnold, vous permettez que je vous appelle Arnold ?

A.S. No problem, Jipépépounet...

M.M. Oui, non attendez, pas la main sur mon genou, merci...
Dites voir, on raconte que dans le 2, vous reviendriez faire un enfant à Sarah Connor, de façon à vous procréer vous-même, afin que vous puissiez revenir dans le 1 tenter de l'éliminer pour que... Ou le contraire, je ne sais plus. Enfin, un truc à la con dans ce genre, tout du moins. Qu'en est-il exactement, Arnold Schwarzenegore ?

A.S.: Ah oui, vous faites allusion à la scène de viol, là. Eh bien, si vous voulez, nous sommes nus tous les deux, pour économiser sur les costumes, quoi, et alors je la caresse partout tandis que son entrecuisse s'humidifie lentement, et alors à ce moment-là, je lui mets mon méga...

M.M.: ...Oui, oui, merci pour ces passionnantes précisions. Mais, quelle est votre position vis à vis des séquelles ?

A.S.: Ma position ? Ben, là je la retourne, je passe derrière elle. Elle fait guiling guiling avec mes clochettes, pendant que je lui fourre...

*M.M.: Euh oui, c'est ça... Et où étiez-vous pendant qu'on se colletait avec l'extraterrestre de **Predator 2**, hein dites voir ?*

A.S.: ... Et donc, à ce moment-là, si vous voulez, elle me suce...

M.M.: Hum... Eh bien on va passer une page de pub pour se reposer un peu - en plus j'attrape une trique à pas rentrer dans les ascenseurs, moi - Euh... Et le problème de la faim dans le tiers monde, ça vous interpelle quelque part, ou pas du tout ?

A.S.: ... Et alors, ça devient glauque parce que là, figurez-vous que je commence à rouiller...

M.M.: Ah bon, ouf ! Maintenant, j'aimerais aborder les problèmes de fond, avec vous. Nous connaissons actuellement un temps étonnamment doux pour la saison. Croyez-vous que la température va redescendre, mon Arnoldounet ?

A.S.: Oh, vous savez, autant en emporte le temps. Moi, du moment que le cours du dollar remonte...

*M.M. Oui, évidemment. Et qu'est-ce que vous pensez d'un réalisateur de **Terminator n°1**, qui accepte de tourner un **Terminator 2** ?*

A.S.: C'est un con.

M.M. : Ah bon !... Et le producteur ?

A.S.: C'est un con, aussi.

M.M.: C'est cela, oui ... Et le scénario ?

A.S.: C'est un scénario à la con. Mais parlons plutôt de moi, voulez-vous ?

*M.M. Bon d'accord, eh bien justement, on dit aussi que vous allez reprendre le rôle de Freddy dans **Prends-moi vite dans ta Bouche, je re-Freddy**, celui de Michael Myers dans **Allo... Ouinn ?**, celui du prêtre dans **Don Camillo mon Saigneur**, celui de Sissi impératrice dans **C'est pas Vrai ? Si, si !** et surtout celui de Jason dans le très attendu **Vendredi 13 j'ai Rendez-Vous chez mon Gynécologue** ? S'agit-il de rumeurs fondées, Arnold ? Allez-y, vous savez bien que nos lecteurs ne le répéteront à personne.*

A.S.: Oui, mais avant tout ça, je dois reprendre mon rôle de flic dans **Un flic à la Pouponnière**, histoire de relancer la natalité aux USA. Cette fois, Ivan Reitman signe lui-même les dialogues, et on croirait entendre du Shakespeare : *"Oh, qui a fait le gros caca dans sa brassière, les mains en l'air, fils de pute"*... Du vrai classique, quoi !
Pour les autres rôles, ce n'est qu'une simple question d'argent. Tant que c'est pas signé, you know...

*M.M.: A propos d'argent, comptez-vous reconduire votre abonnement à **Mad Movies**, ou bien pas ?*

A.S.: No problem, dès que *Starfix* me rembourse le mien.

M.M.: Eh bien merci, Sylvester Stallone, pour tous ces éclaircissements...
*En espérant avoir convaincu les lecteurs de courir voir **Les Tortues Ninja II**, nous vous donnons donc rendez-vous à la bientôt prochaine pour une autre Quebriru Dema Ze... Ou à celle d'après, peu importe...*

Propos recueillis par J.P.P.
(traduits de l'ouzbékistan par Paulette Rigodon)
(dessin de Christophe Lapierre)

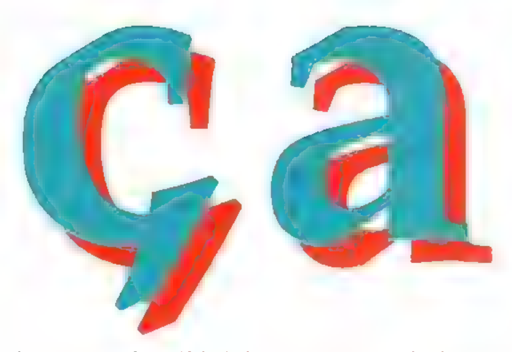
Le "petit coin" des cinéphiles. Par Olivier MORETTI



AU 4 RUE MANSART

Au 4 rue Mansart l'équipe est exténuée. Toullec court ventre à terre de Los Angeles en Bretagne (vous a-t-on déjà dit qu'il était Breton ? Bien qu'il s'en défende, le bougre...) en attendant de repartir pour Cannes. Guignebert, épuisé de ses nuits à repenser entièrement la maquette d'*Impact* se lève maintenant à 13h., puis 15h., puis 17h., obligé de veiller 36 heures de suite pour reprendre le rythme. Allouch arrive tous les jours le visage ravagé, surtout les dimanches matin, d'ailleurs. Renseignements pris, il vient de s'abonner à *Canal*, on comprend tout. Ils devraient passer les pornos plus tôt sur *Anal +*, quand même. J.P.P. remplit des feuilles et des feuilles, qu'on se demande à quoi ça va bien lui servir. Quand on lui pose la question, il arbore un sourire qui en dit long, en ne disant rien d'ailleurs. Quant à Burel, c'est décidé, il commence un entraînement draconien pour la coupe du record mondial de sieste. On n'est pas prêt de recevoir sa vidéo à temps, les mecs !
Je ne sais pas ce qui se passe en ce moment, mais on n'arrête pas de nous envoyer des curriculum vitae pour postuler à *Mad Movies*, sans parler des demandes de stages pour l'été. Est-ce à dire que l'on devient célèbre, ou que l'on fait déjà des envieux ? Y'a vraiment pas de quoi !
Bon, c'est pas tout ça, je vous laisse, j'ai une réunion *Tupperware* avec le comité de rédac, vous savez ce que c'est, ça n'attend pas...





ça

Stephen King n'en finit plus d'être à l'honneur. Et cela ne fait que commencer. Comme il était impossible de condenser son énorme bouquin en un film classique, la télévision s'approprie les aventures de ces sept gamins hantés par un clown à visages interchangeables, sorte de Freddy copieusement fardé...



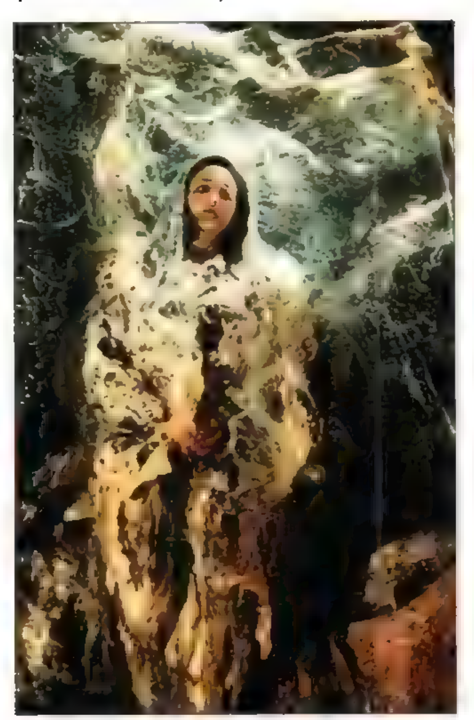
L'apparition finale d'un Pennywise sous forme d'araignée humanoïde.

1130 pages d'une histoire qui s'étale sur 30 ans, sept personnages principaux et Pennywise, un clown caméléon qui change sans cesse d'aspect... En s'attaquant à l'adaptation du best-seller de Stephen King, Tommy Lee Wallace savait parfaitement que ça ne serait pas une partie de plaisir. Habitué aux séquelles (**Halloween 3**, qui est nettement supérieur à son pauvre **Vampire vous avez dit Vampire 2 ?**), Tommy Lee Wallace accepte néanmoins de porter à l'écran l'énorme bouquin de Stephen King, sous forme d'un téléfilm de trois heures, fragmenté en deux époques bien distinctes. "*Je savais dès le départ que le meilleur que je pourrais tirer des trois heures ne serait qu'un résumé du livre. Objectivement, il était impossible de montrer tout ce que le roman contenait. Toutefois, je pense que le film demeure fidèle à Stephen King. Ceux qui aiment le livre en retrouveront l'essentiel et tous les moments forts*".

RESPECTER LE KING

Le concept de ça est d'une simplicité enfantine. Tout part de l'assassinat énigmatique d'une petite fille. Psychopathe, satyre ? Niet. Le coupable est Pennywise, un clown homicide, un croquemitaine qui terrorise sept gamins, qui se baptisent eux-même le Club des Perdants. Trois décennies s'écoulent et le meurtre de la fillette relance l'horreur. Les sept gamins ont grandi, plaquent immédiatement leurs activités et partent illico vers la petite ville où ils ont été élevés. Ils devront affronter et vaincre Pennywise pour retrouver la paix intérieure.

Totalement immergé dans les 1130 pages du livre de Stephen King, Tommy Lee Wallace se détermine à éviter l'écueil sur lequel échouent la plupart des cinéastes qui adaptent l'écrivain. "*Beaucoup de réalisateurs ont tendance à en rajouter dans les effets spéciaux et oublient qu'ils ont une histoire à raconter. Le coeur de toute l'oeuvre de Stephen King tient essentiellement dans ses protagonistes. Mais, malheureusement, c'est souvent ce qui disparaît lors du passage de l'écrit à l'écran*". Pour, justement, respecter ces voeux, Tommy Lee Wallace prend une heure et demie à présenter des personnages qui, via des flash-backs, se remémorent leur enfance et leurs rencontres avec Pennywise. L'un est devenu un architecte connu et alcoolique, l'une une business-woman qui couche avec un partenaire de boulot, l'autre, le bègue, un écrivain... Le dernier partage toujours un appartement avec son envahissante maman. Malgré sa volonté de ne pas déplaire aux lecteurs de Stephen King, Tommy Lee Wallace avoue franchement ne pas avoir ouvert le bouquin à l'origine du film. Sacré paradoxe mais tout se tient. "*Après avoir lu le scénario de Lawrence D. Cohen, j'ai refusé de parcourir le livre. Toutes les autres personnes impliquées dans le projet le connaissaient bien. Par conséquent, ils avaient des difficultés à rester objectifs concernant ce script. J'étais le seul de l'équipe à apprécier le scénario pour sa propre valeur détachée de l'oeuvre mère. Ne pas avoir d'autre base de référence que le boulot de Lawrence D. Cohen allait être important dans mon approche de l'histoire*".



Dans le cocon de l'araignée...

EN PLEIN DANS LES PARTIES

"*Lawrence D. Cohen, le scénariste, a visé juste en utilisant les sept parties inhérentes à la structure classique des téléfilms pour raconter, dans chaque acte de la première époque, le parcours d'un des sept personnages. Ce genre de division est, habituellement, mis à contribution pour insérer des publicités. C'est la première fois que ce type de découpage est détourné dans un but narratif*" continue Tommy Lee Wallace. Dommage que la seconde moitié de ça se conforme au train-train des téléfilms, avec des spots parachutés n'importe quand, n'importe comment... Evidemment, en K7, tous les assauts dirigés vers les ménagères ricaines ont disparu. Cependant, les points de coupe demeurent facilement décelables. "*Dans cette deuxième partie, j'ai essayé de diviser les trois actes principaux en sept segments. Le script raconte le retour des héros dans la ville de leur enfance. Il aurait*

été vraiment dommage de laisser tomber les enfants au profit exclusif des adultes. Les gosses étaient si charmants, si séduisants, que j'ai élaboré une infrastructure à base de flash-backs pour ne pas les évincer". D'où, sans doute, ce côté **Stand by Me**, vaguement nostalgique qui pointe entre deux interventions de Pennywise, un vilain Bozo qui aurait tendance à se comporter comme Freddy Krueger.

UN CLOWN A FACETTES

Aussi fouillés que soient les sept personnages revenant en pélerinage punitif à Denbrough, la vedette de **ça** revient toutefois à Pennywise, un monstre multiforme interprété par Tim Curry, surtout connu pour avoir enfilé le porte-jarretelles du Frankenstein rock de **The Rocky Horror Picture Show** et les cornes du diable Darkness dans **Legend**. *"Pennywise est fondamentalement mauvais. Il peut se métamorphoser à volonté, prendre l'apparence de ce que vous craignez le plus au moment présent. Et il peut aussi prendre l'identité d'autres protagonistes. C'est ainsi qu'il devient le père mort de l'un, puis la petite amie de l'autre"* commente le comédien. Du Freddy tout craché. Pennywise ordonne également à la tuyauterie des douches d'agresser un gamin, marche sur l'eau, rentre dans une pièce par un minuscule conduit d'évacuation d'eau. Et se métamorphose en loup-garou, réplique exacte du lycanthrope ringard de **I Was a Teenage Werewolf**. Pour cause : l'un des gosses tremblait de peur sur les fauteuils du cinéma en reluquant le monstre. Stade final des facéties de Pennywise : une bestiole immense qui tient à la fois de l'araignée, du crustacé et de l'humanoïde. *"Ce monstre n'a rien d'un insecte typique ou d'un arachnoïde. Il possède une anatomie pour beaucoup humanoïde. Son design sort complètement de l'ordinaire"* annonce clairement Bart Mixon (qui avait déjà bossé avec Tommy Lee Wallace sur **Vampire, vous avez dit Vampire 2 ?**). *"J'ai tenté de combiner un être humain avec une veuve noire. Voilà comment j'ai imaginé son look. La partie haute (bras, épaules, dos) est d'inspiration humaine tandis que l'abdomen lorgne ouvertement du côté des crustacés et du crabe surtout".* Et il y avait la place de loger un opérateur dans le Pennywise transfiguré. Bien à l'étroit, il avait néanmoins un moniteur vidéo pour se diriger !

Tim Curry dans le rôle de Pennywise, un clown nettement influencé par Freddy.



Pennywise se métamorphose en loup-garou inspiré des films ringues des années 50.

DUR METIER

"Chaque fois que vous devez expliquer à un comédien qu'il doit jouer devant un espace vide qui deviendra ensuite une créature gigantesque, le métier de cinéaste devient particulièrement âpre. Le tournage a été particulièrement difficile car j'ai toujours veillé à ce que l'aspect technique ne passe pas avant les performances des comédiens. Cependant, aucun détail n'a été oublié et le tout a demandé beaucoup d'attention de notre part, à cause de l'étroitesse du budget et des délais de tournage. Mais j'en ai tiré de grands enseignements, surtout celui de pouvoir sortir victorieux de pareil challenge. A la fin des prises de vues, toute l'équipe se sentait prête à enchaîner sur une production de 50 millions de dollars. En se quittant, du regard, nous nous demandions bien ce qui pourrait désormais nous unir professionnellement". Tommy Lee Wallace est clair : ça lui a beaucoup appris sur le job de metteur en scène. Et sur Stephen King, la coqueluche des studios hollywoodiens et des libraires américains. *"D'abord et surtout, Stephen King conte d'intéressantes et chaleureuses histoires sur les gens. Le public oublie trop souvent cela au profit des frissons, des terreurs que ses héros affrontent. Selon moi, ça est symbolique du travail de Stephen King, ça n'est pas vraiment une histoire de monstres. Ce sont les retrouvailles de sept amis d'enfance qui vont honorer un vieil engagement".* Tuer le clown !

Marc SHAPIRO

It. USA. 1990. Réal.: Tommy Lee Wallace. Scén.: Lawrence D. Cohen et Tommy Lee Wallace d'après le roman de Stephen King. Dir. Phot.: Richard Leiterman. Mus.: Richard Bellis. SPFX : Norman Cabrera, Bart Mixon, Gene Warren Jr., Mike Joyce, Dave Kindlon, Joey Orosco. Prod.: Jim Green & Allen Epstein/ Konigsberg-Sanitsky Company/ Lorimar. Int.: Harry Anderson, Dennis Christopher, Annette O'Toole, Tim Curry, Olivia Hussey, John Ritter, Richard Masur, Tim Reid, Richard Thomas... Dur.: 3 H. Dist. vidéo.: Warner Home Vidéo.

NEW VIDEO

upworld

Drôle de rencontre : un lutin venu du centre de la Terre et un flic de Los Angeles unis pour les besoins d'une très classique enquête. Stan Winston, l'un des spécialistes en effets spéciaux les plus demandés d'Hollywood, ficelle cette union et humanise au maximum sa créature...



Claudia Christian fait la bise à un Gnorm pétrifié.

En matière de buddy movies, on aura tout vu. Flics par deux... Un noir, un blanc... Un rond de cuir, un fêlé de la gâchette... Un yankee pur hamburger, un ruskoff vodka pure... Un terrestre, un extra-terrestre... Difficile d'étendre à l'infini cette combinaison juteuse qui fonctionne essentiellement sur les rapports conflictuels des comparses. **Upworld** ne faillit pas à la règle. Les compères se tirent allègrement dans les pattes dans un premier temps pour mieux s'apprécier par la suite. On connaît la recette. Mais **Upworld** utilise un nouvel ingrédient, un nouveau personnage : un lutin, un elfe, un gnome, du nom de Gnorm. Son partenaire : Casey Gallagher, un jeune flic. Du genre turbulent et adepte de l'utilisation d'armes sans munition, il file un malfrat dans une sombre histoire de trafic de diamants. L'affaire tourne mal ; Callagher, assommé, perd une malette bourrée d'oseille et les pierres précieuses. Il hérite, par contre, d'une créature venue à la surface exposer une espèce de talisman à la lumière du soleil. Rechargé, le talisman doit fournir une énergie vitale à la survie d'un peuple souterrain.

CHERCHER LE GNOME

L'idée de **Upworld** vient d'un simple désir, celui du producteur Ted Field de voir sur un écran un elfe. Il engage quelques scénaristes qui gribouillent une tonne de scripts. Aucun ne fonctionne correctement. C'est alors que Ted Field rencontre le trio Pen Densham, John Watson et Richard Lewis (**The Kiss** et surtout le **Robin des Bois** avec Kevin Costner).



Anthony Michaël Hall : l'après John Hugues...

Pen Densham ne cherche pas midi à quatorze heures. Il relit les fameux "Bilbo le Hobbit" et "Le Seigneur des Anneaux" de J.R.R. Tolkien, ouvrages où grouillent les gnomes et autres farfadets, puis soumet ses dessins de la créature à son jeune fils d'un an et demi. Les bases de **Upworld** sont posées. "*Ce sont les Frères Grimm dans les années 90*" définit Pen Densham.
Ne reste plus qu'à trouver le réalisateur idéal. Pour avoir vu et apprécié **Pumpkinhead** et son étonnant monstre, Ted Field voit dans le maquilleur-cinéaste Stan Winston (oscarisé pour **Aliens**) le choix idéal. A la question "Gnorm peut-il vraiment fonctionner ?", Stan Winston répond immédiatement par l'affirmative. Mais ses préoccupations ne vont pas systématiquement du coté latex, animatronique et radio-commande. Stan Winston désire insuffler un maximum d'humour dans le script et, surtout, humaniser Gnorm. "*Le script initial le décrivait davantage comme une espèce d'animal. Mon intention était plutôt de mettre en scène quelqu'un que le public assimile à un être humain, même s'il possède un aspect étrange et quelque peu déformé. Un petit bonhomme. Et non une petite bestiole, pas un singe savant, un homme. Il se tient debout, a deux bras, deux jambes, des mains, pas de griffes ni de palmes*". C'est tout juste si Stan Winston se préoccupe des effets spéciaux, pourtant capitaux dans la réalisation de **Upworld**. "*Avec Gnorm, j'ai voulu créer un personnage qui puisse agir comme un comédien normalement constitué. Il devait*



Gnorm agresse Stan, le flic véreux.



Le flic Callagher (Anthony Michael Hall) et son protégé.

être aussi maniable que n'importe quelle créature vue au cinéma jusqu'alors. Il apparaît dans autant de scènes que les autres acteurs". Stan Winston n'a pas choisi la facilité mais tient néanmoins son pari. Gnorm court, se bat, manipule un flingue, sifflote, baille, écarquille les yeux, sourit, pleurniche, arbore une mine satisfaite à la vue d'une carrosserie féminine, crache... "*Mais Gnorm n'est pas le summum de l'art pour autant. Il ne supplante pas les performances passées. Le plus important est de connaître les limites de chaque détail des effets spéciaux, de savoir jusqu'où peuvent aller les servos-moteurs, les câbles, jusqu'à quel point la mousse de caoutchouc peut être crédible, et d'en tirer le maximum.* ***Howard the Duck*** *a été pensé pareillement mais tout a été fait de travers*". Cent pour cent vrai. Le vilain petit canard de George Lucas perdait des plumes au fur et à mesure que le récit s'accélérait. Le Gnorm de Stan Winston fait partie des créatures les plus crédibles jamais vues sur un écran. "*Je le considère comme un petit bonhomme, pas comme un effet spécial*". Un point de vue qui fait toute la différence avec le croupion grillé de Howard.

MALHEUR

Question mises en scène, Stan Winston n'est pas un homme chanceux. Suite au dépôt de bilan des productions *Dino de Laurentiis*, son **Pumpkinhead** n'aura connu qu'une diffusion médiocre plus d'un an après son bouclage. Rebelote avec **Upworld**. Tourné fin 88/début 89, **Upworld** connaît les affres de la banqueroute de *Vestron*. Et, mi-91, le film n'a toujours pas de distributeur aux Etats-Unis. Des efforts non récompensés. Stan Winston s'est pourtant investi, au point de tourner un second happy-end à la suite d'une sneak-preview défavorable. Le final initial voyait Gallagher visiter brièvement le peuple de Gnorm à des kilomètres sous terre avant qu'il ne remonte à la surface. "*Cette fin appartient vraiment à un autre film*" explique Winston. Le nouveau dénouement est, à l'opposé, dans sa continuité rigolote. Des baisers et un clin d'oeil. Plus une bonne dose de polar. "*Le concept de Upworld revient à croiser* ***E.T.*** *et* ***48 Heures***" avoue John Waston, co-scénariste et complice de Pen Densham. Du polar, il y en a dans **Upworld**, avec homme de main balèze (Robert Z'Dar, le Maniac Cop), commissaire véreux, partenaire faux-cul, femme-flic battante et mignonne (Claudia Christian, la strip-teaseuse de **Hidden**), boîte mal fréquentée, poursuites en voitures... Malgré la présence de Gnorm, l'aspect fantastique semble avoir peu intéressé Stan Winston, surtout tenté par la comédie, l'humour noir et quelques calembours grivois. "*J'ai vraiment été avantagé par* ***Upworld***. *Depuis le début, j'y ai exactement fait ce que je désirais depuis toujours, c'est à dire travailler en étroite collaboration avec les comédiens. Et, selon moi, Gnorm, un personnage à priori fantastique, n'est pas très différent des autres protagonistes. Il est une vedette parmi les autres*". Après **Upworld**, Stan Winston s'en est retourné aux effets spéciaux pour les besoins de **Predator 2**, **Edward aux Mains d'Argent** et **Terminator 2**. Mais, même pour ces titres, les matières de synthèse et autres prothèses ne constituent pas l'essentiel. L'important ? Les personnages, comme le Gnorm de **Upworld**.

Marc TOULLEC

USA. 1989. Réal.: Stan Winston. Scén.: Pen Densham & John Watson. Dir. Phot.: Bojan Bazelli. Mus.: Richard Gibbs. SPFX : Stan Winston. Prod.: Robert W. Cort, Scott Kroopf, Pen Densham & Ted Field. Int.: Anthony Michael Hall, Claudia Christian, Jerry Orbach, Mark Harelik, Eli Danker, Robert Z'Dar... Dur.: 1 H 28. Dist. vidéo : Delta Vidéo.




"Wheeehéééé, salut les poteaux" (une belle photo d'un loup-garou qui n'apparaît bien sûr pas dans le film).

HURLEMENTS V

Un groupe hétérogène (un tennisman, un historien, une comédienne, un chanteur rock...) est convié à Budapest pour la réouverture d'un château laissé à l'abandon 500 ans durant. Personne ne se demande vraiment pourquoi...
Le scénariste de cette séquelle se prend pour Agatha Christie et pille allègrement les "10 Petits Nègres". La séquence pré-générique révèle qu'un massacre s'est déroulé dans la forteresse. Seul un bébé a survécu. Tous les convives sont ses descendants mais un seul est un loup-garou. Qui ? Telle est l'énigme du film.
La série des **Hurlements** continue de péricliter tandis que ses producteurs persistent avec un nouvel épisode dont le tournage vient de s'achever. Le budget de ce tome 5 ne permet aucun effet spécial de transformation ; le loup-garou est chichement détaillé en plans rapides et rapprochés. Un montage mou brise net la progression du suspense et élimine toute efficacité dans les scènes-choc. On a la désagréable impression que tout a été conçu pour la télévision, afin d'insérer au fil du récit des spots publicitaires.

Howling V, The Rebirth. Grande-Bretagne. 1989. Réal.: Neal Sundtröm. Int.: Philip Davis, Victoria Catlin, Elizabeth She, Ben Cole... Dist.: Delta Vidéo.



FANTOMES D'AMOUR

A ne pas confondre avec le **Fantôme** (sans s) **d'Amour** de Dino Risi avec Marcello Mastroianni et Romy Schneider, lequel conte une histoire jumelle. Marqué par la mort de sa femme, un écrivain s'installe dans une maison à priori paisible au fin fond des States. Il fait connaissance avec sa jolie voisine et un spectre aux formes avantageuses qui hante ses rêves. Ce fantôme, celui d'une jeune femme assassinée par un mari jaloux, l'amène au bord du précipice...
Pas vraiment original et nourri d'essences littéraires (Edgar Poe notamment), **Fantômes d'Amour** joue avant tout sur l'atmosphère nocturne et sur le pouvoir érotique de son ectoplasme souvent légèrement vêtu. Cela marche, mais pas à tous les coups car le réalisateur se complaît dans l'érotisme frileux et les longues séquences d'attente dans l'obscurité. Terry O'Quinn (**Le Beau-Père**) aurait, lui, tendance à trop montrer un torse impeccablement et finement musclé.

The Forgotten One. USA. 1989. Réal.: Phillip Badger. Int.: Terry O'Quinn, Kristy McNichol, Elisabeth Brooks, Blair Parker... Dist.: GCR.

L'APPRENTI CRIMINEL

Se déroulant dans la Pennsylvanie de 1927, les événements évoqués par le film sont, dit-on, inspirés de faits réels. Le docteur et prédicateur John Reese pratique illégalement une médecine héritée du moyen-âge. Il s'intéresse à l'éducation d'un jeune homme. Les deux amis seront confrontés à un sorcier cracheur de feu et à un exorcisme.
Réalisé avec une froideur consciencieuse (le tournage a eu lieu en Norvège), **L'Apprenti Criminel** excelle cependant à décrire l'atmosphère de l'époque mais n'arrive que rarement à rendre justice à la puissante interprétation de Donald Sutherland.

Apprentice to Murder. USA. 1988. Réal.: R.L. Thomas. Int.: Donald Sutherland, Chad Lowe, Mia Sara... Dist.: Partner & Partner.

WATCHERS II

Comme la plupart des suites, ce film se limite à l'exploitation bête d'un filon. Créée par un généticien cinglé, une créature mi-homme, mi-animal, est accidentellement libérée par la SPA lors d'une descente dans un laboratoire. Lié télépathiquement à un chien savant, le monstre est programmé pour détruire ceux qui l'entourent.
Le scénario fait ses choux gras grâce à un cabot génial et évite de trop exposer la créature infernale. Un marine en cavale l'affronte dans un final à la **Predator**. Les scribouillards de service flanquent leur bestiole sanguinaire d'un nounours, histoire de l'humaniser. Le fou-rire n'est pas loin. Dommage car le premier **Watchers** était très honorable.

Watchers II. USA. 1990. Réal.: Thierry Notz. Int.: Marc Singer, Tracy Scoggins, Jonathan Farwell, Mary Woronov... Dist.: GCR.



COMMUNION

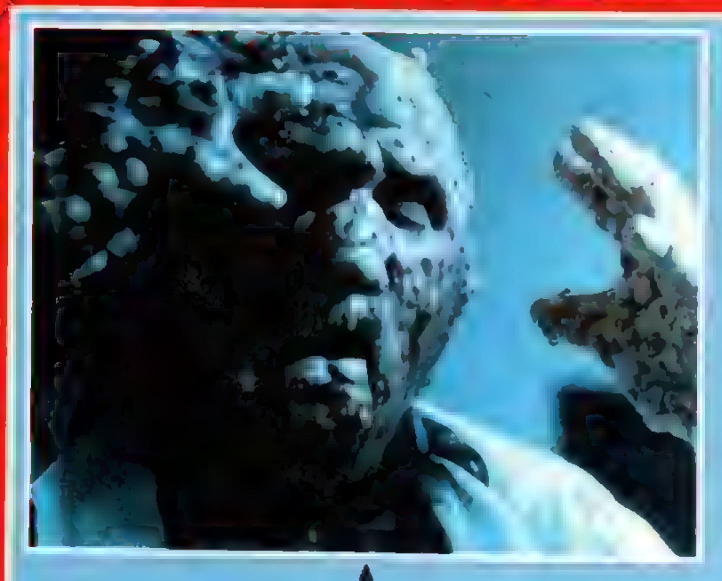
Lorsque le romancier de **Wolfen** et le réalisateur de **Hurlements 2 & 3** se rencontrent, que croyez-vous qu'ils nous racontent ? Une histoire d'extraterrestre bien sûr ! Le livre de Whitley Strieber narre la rencontre de l'écrivain avec des visiteurs venus d'ailleurs. Philippe Mora, moins facétieux que d'habitude, s'applique à respecter à la lettre le bouquin. Il est secondé par l'interprétation pleine de réserves de Christopher Walken. Pour crédibiliser l'entreprise, les auteurs refusent les effets spéciaux. Heureusement, car l'aspect des aliens craint un peu. **Communion** ne fera pas changer d'avis les sceptiques. Mais le propos est honnête.

USA. 1988. Réal.: Philippe Mora. Int.: Christopher Walken, Lindsay Crouse, Joel Carlson... Dist.: Delta Vidéo.

NIGHTWISH, EXPERIENCES INTERDITES

Le titre ne ment pas trop. **Nightwish, Expériences Interdites** brasse un thème voisin de **L'Expérience Interdite**. Un scientifique et quelques étudiants étudient l'au-delà à travers des cauchemars. Ils s'installent dans une vieille bicoque isolée et subissent les assaut d'un esprit machiavélique.
Un film vraiment étrange, jouant à la fois sur le gore et sur une atmosphère onirique qui brouille constamment les pistes. Un serpent de lumière verte, des types dans des cocons pustuleux, un bonhomme qui se retrouve amputé des bras et des jambes, des morts truquées... Bruce Cook sait déstabiliser son audience. Malgré les spirales d'un scénario trop tarabiscoté et grâce à une mise en scène tranquille et décalée, le réalisateur sort son film de la routine du genre.

Nightwish. USA. 1989. Réal.: Bruce Cook. Int.: Clayton Rohner, Elizabeth Kaitan, Jack Starret, Brian Thompson, Robert Tessier... Dist.: Antarès-Travelling.



LA MALEDICTION DES RATS

Comme les récents **Fureur Primitive** et **Watchers 2**, l'argument de départ de **La Malédiction des Rats** tient dans des expériences génétiques sur des animaux, lesquels s'évadent et sèment la panique. Un campus est ainsi envahi par des rats géants qui plongent avec délice dans une piscine où barbotent des fillettes. Ils vont même dévorer leurs proies humaines dans un coin où il est bien précisé "interdiction d'apporter de la nourriture". Quelques autres traits d'humour (notamment la musiquette "Trois souris aveugles" qui accompagne l'attaque des rongeurs) donnent à cette séquelle de **Soudain les Monstres** une certaine personnalité. Les trucages sont à la hauteur. A signaler une étonnante scène onirique où le héros gigantesque tringle une femme minuscule. Le réalisateur laisse la porte ouverte à une deuxième suite qui devrait être un hommage à **Amazing Colossal Man** ou **Village of the Giants**, tous deux signés Bert I. Gordon, réalisateur de **Soudain les Monstres** !

***Gnaw, Food of the Gods II**. USA/Canada. 1988. Réal.: Damian Lee. Int.: Paul Coufos, Lisa Schrage... Dist.: GCR.*



HERITIER DE L'ENFER

Signée par l'Allemand Roland Emmerich, cette comédie fantastique est très américaine dans le ton. Deux jeunes fauchés recherchent le financement de leur premier film d'horreur. L'un d'eux est convié à la lecture du testament de son grand-père. Héritage : une vieille valise avec quelques bricoles, dont une petite horloge contenant un fantôme rigolo qui se matérialise sous forme d'une espèce de marionnette. Tous trois se mettent à la recherche d'un trésor planqué dans la sinistre bicoque de l'ancêtre toujours emmuré. Futile et amusant, **Héritier de l'Enfer** n'a pas tous les défauts propres aux films de teen-agers. Effets spéciaux corrects, comme cette créature que Roland Emmerich avait déjà utilisée dans son pitoyable **Joey**.

***Ghost Chase/ Hollywood Monster**. USA. 1988. Réal.: Roland Emmerich. Int.: Jason Lively, Tim McDaniel, Jill Whitlow, Paul Gleason... Dist.: GCR.*

SYNTHOID 2030

Comme dans **ShadowZone** qu'il a écrit et réalisé, J.S. Cardone rassemble ici un petit groupe dans un lieu clos et les confronte à une menace interne. En 2030, un gouvernement technocratique, Unicom, interdit l'usage d'ordinateurs et de robots. Pas de chance, dans cette gigantesque usine, bricolée en mini studio de télévision, un androïde se cache parmi les humains. Après avoir disjoncté, il est pris de folie meurtrière...
En dépit d'un manque flagrant d'originalité (le **The Thing** de Carpenter est largement mis à contribution), **Synthoïd 2030** est une série B fauchée, bien dans la tradition des productions Charles Band et correctement réalisée. Un petit plus : une séquence d'animation image par image avec un robot immense tout droit sorti du toujours inédit **RoboJox**.

***Crash and Burn**. USA. 1989. Réal.: Charles Band. Int.: Paul Ganus, Megan Ward, Bill Moseley, Eva La Rue... Dist.: CIC Vidéo.*

SLEEPING CAR

Malgré ses apparences de nouveau **Monstre du Train**, **Sleeping Car** plante son wagon-lit loin des rails et y loge un étudiant plutôt âgé sortant d'un divorce douloureux. Le pourquoi des meurtres ? Un spectaculaire accident ferroviaire suite à la négligence d'un employé qui forniquait au lieu de tenir son poste... Pas évident d'échapper au grotesque. Mais le réalisateur soigne autant ses effets que ses personnages. Exit les teen-agers. Visage sortant d'une mare de sang collée au plafond, ressorts transperçant un blondinet baraqué, spectre défiguré... On sent nettement l'influence des **Freddy**. Mais, dans la limite de ses modestes ambitions, **Sleeping Car** réussit à exister. Ce wagon-lit n'est pas celui de Morphée.

***The Sleeping Car**. USA. 1989. Réal.: Douglas Curtis. Int.: David Naughton, Judie Aronson, Kevin McCarthy, Jeff Conaway... Dist.: Partner & Partner.*



ALIENATOR

Au Z somptueux qui porte la griffe de Fred Olen Ray, le pape contemporain du genre. Détenu dans un pénitencier galactique et promis à l'éxécution capitale, un colosse enragé réussit à fuir sur Terre. A l'agonie, il est coursé par une espèce de robot androgyne, un travelo spatial du nom de Alienator...
Avec quelques dollars en poche, quelques comédiens sur la touche, des effets spéciaux héroïques, Fred Olen Ray trousse une de ses minuscules productions dont il possède le secret. Dialogues ineptes, péripéties molles, situations mille fois vues participent au charme de ce produit qui s'inspire à la fois de **Critters** et **Predator**. En directeur de prison spatiale libidineux, Jan Michael Vincent en fait des tonnes dans le genre ténébreux. Participation involontaire mais utile des sous-sols d'une usine souvent exploitée dans ce type de friandises.

USA. 1989. Réal.: Fred Olen Ray. Int.: Jan-Michael Vincent, John Phillip Law, Leo Gordon, P.J. Soles... Dist.: Delta Vidéo.

ETRANGER DE L'ESPACE

Les extraterrestres n'ont vraiment pas de chance... Issu d'une capsule larguée d'un vaisseau spatial, notre gentil alien erre sur notre planète avant d'être recueilli par un prêtre et une aveugle avec qui il peut communiquer par télépathie. Les autorités veulent se faire la peau de l'intrus, à l'agonie car supportant mal notre atmosphère.
A part le refus du happy-end classique, rien ne distingue ce plagiat italien d'E.T. d'autres copies anémiques. Rudimentaires, les effets spéciaux ramènent des décennies en arrière.

***Brother from Space**. Italie. 1988. Réal : Roy Garret (Mario Gariazzo). Int.. Martin Balsam, Agostina Belli, William Berger... Dist.: GCR.*

Marcel BUREL

TONTON MAD VS. THE FLYING JAQUETTE (5)

Jaquettes détournées, slogans ringards, titres mensongers, ou encore illustrations délirantes, explorons tous ensemble l'univers étrange de la vidéo en folie...

Le projet des distributeurs vidéo visant de plus en plus à sortir à peu près tout ce qui est disponible en support celluloïd - ce qui se passe à peu près aux Etats-Unis en ce moment - il va falloir s'attendre à une recrudescence de détournements de jaquettes dans les années à venir. *Mad Movies* se tient donc prêt à identifier pour vous les produits bizarres et redonner leur vrai titre aux œuvres déjà distribuées en France.
On rappelle que vous pouvez toujours nous envoyer vos propres listes de films identifiés par vos soins, et que nous ferons figurer dans notre lexique permanent. Ceci pour une meilleure information collective des amateurs. Merci d'avance.



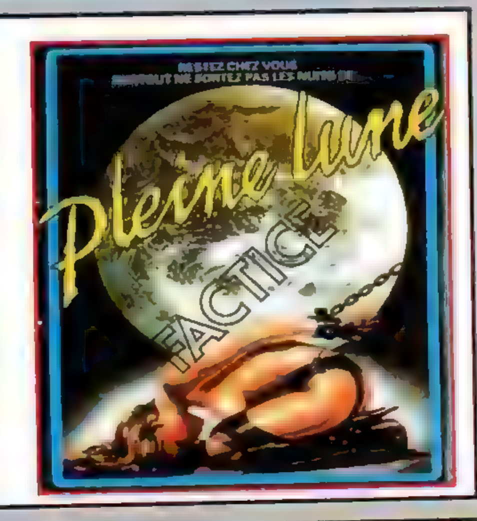


Bataille d'hélicoptère et de dinosaure à ma gauche, contre radar aux oreilles de Mickey, fusée touriste (on la reconnaît bien à ses lunettes noires !) et footballeur américain casqué à ma droite, pour ce mystérieux... **Mysterians**, disponible assez souvent dans les solderies pour la modique somme de 35F.
Ce look complètement étranger au film et l'absence totale de crédit technique dans les deux cas ne permettent guère d'identifier ce **Prisonnières des Martiens**, d'Inoshiro Honda, sorti en France fin 1959. Ici, des extraterrestres dont le monde s'éteint viennent s'emparer d'un espace terrien et prétendent nous enlever nos femmes. Enfin, principalement des Japonaises, heureusement...
Après diverses destructions et le lâcher de leur gigantesque robot, assez marrant, l'armée finira par renvoyer tout ce joli monde dans l'espace. Sympa, mais hélas, qui a méchamment vieilli.



Devant un film de Jésus Franco, l'amateur moyen s'enfuit généralement avec une vélocité toujours bien émouvante. Reste l'inconditionnel, ici alléché par cette **Secte de l'Horreur** dont les crédits techniques semblent cacher le mythique **L'Horrible Dr. Orlof**. Mais hélas, après vision, on peut reconnaître à la place un vague porno-soft de Jonathan Samo, sorti en France en 1975 sous le titre **Le Château des Messes Noires**. En bref, de jeunes femmes, prêtresses d'un culte satanique, se trémoussent nues sur un rythme de tam-tam (la scène ressert une demi-douzaine de fois) pour tenter de réincarner une vampire aristocrate défunte dans le corps d'une jeune fille (la belle Mary Forsa, l'héroïne de la série des **Flossie**, ayant sombré depuis dans le porno... glou glou...).
De beaux éclairages, de belles filles, de beaux clichés mais, hélas, toujours de la belle escroquerie... Notez le joli monstre de **Rendez-vous avec la Peur**, un peu perdu dans le décor.

On perd toujours du temps avec ces titres trop longs. Au départ, ça s'appelait **Les Vierges de la Pleine Lune** (sorti en France en été 74), mais **Pleine Lune** suffit amplement. Et puis, ils auraient pu tout aussi bien ne garder que "Les de et la" et personne n'aurait compris. Sobre, l'illustrateur dessine une vierge et une pleine lune ! Avec ça, il est sûr de ne pas se planter.
Le récit traite de la quête d'un anneau caché dans les Carpathes, susceptible de conférer des pouvoirs magiques à qui le détient. Le héros se heurtera à la comtesse Dracula en personne, la très jolie Rosalba Néri. Le film s'inspire évidemment du **Countess Dracula** tourné l'année précédente par Peter Sasdy et s'applique, dès lors, dans l'enthousiasme servile, à sacrifier, lui aussi, quelques vierges attirées par le redoutable anneau. Le film connut également une sortie sous le titre **Les Vierges Maudites de Dracula**.





Sur le thème universel de la main baladeuse, nous découvrons derrière ce **Demonoïde, Les Doigts du Diable** de Alfredo Zacharias. Trouvée dans un ancien Temple, enfoui au fond d'une mine, une main d'argent se révèle être "la main du diable" et se substituera à celles de quelques humains pour commettre divers crimes. Ça peut s'éviter...



L'amateur aventureux ne trouvera pas ce monstre robot, ni ces envahisseurs de l'espace promis par le visuel et le résumé du scénario. Pas étonnant puisque tout ceci correspond au film **Revenge of Meka Godzilla**, ou **Meka Gojira no Gyakushu** (!), sorti en France sous le titre **Les Monstres du Continent Perdu** (1975) comme indiqué sur la jaquette, mais ce film, lui, n'est pas sur la cassette. Il s'agit, au contraire du premier **Godzilla**, datant de 1954, dont l'argument n'a strictement rien à voir, hormis bien sûr la présence de Godzilla. Le procédé vise sans doute à rajeunir de vingt ans ce film où le monstre mythique effectue ses premier pas. On appréciera les scènes avec Raymond Burr, absentes du film original, et rajoutées par la suite pour l'exploitation américaine. Assez rigolo quand on a repéré le truc.



"Possédée, et la terreur vous envahit !" Surtout quand on sait aussi que "les forces du mal se réveillent" c'est ce qui s'appelle du slogan sachant parler à l'inconscient...
Il s'agit, pour l'illustration de gauche, du **Midnight**, de John Russo (1982), présentant une famille de satanistes à la recherche de filles à sacrifier.
A droite, par contre, cette autre "possédée" cache le bien connu, et déjà plus intéressant, **Emilie l'Enfant des Ténèbres**, de Massimo Dellamano (et non pas Max Dellamano, comme écrit sur la jaquette), ou **The Cursed Medaillon** (1972). On reconnaît bien, justement, le médaillon, c'est déjà ça. Il ne faudra toutefois pas confondre ces deux productions avec **La Possédée**, sorti cette fois chez *Proserpine*, et qui concerne encore un troisième film, de Mario Gariazzo. Si après tout ça, vous vous faites encore posséder, on se demande bien à quoi ça sert que *Mad Movies* se décarcasse...



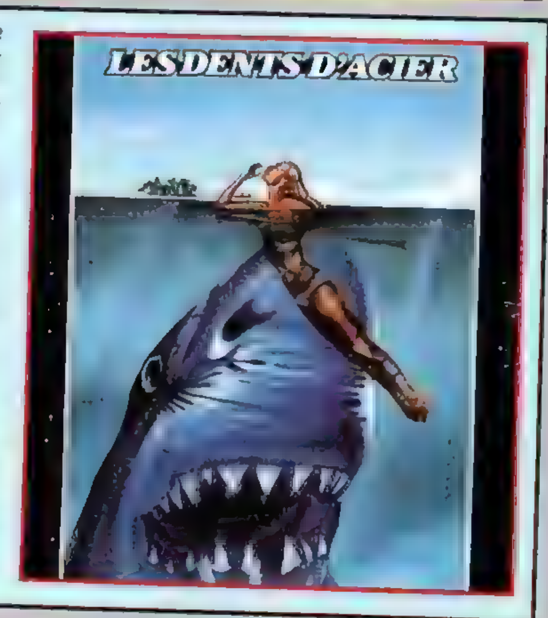
LEXIQUE

(suite)

Duel au Couteau : La Rude des Vikings, sorti également sous ce titre chez *VIP* (M. Bava)
Evil : Le Couloir de la Mort (Gus Trikonis)
Experiment 2000 : La Nuit des Fous-Vivants (George Romero)
Fatal Mission : Danger Diabolik (Mario Bava)
La Hache Sanglante : Les Filles de Malemort (Daniel Daert)
Holocaust pour une Vierge : L'Appel de la Chair (Emilio P. Miraglia)
L'Homme aux Rayons X : L'Horrible cas du Dr. X (Roger Corman)
L'Horrible Sexy Vampire : Le Vampire Sexuel (J. Delavena : José Luis Madrid)
Horror Cannibal : Le Dernier Monde Cannibale (Ruggero Deodato)
Hôtel de l'Apocalypse : Le Motel Rouge (Rainer Erler)
House Horror : Qui a tué Tante Roo ? (C. Harrington)
L'Ile Mystérieuse : Le Mystère de l'Ile aux Monstres (Juan Piquer Simon)
Invasion 2034 : Rodan (Inoshiro Honda)
Invisible Death : Orlof et l'Homme Invisible (Pierre Chevalier)
Le Justicier contre la Reine des Amazones : Koral le Justicier (Ratno Timoer)
Le Justicier du Temple d'Or : Quand la Jungle s'Eveille (Curt Siodmak)
Killing Cars : Les Voitures qui ont Mangé Paris (Peter Weir)
Loup-Garou : La Furie des Vampires (L. Klimovsky)
La Louve Sanguinaire : La Louve se Déchaîne (Rino Di Silvestro)
La Machination : Perversion Story (Lucio Fulci)

à suivre...

Cette illustration qui sait de quoi elle parle et en appelle aussitôt à la réminiscence, ainsi que ce titre de **Les Dents d'Acier**, cachent le **Tintorera, du Sang dans la Mer** (1977), du besogneux René Cardona Jr.
Le résumé conclut badinement par *"Un ultime et somptueux combat aura lieu pour le plaisir frissonnant des spectateurs"*. Conseil de *Mad* : pour votre plaisir, allez plutôt frissonner ailleurs, car si René Cardona avait signé au moins un bon film dans toute sa carrière, ça se saurait depuis longtemps.
Tintorera, en l'occurrence, c'est un dangereux requin que chasse un trio de jeunes gens encore assez friqués. Avec, pour les amateurs, séquences de bains de minuit et drague dure (laissez, c'est fait exprès...).
Toute similitude avec **Les Dents de la Mer** ne serait, bien sûr, qu'une malheureuse coïncidence pas vraiment involontaire...



Après **The Crazies** (Romero, 1972), **La Nuit des Fous Vivants, Cosmos 859**, titres des sorties en salles, et encore **Experiment 2000** (vidéo), voici donc **Reaction**, et, bien sûr, il s'agit toujours du même film. L'eau polluée d'une ville provoque la folie meurtrière de ses habitants. Un récit assez proche de **La Nuit des Morts-Vivants**, mais ici en plus maladroit.

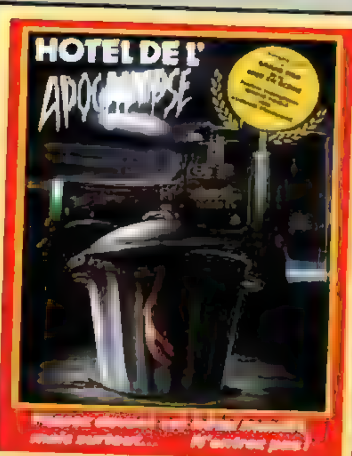


Le slogan maladroit : *"Il vient d'une autre planète pour vous arracher votre chair"*, autant que ce titre de **Créature d'un Autre Monde**, s'entêtent à nous faire croire à une histoire d'extraterrestre, alors que l'histoire concerne les agissements d'un pauvre cosmonaute, rescapé d'une mission sur Saturne, et ayant contracté un bizarre mal de l'espace : il fond, et il tue ! Il faut bien entendu reconnaître ici **Le Monstre qui Vient de l'Espace (The Incredible Melting Man**, de William Sachs, sorti en 81, en France), lequel pompe honteusement le premier des "Quatermass", **Le Monstre**, de Val Guest. Ceci jusqu'au final identique : malgré les événements tragiques et la complète liquéfaction du monstre, une nouvelle fusée sera lancée vers Saturne.
A voir pour des effets spéciaux particulièrement réussis (Rick Baker), un humour naïf et parfois maladroit et, pour les curieux, quelques scènes gore franchement réjouissantes.





Une illustration caressante et ce titre inquiétant cachent **La Notte che Evelyn Usci dalla Tomba**, sorti chez nous il y a une vingtaine d'années sous le titre **L'Appel de la Chair**. Désespéré à la fois par la mort de sa femme et d'avoir appris qu'elle le trompait, un châtelain séquestre et torture quelques jeunes filles vénales. Mais l'esprit (ou la présence réelle ?) de l'épouse veille toujours. Suspense !



L'intérêt de détourner le titre **Le Motel Rouge** (de Rainer Erler, 1979) au profit d'un **Hôtel de l'Apocalypse** échappe à première vue. On raconte ici un trafic de chair humaine, une mystérieuse organisation n'hésitant pas à kidnapper les gens pour alimenter une chaîne de donneurs d'organes. L'héroïne recherche donc son mari tout au long du film, avant de le récupérer finalement. Au complet !

Enquête menée par **Jean-Pierre PUTTERS**

MAD'GAZINE

par Didier ALLOUCH

SANG D'ENCRE

20 ANS DE WESTERN EUROPEEN

Alain Petit

Bonne nouvelle pour les collectionneurs : *Cine Mania* réédite cet introuvable et indispensable Fan Book en 5 volumes. Pour le commander, on envoie vite un chèque de 175 F à Alain Petit à Ciné Mania, 32 rue des Trois Faucons, 84000 Avignon. Allez, allez !

LE PISTOLERO

La Tour Sombre - Tome 1

Stephen King

J'ai lu

"La tour sombre", la saga de science-fiction de Stephen King date de 82. Aucun éditeur français ne s'était intéressé à cette œuvre auparavant. Bizarre quand on connait la puissance commerciale du King. Il faut dire que "La tour sombre" n'est pas dans la veine habituelle des romans de Stephen King. D'abord, c'est de la science-fiction et, à part quelques nouvelles, le King n'avait jamais fait ses preuves dans le genre. Et puis, le roman a un schéma assez inhabituel qui rappelle les séries télé des années 60 genre ***Le Fugitif*** ou ***L'Immortel***. Dans un futur indéterminé, un type est poursuivi par un autre, et, au gré de cette poursuite, il leur arrive des tas d'aventures. Une construction que l'on comprend mieux quand on sait que "La tour sombre" est un recueil de nouvelles retravaillées.
J'ai lu a donc eu à la bonne idée de publier cet inédit qui ravira tous les "kingophiles". Le second tôme sortira fin mai. On vous en reparle dans le prochain numéro. Promis.

LES FOURMIS

Bernard Werber

Albin Michel

Comment faire quand on est passionné par un sujet, quand on a envie de transmettre cette passion à un large public mais que le sujet peut paraître complètement rébarbatif aux yeux d'une audience non avertie ? Bernard Werber a trouvé la solution. Ce journaliste scientifique féru d'entomologie connaît parfaitement le monde des fourmis. Pour le raconter sans ennuyer ses lecteurs, il en a fait un roman. "Les fourmis" se situe dans un futur proche. Werber développe deux récits en parallèle. L'un se situe dans le monde des humains, l'autre dans celui de cet insecte à six pattes. Il arrive ainsi à créer une véritable tension narrative tout en préservant une excitante description du système social et du comportement des fourmis. Il arrive à nous intéresser autant aux héros humains qu'aux héros fourmis en évitant le côté récit catastrophe à la **Phase IV**. Voici un livre qui vous en apprend bien plus sur ces petites bestioles que tous les cours de science-naturelle que vous avez eu la politesse de ne pas sécher...

50 ANS DE CINEMA AMERICAIN

Jean-Pierre Coursodon

Bertrand Tavernier

Nathan

Quand Coursodon et Tavernier intitulent leur bouquin "50 ans de cinéma américain", ils ne plaisantent pas. Vous avez bien dans ces deux tomes, dans ces presque 1500 pages, 50 ans de cinéma américain. Tous les films, tous les réalisateurs, tous les événements, toutes les filmos, tous les scénaristes, des gros budgets, des séries B, des fiches techniques à ne plus savoir qu'en faire, un index méticuleux. Bref, plus exhaustif, tu meurs. Les textes qui accompagnent cette inépuisable source de références sont des écrits de passionnés érudits qui n'hésitent pas à moduler le contenu suivant l'affection qu'il portent à tel ou tel film ou à tel ou te réalisateur. L'impressionnante culture des auteurs rend les textes plus qu'intéressants incroyablement instructifs. En un mot, ce ouvrage est indispensable.

BOB MORANE

Henri Vernes

Fleuve Noir Aventure

Il est des héros universels, des person nages de fiction qui ont fait rêver, qui fon rêver et qui feront toujours rêver. Bo Morane est de ceux-là. Ils remplissait d'ac tion et d'évasion les mercredis après-mic pluvieux de notre enfance. On suivait ave exaltation les aventures de Bob et de so copain Bill, pris dans les griffes de l'Ombr Jaune. On tremblait avec eux quand il étaient pourchassés par des poupées vivan tes ou qu'ils n'avaient plus que quelque instants pour s'échapper avant que la bon be n'explose. Après la lecture, on recréa ces aventures dans notre jardin. C'était ma gique. La magie n'est pas morte. Les écri d'Henri Vernes passionnent toujours autar et ne laissent aucun doute : Bob Morane e éternel.

ADIEUX

ALDO RAY nous a quittés le 27 mars à 64 ans. A ses débuts, il a travaillé sous la direction des plus grands (Cukor, Walsh, Mann, Curtiz...). Sa fin de carrière a été beaucoup moins glorieuse. Après son troisième divorce, il sombre dans l'alcool. Dès lors, il deviendra le chantre de la série B, voire Z. Il tournera pour des gens comme Al Adamson, Fred Olen Ray et consorts, dans des films aussi peu prestigieux que **Star Slammer**, **Sanctuary Of Evil** et autres **Frankenstein's Great Aunt Tillie**. Il a même joué dans le western porno **Sweet Savage** sans toutefois ôter ses vêtements. Son dernier rôle, il l'a tenu aux côtés de Tracy Lord dans **Shock'em Dead**.

Superbébé est mort. **LEE QUIGLEY**, le gamin qui jouait Superman bébé dans le premier film de la série, est décédé à l'age de 14 ans, victime des vapeurs toxiques d'une bombe désodorisante.

Vedette de la *Hammer*, **RALPH BATES** a été emporté par un cancer à 50 ans. On l'avait vu dans **Persecution**, **Lust for a Vampire**, **The Horror of Frankenstein** et l'excellent **Dr. Jekyll et Sister Hyde**.

Elle jouait Dale Arden, la fiancée de Flash Gordon dans le sérial des années 40. **JEAN ROGERS** est morte le 24 février dernier à 74 ans.

DEAN JAGGER, pilier du fond de l'écran, est mort en février dernier. En 87 ans, il est apparu dans des dizaines de westerns et quelques films fantastiques tels que **Revolt of the Zombies**, **Threshold of Space**, **X The Unknown**...

Les vampires ne sont pas tous immortels. Celle qui a incarné la fille de Dracula dans le film du même titre, **GLORIA HOLDEN** (82 ans), a été terrassée par une crise cardiaque le 22 mars.

Spécialiste du Z, le producteur **GEORGE J. MORGAN** est mort à l'âge de 77 ans. Avec Ray Dennis Steckler, il avait produit des films aux titres aussi mémorables que **The Incredible Strange Creatures who Stopped Living and Became Mixed-up Zombies** ou **Rat Pfink a Boo Boo** ou encore **The Lemon Kid Meets the Monster**.

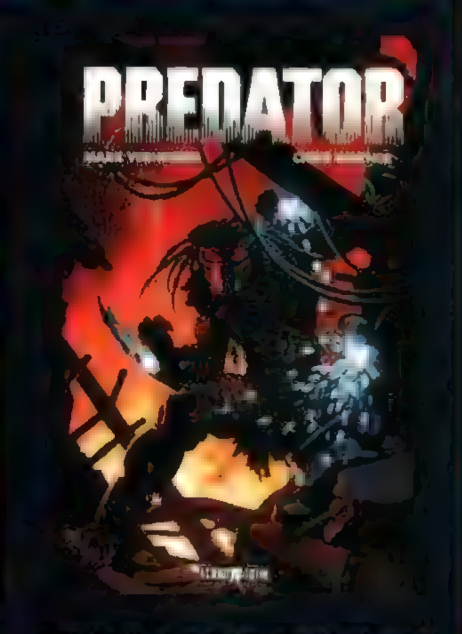
On vient d'apprendre la mort de **KEVIN PETER HALL**. Habitué des rôles de monstres, ce géant de deux mètres dix-neuf a revêtu les costumes de la créature de **Prophecy**, du monstre gay de **Monster in the Closet**, du zombie de **One Dark Night** et du yéti de **Bigfoot et les Hendersons**. Sa présence sous le costume de l'extraterrestre dans les deux **Predator** l'a rendu célèbre dans le monde entier. On a pu le voir à visage découvert dans la série **Superminds**. Il a été emporté par une pneumonie.

BANDE DESSINEE

Collection ECRAN TOTAL
Zenda

Editer la suite inventée d'un film à succès en bd est une pratique courante aux USA. *Zenda* a eu la bonne idée de publier quelques unes de ses "suites" en français. Et ils ne commencent pas par n'importe quoi puisqu'ils attaquent par "Aliens" et "Predator". Rien que ça.
La suite d'"Aliens" part du principe que la Terre est envahie par les créatures. Les seuls humains survivants sont obligés de se réfugier dans l'espace. Parmi eux, Newt et Hicks, la petite fille et le *Marine* du film. Un graphisme terriblement efficace pour une histoire plutôt inventive et intelligente.
Si "Aliens" n'a pas grand rapport avec le film, "Predator" est très proche de **Predator 2**, le film. Dans la canicule new-yorkaise, des crimes horribles sont commis. Shaeffer, le flic, qui n'est autre que le frère du personnage qu'interprétait Schwarzie dans le film, doit faire face à une race de tueurs pas classiques du tout. Vous remplacez New-York par Los Angeles, et vous avez, à peu de choses près, le récit de **Predator 2**. Quand on sait que cela a été écrit avant le film, on comprend les influences comics du film de Stephen Hopkins. Il paraît même qu'il y en a qui préfèrent la bd. On les comprend.





DISQUES

PREDATOR 2
Alan Silvestri
Varese distribué par *WMD*

Etant donné que la BO de **Predator** n'a jamais été éditée, les amateurs de la musique du premier épisode vont se précipiter sur ce disque. Et ils auront bien raison. On retrouve dans **Predator 2** tous les ingrédients chers à Silvestri : des cuivres qui montent en force avant un brusque decrescendo, des rythmiques violentes de plus en plus rapides... Bref, tout ce qui permet de créer une véritable atmosphère angoissante, de coller parfaitement aux images, à l'action trépidante. Mais mieux qu'une simple musique d'accompagnement, Silvestri a créé une puissante symphonie musicale qui explose dans le morceau final. Le "End title" est un petit régal. Imaginez le thème du premier **Predator** surplombé par des rythmes tropicaux, les cuivres déchaînés, des cordes et un choeur de basses, le tout de plus en plus vite et de plus en plus fort. Difficile à imaginer dites-vous. Achetez le disque, vous écouterez bien !



HARDWARE
Simon Boswell
Milan

Qu'attendre d'un disque que son auteur définit comme "*un opéra déiste écrit par un Ry Cooder sous acide*" ? Tout. Riff de guitare bluesy interrompu sans raison par un son electronique saturé, voix d'Iggy Pop en D.J., "The order of death" fameuse chanson de Public Image, morceau symphonique, pubs du futur, extraits de dialogues et, pour finir, le "Sabat Mater" de Rossini chanté par Pavarotti. Un disque délire, iconoclaste, complètement inhabituel, déconcertant. Heureux. On aime ou on n'aime pas, mais on ne reste pas insensible.



SERIE TELE

DARK SHADOWS

Entre 1966 et 1971, les Américains vivaient tous les jours aux rythmes d'un vampire malheureux. Ils avaient droit quotidiennement à un épisode de ***Dark Shadows***, une série dramatique vraiment inhabituelle. Dan Curtis (**La Fiancée du Vampire, Trauma**) vient de ressusciter cette série sur *NBC*.
Le récit se déroule autour de la famille Collins qui cache de terribles secrets. Quand Victoria Winters est engagée comme gouvernante par les Collins, elle ne connaît pas le mystère qui entoure leur demeure. Barnabas Collins (Ben Cross), le fils de la maison, tombe amoureux d'elle. Il faut dire qu'elle lui rappelle Josette Dupres, celle qu'il a aimée et perdue il y a plus de deux cents ans. Barnabas est un vampire. Et il n'est pas le seul membre étrange de cette famille.
Devant les succès des séries telles que ***La Belle et la Bête*** ou ***She-Wolf from London***, il était presque sûr que quelqu'un penserait à reprendre l'ancêtre du romantisme télévisuel fantastique. Cette fois-ci, Dan Curtis en a fait une série hebdomadaire composée d'épisodes d'une heure. Il s'est attaché les services d'un casting impressionnant. Aux côtés de Ben Cross, on retrouve des noms aussi prestigieux que Jean Simmons ou Roy Thinness, ainsi que celui de la reine du fantastique des années 70, j'ai nommé Barbara Steele. Si cette série marche, elle ne fera pas qu'exploiter un filon plutôt rentable, elle annoncera le retour du fantastique gothique. Ce qui n'est pas pour nous déplaire.



LECTEURS

Lionel Brunet, Mantes

Je voudrais parler de *Ze Mad Rubrik*, en voilà une rubrique qu'elle est bonne. Tonton Mad (salut vieux farceur) critique ce qui nous parasite la vie, avec humour et sans mâcher ses mots. Continuez comme ça, et merci !

Mike N., Soissons

J'ai été, comme certains, très déçu par le palmarès d'Avoriaz. De plus, la guerre ayant couvert toutes les actualités, j'ai dû attendre ton numéro 70 pour le découvrir. Qu'est-ce que c'est que ce **Tales from the Darkside** qui m'a fait perdre mon pari ? (J'avais parié sur **Cabal**).
Le pire, c'est que ni **Cabal**, ni **L'Echelle de Jacob** ne sont passés sur les écrans de l'unique cinéma de ma ville, qui n'accepte que les grands prix. Que de déceptions.
J'aimerais aussi vous dire que *Ze Mad Rubrik* est une très bonne idée. Elle regroupe, pour l'intant, les arguments nécessaires à une manifestation anti-débiles, anti-cons, anti-je-ferais-n'importe-quoi-pour-du-fric.
J'ai envoyé quelques morceaux choisis d'**Abomination** à *Vidéo-gag* : ils n'en ont pas voulus. Pourtant c'est dans le même esprit, non ?

Tente encore ta chance auprès du Télé-achat *de Pierre Bellemarre, on ne sait jamais... J.P.P.*

Christophe Dulon, Albi

Une courte lettre bassement intéressée que le vieil abonné que je suis se permet d'adresser à propos de la disparition du *Zinoscope*.
En novembre dernier, nous avons lancé *Unaussprechlichen Kulfen*, un zine dévolu à R.E. Howard. Très objectivement, nous pensions que ce zine, très pro de forme, aurait droit à quelques lignes de votre part, ce qui nous aurait permis de toucher un nouveau public. Hélas, le 1/4 de page qu'occupait la rubrique a apparemment été oublié sur le bas-côté lors du départ au ski de la rédaction. Sérieusement, pensez-vous rétablir cette petite tribune, qui ajoute encore au côté "forum" et convivial que vous avez su conserver depuis une dizaine d'années ?

Excellente question, qui nous embête pourtant, car nous ne sommes pas tous d'accord, ici, sur la réponse.
Au fil des années, il apparaît que les fanzines deviennent de plus en plus nombreux, et le fait de mentionner simplement leur titre, numéro, sommaire, pagination, prix et adresse complète à chaque fois, nous prend de plus en plus de place. Le temps est loin où l'on pouvait encore se permettre d'analyser le zine que nous recevions. Par ailleurs nombre de ces parutions, de faible intérêt, ne tient que grâce à la publicité qui leur est ainsi faite, et non pas par la vente logique en librairie de cinéma, par exemple, qui devrait normalement faire que le lecteur rencontre son fanzine, et réciproquement.
Il y a aussi un temps où les zines se faisaient un échange de pub, or maintenant, les fanzines eux-mêmes ne parlent plus des autres fanzines. Tu saisis la tristesse ambiante.
On arrive donc, par le biais du Zinoscope, à faire vendre arbitrairement et par correspondance (donc sans possibilité de consultation) un produit décevant bien souvent son acquéreur, à savoir notre lecteur.
Alors, bien sûr, il suffit de dire : "parlez seulement des bons fanzines", mais justement, nous n'avons nulle envie de séparer les bons des mauvais, ce n'est pas notre rôle. Par ailleurs, il semble que cette rubrique n'intéresse finalement que les fanéditeurs eux-mêmes, puisque depuis septembre 90, date du dernier Zinoscope, ta lettre est la première à regretter cette disparition. Affaire à suivre donc... Vous pouvez réagir. J.P.P.

Eric Ducron, Marquette

Après avoir lu et entendu certaines critiques débiles au sujet de **Darkman**, j'aimerais répondre que ce film est un petit chef-d'œuvre.
Rares sont les réalisateurs qui, quelque soit le budget, arrivent à garder le même style et la même force. Sam Raimi est de ceux-là et son humour et sa mise en scène sont restés tout aussi percutants qu'à ses débuts. Il est vrai que certains plans d'effets spéciaux, certaines incrustations laissent perplexe quant au réalisme, mais la question reste posée : Raimi ne le fait-il pas exprès ? Recherche-t-il vraiment le réalisme ?
Je vous envoie la photo d'une de mes réalisations. Il s'agissait de mon voisin, qui ne lisait pas *Mad Movies*.



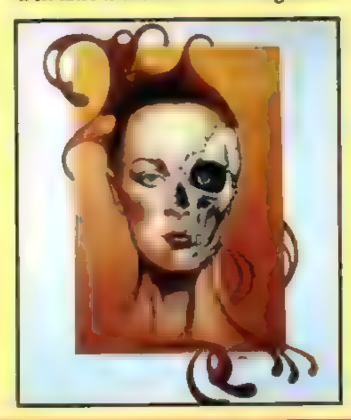
Et tu penses qu'il va le lire, maintenant ?

Docteur J.P. Crouzet, Paris

Hier, dimanche, comme souvent le dimanche, je lisais *Mad Movies*. Et j'y ai vu quelque chose d'inexact : que votre plus vieux lecteur aurait 51 ans. C'est faux, car je suis moi-même un de vos plus vieux lecteurs. Je ne suis pas abonné mais je vais chercher votre revue tous les deux mois chez mon marchand de journaux, et je peux vous dire qu'elle m'aide souvent à ne pas mourir d'ennui. A ce point de vue, elle me sauve la vie. D'autant plus que ce qu'on y lit me semble nettement plus intelligent que ce qu'on peut lire dans la presse en général. Permettez-moi de vous dire que vos articles ne sont pas spécialement destinés aux adolescents. Ils sont si brillants qu'ils intéressent tout aussi bien les adultes. Merci d'exister, et essayez de passer mensuel.

Gaëtan Laloge, Dijon

Veuillez trouver ci-joint la photo d'un tableau du peintre Gérard Basiletti. Je vous informe qu'il peut réaliser n'importe quelle illustration. De plus, je vous informe qu'il expose aux "Ateliers de la Tour", à Dijon. Merci d'en faire mention dans le magazine.



Gilles Luquet, Fort de France

Janvier 1990. Le jury du Festival d'Avoriaz remet son grand prix à **Lectures Diaboliques**. Déception. Janvier 1991 : le jury récidive en récompensant **Tales from the Darkside**. Nouvelle déception.
Parallèlement, le jury du Festival de Cannes 89 remet sa palme à **Sexe, Mensonges et Vidéo**. Surprise, découverte d'un grand réalisateur, et une bouffée d'air frais dont on avait bien besoin. 1990 : le jury récidive et consacre David Lynch pour **Sailor et Lula**. Sexe, sang et rock sur la croisette pour une palme d'or extraordinaire.
Rapprochement. On croyait que le cinéma fantastique était le garant de l'originalité, de l'audace, et depuis deux ans le Festival d'Avoriaz se ridiculise en banalisant le genre. Alors que celui de Cannes prend un nouveau souffle en récompensant des œuvres nouvelles, toniques, dérangeantes. Vous avez dit bizarre ?
On pourrait aussi parler des résultats effarants du box-office. On pourrait se taper la tête contre les murs en voyant le score des **Tortues Ninja** face à l'échec de **L'Echelle de Jacob**. Mais à quoi bon puisqu'il semble que tout le monde se fiche de la déchéance d'un fantastique ambitieux, original et créatif. Il ne nous reste plus qu'à nous replonger dans nos classiques formatés pour le petit écran, et à espérer des jours meilleurs. Triste destin.

Laurent Spadotto, Castillon la Bataille

J'écris pour répondre à Saïd Karlouche (n° 69). Figure-toi que pour ce qui est des bottes de *Mad*, moi je les lèche tous les deux mois et je ne les trouve pas si mauvaises. Sans doute, monsieur se prend pour un intellectuel, il préfère lire *Glxxxxxbe*...
Au fait, je suis un grand fana de super 8 et je suis ouvert à toute proposition (réalisation, interprétation, scénario, etc.), si possible dans région bordelaise. Laurent Spadotto, Sainte Colombe, 33350 Castillon la Bataille.

Yannick Dalpra, Ostwald

Quelle sensation étrange que celle de fidèle lecteur. Depuis le 39, je suis vos ébats textuels avec un plaisir acharné et j'ai aujourd'hui la douce impression d'appartenir à la famille *Mad*. Cercle apparemment restreint de redactor's team and me, elle comprend en fait 80.000 de vos ascendants. Quand je me délecte de vos articles, un véritable dialogue s'établit. Durant quelques numéros vous fûtes en deçà de votre réputation légendaire, mais j'attribue cela à la faiblesse de l'actualité cinématographique. Mais depuis peu, vous vous déchaînez et retombez dans ce côté anarcho-pipi-caca jouissif, cela grâce à un certain renouveau au sein de l'équipe. Tiens l'équipe, malgré une certaine professionnalisation de son style, Marc reste quand même provo à souhait, toi J.P., ton coup de plume léché (*oui, vas-y, encore...*) ironique et philosophico-second degré est d'une rare finesse pour l'amateur de mots que je suis. Quant à Guignebert, lui cas, changez-lui ses couches et publiez son poster (central). Quant à vous, lecteurs crétinoïdes, débatant sur *Mad*, sortez de là et lisez **Moche et pas Belle** ou bien la concurrence (quoi, y'en a plus ?), et dégagez des colonnes. En espérant déclencher une polémique... Victor. Yannick Dalpra, 17, rue du Séminaire, 67540 Ostwald.

Bernard-Georges Siménounovitch-Hild

J'aimerais vous proposer quelques idées de nouvelles rubriques. Par exemple des dossiers sur des séries TV fantastiques (*Twilight Zone, Outer Limits*, etc.). Dossiers sur les affiches de vieux films fantastiques. Celles que vous publiez dans *Les Craignos Monsters* donnent l'eau à la bouche. Ou bien encore une rubrique où certains rédacteurs répondraient aux questions des lecteurs.
J'aimerais aussi signaler que je recherche un associé, avec ou sans capitaux, pour créer une petite maison d'édition tous genres, dont fantastique. Cherche aussi écrivains ayant œuvres à publier. B.G. Siméounovitch-Hild, 41 rue Alexandre Soumet, 31500 Toulouse.

Pour les séries que tu mentionnes, mieux vaut te reporter aux anciens numéros, car nous les avons déjà traitées. Quant à répondre à vos questions, excellente idée. Allez-y les gars, on vous attend. Nous pouvons même prévoir un encadré dans le courrier à cet effet. J.P.P.

Patrick Grosos, Villepreux

Fidèle lecteur depuis le numéro 2, j'éviterais tous les commentaires bateaux, afin de ne pas flatter une fois de plus votre ego turgescent dressé là par des lecteurs avides de passer à la postérité plutôt éphémère du "courrier des lecteurs".
Si je vous écris, c'est pour faire suite au dernier courrier, où Yan Pindel tentait de mesurer la profondeur du gouffre qui sépare une œuvre littéraire de son adaptation cinématographique, illustrant ses propos de deux romans de K. Dick pour **Total Recall** et **Blade Runner**. Si lui, ou tout autre lecteur, voulait bien me photocopier le récit de "We can remember it for you wholesale", je lui en serais reconnaissant pour la vie. Merci d'avance. Patrick Grosos, square de la Drome, 78450 Villepreux.

M. Lagrasta, Héricourt

Un mot pour louer **L'Echelle de Jacob**, un film époustouflant, un scénario en béton, un savoir-faire indéniable... Et surtout un film qui vous trotte dans la tête longtemps après l'avoir visionné. Que demander de plus à un film fantastique ?

Christine Vichaux, Dunkerque

Mais pour qui elle se prend cette meuf (Zorette, n° 69) ? "Elle espérait voir un vrai film", en parlant de **Dune**. Mais **Dune**, ma petite, c'est un film exceptionnel, c'est parce que tu n'as pas cherché à comprendre. Toi tu aimes les histoires nettes, sans problème, genre : tu peux aller chercher des pop-corns au milieu du film et quant tu reviens, tu comprends toujours. **Dune** est vraiment l'un des meilleurs films de SF non basé sur du déjà vu. Il est unique et c'est peut-être pour ça qu'il n'y a pas eu de séquelles.

Et réciproquement d'ailleurs : c'est parce qu'il n'y a pas eu de séquelles qu'il reste unique. C.Q.F.D... J.P.P.

Caroline et Elodie Leroy, Garches

Nous venons de lire avec délice votre article sur **Akira** et, nous qui sommes passionnées par les dessins animés japonais, nous aimerions vous faire part de notre opinion à ce sujet. Certes le dessin animé japonais télévisé est associé à la bêtise et à la niaiserie, et l'on peut dire que c'est souvent tout à fait justifié. Cependant, il en existe un qui se distingue de la masse : ***Saint Seiya and the Sacred Cloth*** (titre traduit de façon stupide par *"Les Chevaliers du Zodiaque"*). Le scénario est original et surtout les dessins superbes, tellement plein de vie, de dynamisme, d'expression, bref techniquement parfait. Il est vrai que la série TV est assez commerciale, mais l'émotion est présente, les personnages ne sont pas de simples silhouettes et les musiques sont très belles (c'est pourquoi elles sont même éditées en CD, il en existe 10 volumes).
Un film vidéo est sorti en France, moins commercial que la série, et tout aussi poignant, il confirme les succès du dessin animé auprès des enfants, et aussi des adolescents. A notre avis, c'est le seul qui ne mérite pas vos féroces critiques. On pourrait croire qu'il n'y a que des combats, mais les références mythologiques sont subtiles (on jongle avec les légendes grecques et nordiques, par exemple) et la psychologie des personnages très étudiée. On est loin de ***Goldorak***, ***Dragonball***, et des niaiseries infâmes américaines, genre **Tortues Ninja** et autres **Galaxy Rangers**.

Marc Lemosquet, Beoc

Je me permets de vous envoyer quelques propositions pour Avoriaz 92 : membres du jury : J.M. Le Pen, Dorothée, Marc Esposito, Jack Lang, Frédéric François, et comme président : Bozo le clown.
Et puis pour économiser l'énergie, on ne projetterait plus les films. On mettrait les titres dans un chapeau et on les tirerait au sort. Bonne idée, non ?

Phil Bringtown, Lyon

Bigre, jamais je n'aurais imaginé qu'il fut encore possible de distribuer un film comme **Henry, Portrait of a Serial Killer**, en ces temps aseptisés. O.K. Henry ne paie pas de mine avec ses allures misérabilistes de "splatter" de troisième zone et son synopsis qui tient tout juste sur une feuille de papier à cigarettes, mais pourquoi faire dans le sac de nœuds à la Argento, lorsqu'on peut faire simple ? Quant à la mise en scène, elle va de pair avec une narration savamment amenée et une direction d'acteurs irréprochables (Tom Towles, en particulier, qui interprète le compagnon d'Henry, est absolument criant de vérité avec ses allures de beauf dégénéré !). Sur bien des aspects, le film de Mac Naughton possède le réalisme jusqu'au boutiste des tout premiers Wes Craven. On ne peut s'empêcher de penser, en effet, à **La Dernière Maison sur la Gauche**.
Henry est l'illustration parfaite de ce que peut donner le cinéma américain lorsque celui-ci fonctionne encore au bon vieux système B (comme battant). Les meurtres commis par Henry, filmés sans la moindre complaisance (ni gratuité) suffisent à provoquer le malaise chez le spectateur (la sauvagerie se produisant toujours au moment où il s'y attend le moins).
En signant ainsi, pour sa première œuvre, un authentique film "art et essai" gore, Mac Naughton apporte la preuve qu'il demeure bien plus qu'un simple metteur en scène "prometteur". D'ailleurs les huiles d'Hollywood ne s'y sont pas trompés, puisqu'ils lui ont déjà mis le grappin dessus en lui proposant de diriger une mégastar (De Niro). Ce qui, à la limite, fout un peu la trouille. Car la pire chose qu'il puisse lui arriver serait de devenir un Paul Verhoeven bis, ne tournant plus que des productions mammouths clés en main...
Les renseignements généraux de la *Mad Movies Intelligence Service* seraient-ils au courant de la distribution (éventuelle de **Frankenhooker** dans notre beau pays ?

***Frankenhooker**, qui a quelque peu désorienté la faune bien pensante à Avoriaz (il est vrai que le film est fauché et assez mal foutu, mais rigolard, quand même) n'a pas trouvé de distributeurs sur place. Il devrait sortir en vidéo, chez* Antarès-Travelling.

Antoine Bidy, St. Cyr

Je ne vous suis que depuis quelques numéros, mais déjà c'est le coup de foudre. D'autant que vous êtes le dernier pilier du fantastique de la presse écrite. Ne changez rien, sauf que je n'aime pas beaucoup les Avis Chiffrés, et que je préfèrerais des critiques "pour" ou "contre" lorsqu'un film soulève des avis par trop divergents.
Félicitations pour l'excellent rapport qualité/prix, ça c'est du magazine !



François Steiner, Suisse

C'est la première fois que je vous écris. Je trouve votre magazine génial. Je vous envoie une couverture private-joke de *Mad Movies*. J'espère que vous pourrez la passer dans le courrier. J'admire votre travail désintéressé (*oui, oh tu sais, pas seulement désintéressé...*). Dieu vous bénisse.

S'il fait ça, je le giffle, c'est bien simple !
Sinon, rassure-toi, on passe aussi les lettres de ceux qui ne nous trouvent pas géniaux...
Bon, maintenant tout le monde arrête avec les couvertures, ça suffit ! J.P.P.



Jean-Yves Louis, Belgique

Suite à la lettre plutôt étrange de Yan Pindeler, voici, en toute humilité, une réponse à propos des adaptations d'un livre au cinéma.
Ceux qui connaissent cet auteur savent qu'il est très difficile d'adapter Philippe K. Dick à l'écran. Yan sait-il par exemple que Dick a écrit certains de ses romans sous l'emprise de substances hallucinogènes ? Dick était quelqu'un de malade, tant physiquement que psychologiquement. Dès lors, il est facile d'imaginer quel genre de délires il a couché sur le papier. J.P.P. le souligne très justement : *"... il faudrait des centaines de plans pour décrire ce que l'écrivain peut évoquer en un seul chapitre"*.
Dick n'est pas le seul auteur inadaptable. Il y a eu Frank Herbert et son fameux *Dune*, dont il était quasiment impossible de reproduire fidèlement les décors, les ambiances, et surtout la manière de penser et d'agir des personnages. Il en est de même pour Lovecraft et ses créatures fantasmagoriques, William Peter Blatty et ses légions infernales dans *L'Exorciste* ou encore les Hobbits de Tolkien. Ce ne sont là que quelques exemples parmi tant d'autres, on aurait pu tout aussi bien citer Ray Bradbury, Edgar Poe, John W. Campbell, Isaac Asimov, etc...

Yan Marchal, Genissieux

Si vous me promettez de ne pas vous énerver, je vais vous faire le reproche suivant : pour certains films que vous jugez médiocres, vos critiques manquent de franchise. Exemples récents : **Les Tortues Ninja**, **Highlander II**, **L'Histoire sans Fin II**. On est parfois obligés de lire entre les lignes pour prendre conscience de votre opinion négative. Et puis, lors de l'exploitation en salles, vous dévoilez votre jeu, mais trop tard.
Sinon, merci pour le retour de la rubrique du *Ciné-fan*, je crois que nombre de lecteurs s'intéressent, comme moi, au cinéma amateur et à toutes ces différentes techniques accessibles.

D'une part, nous n'aimons pas tous les mêmes choses. D'autre part, il nous semble honnête de publier une présentation "objective" et informative lorsque nous paraissons quelques mois avant la sortie d'un film en salles.
Et aux lecteurs qui nous conseillent de ne pas parler du tout des grosses productions médiocres, nous rappellons que nous traitons TOUS les films fantastiques, et pas seulement ceux qui nous plaisent. J.P.P.

Hélène Morel, Neuville-lès-Dieppe

Je suis allé voir **Misery**, principalement pour l'intérêt que je porte au livre de King, et j'ai trouvé le film beaucoup moins bien. Malgré tout, je pense que l'on peut saluer l'interprétation, car le personnage de l'héroïne n'était pas facile à jouer. A propos de King, je suis d'accord avec le parallèle que vous faites dans *Mad'gazine* entre la condition d'écrivain de l'Américain et son dernier ouvrage, *La Part des Ténèbres*. Et d'ailleurs, King va jusqu'à faire un clin d'œil à Bachman au début du bouquin ! Par contre, je ne suis pas de votre avis lorsque vous dites qu'aucun livre depuis *Simetierre* ne s'est mal fini. En réalité, les livres de King ne se finissent JAMAIS bien. certes, *Simetierre* possède certainement la fin la plus noire et la plus curieuse, cependant je ne pense pas que *Tommyknockers* ou *Ça* se finissent bien. Il y a toujours un désastre, et ce depuis *Carrie*. Les histoires sont tragiques et teintées de poésie, les fins n'y échappent pas.

Guillaume Le Pennec, Asnières

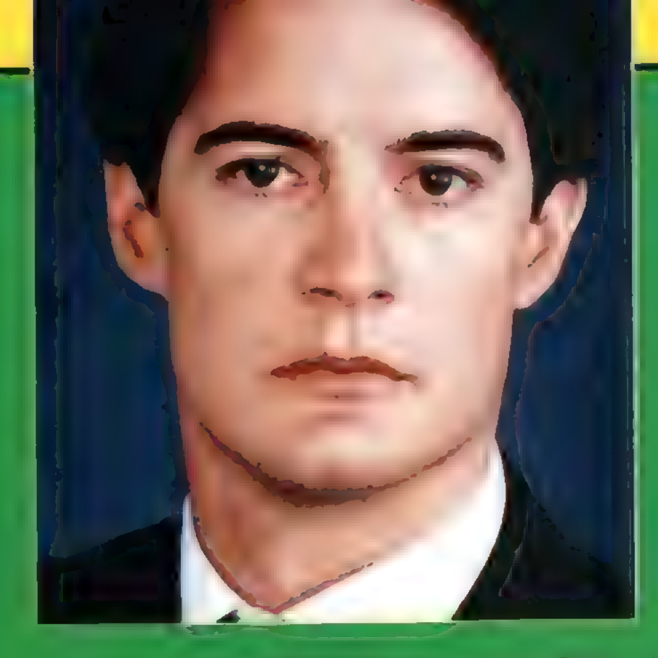
S'il y a une revue que mon frère et moi achetons sans remords, c'est sans conteste *Mad Movies*. Vraiment, vous êtes la seule revue que je lis du début à la fin, sans sauter une seule page. Pour moi (et c'est partagé par beaucoup d'autres), *Les Craignos Monsters* restent le top du top. Mort de rire à chaque image, et quasiment à chaque ligne de texte. Même en y pensant, j'ai déjà des larmes qui me montent aux yeux. Pourvu que cette rubrique (ainsi que la *Flying Jaquette*) continue(nt) longtemps.
Bon, après la pommade, les doléances. Fan de ce monument qu'est **Akira**, je cherche depuis plusieurs mois à me procurer d'autres dessins animés de cette qualité auprès des vidéoclubs de la région parisienne. Mais sans succès, **Legend of the Overfiend**, **La Cité Interdite** et **Twilight of the Coahroaches** m'échappent toujours. Alors *Mad Movies*, au secours où trouver toutes ces merveilles ?

***Legend of the Overfiend** va prochainement sortir en vidéo, sans doute chez* Proserpine. *Pour **La Cité Interdite**, il est sorti chez une petite boîte* (Dagobert) *spécialisée dans les vidéos pour gamins (ils n'avaient sans doute pas vu le film !). En vente dans certains super-marchés. J.P.P*

CARRIÈRES

Propos
Anecdotes
Itinéraires
...

Rubrique de
Vincent
GUIGNEBERT



KYLE MacLACHLAN

Kyle MacLachlan en a ras-le-bol. Vraiment, c'est pas loin de l'emmerder. Il ne veut plus. Il ne reviendra pas sur sa décision. De quoi, de quoi, hurlez-vous déjà alors qu'il n'y a justement pas de quoi s'alarmer. Bon, Kyle MacLachlan - **Dune**, **Blue Velvet**, **Hidden**, *Twin Peaks* - ne veut plus entendre parler de fantas- [illegible] *Mad Movies* idem. Déjà qu'il connaît peut-être pas, en plus si il connaissait il nous parlerait pas plus. La peur d'être estampillé acteur fantastique pousse MacLachlan à refuser les avances de ceux qui ont vraiment envie de parler de lui. Tant [illegible], c'est bête, on respecte, mais on a la haine quand même.

Kyle MacLachlan est né en 1959 à Yakima dans l'Etat de Washington. Ils sont trois [illegible] dans la famille, c'est lui le plus vieux. En 1977, il intègre l'University of Washington à Seattle et étudie le Professional Actor Training Program (Training, c'est formation). Joyeusement diplomé, il rejoint les membres du fameux Oregon Shakespeare Festival à Ashland. Puis retourne en 1982 à Seattle pour monter sur les planches de l'Empty Space Theatre (Theatre, c'est théâtre). Avec son joli minois de Roméo, MacLachlan joue "Roméo et Juliette" (fastoche), mais aussi "Jules César", "Henri V" et "Tartuffe" (moins fastoche). C'est à cette époque qu'il auditionne pour **Dune**. Retenu, il est amené à rencontrer David Lynch à Los Angeles et s'embarque très vite pour Mexico où le tou[illegible] durera un an. Le tournage est aussi long que [illegible] film catastrophique, et MacLachlan, dans le rôle [illegible]. Ceci-dit, on se souvient qu'il verauche très bien les vers des sables, (car si on chevauche un cheval, autant verauchet un ver alors).

David Lynch refait confiance à son poulain (c'est quoi pour poulain ?) avec **Blue Velvet**, grand prix d'Avoriaz 87. MacLachlan y développe une innocence d'autant plus troublante qu'elle est confrontée aux secrets et vices les plus tordus. Dans **Blue Velvet**, les contrastes font mal et c'est toute la complexité du monde qui pèse sur la simplicité de MacLachlan. L'acteur, maintenant dans le bain, se révèle comme une naïve photo d'enfant. Un an plus tard, **Hidden** remporte le Grand Prix d'Avoriaz. Vedette du film ? Ky... Kyle... Kyle Mac... Kyle MacLa... Kyle MacLachlan (eh ben même [illegible], c'est Michael Nouri. Allez, c'est pas grave...). [illegible]ns le rôle d'un extraterrestre d'apparence humaine, l'acteur n'en fait ni trop ni pas assez. De plus en plus, MacLachlan, toujours calme et serein à l'écran, sonne juste. Sa collaboration avec David Lynch débouche sur *Twin Peaks* (actuellement sur *La 5* !). L'agent du FBI Dale Cooper [illegible] dans la petite ville, parle à son magnéto, et disserte sur les sapins dans la vallée. Du Lynch tout craché. Du MacLachlan tout craché aussi (en fait ils pourraient faire un concours tous les deux dans le [illegible]

Méconnaissable avec son look baba, et formidable, dans **Les Doors** de Oliver Stone, Kyle MacLachlan compte également dans sa filmographie un **Boyfriend School** (1990) inédit ici.

Pour les groupies, sachez que Kyle a une copine [illegible] en Irlande, qu'il aime le golf et pas la guerre.



MICHAEL CRICHTON

Michael Crichton approche de la cinquantaine. Illustration toute bête d'une carrière bien remplie et qui n'a pas fini de l'être.

[illegible] place son premier article dans le *New York Times*. Certificat d'anthropologie à Harvard. Recherches au British Museum de Londres. Séjour en France. Retour aux Etats-Unis, à la Harvard Medical School.

[illegible] ton se joue dans ses livres de la médecine et de la technologie. Son premier best seller, "La variété Andromède, sort en 1969 et ne tarde pas à être adapté au cinéma par Robert Wise (**Le mystère Andromède**, 1971). Le succès de l'entreprise pousse le cinéma à se tourner vers les oeuvres précédentes de Crichton. **Dealing** (Paul Williams, 1972) d'après le roman homonyme, **Opération Clandestine** (Blake Edwards, 1972) d'après "A case of need", et **The Terminal Man** (Mike Hodges, 1974) d'après le roman du même nom, envoient Crichton sur le chemin du succès. Dans la même période, il s'échappe du roman de genre pour publier un essai sur la médecine moderne, "Five patients", écrit pour l'ordre des Paulliens un show télévisé, *Insight*, réalisé par Lamont Johnson, et signe le scénario original de **Extreme Close-up** (Jeannot Szwarc, 1973).

Parallèlement à sa carrière d'écrivain, Crichton passe du temps sur les plateaux des films adaptant ses romans. Enchaînement logique, il désire devenir réalisateur, par envie toute bête mais aussi parce que *"j'avais la chance d'être adapté par d'excellents réalisateurs, mais j'avais le sentiment de pouvoir tirer davantage de mes livres"*. Débuts à la télévision avec **Pursuit** (1972) d'après son roman "Binary". Puis explosion au cinéma avec **Mondwest** (1973), où les robots d'un parc d'attraction futuriste se détraquent et agressent les visiteurs. Michael Crichton réalise proprement, cultive le suspense en bon admirateur d'Hitchcock, et fait de la série B friquée, genre généralement déplaisant dans lequel il excelle pourtant. Avec **Morts Suspectes** (1978), son meilleur film où il adapte à son tour un best-seller de Robin Cook, Crichton livre une terrible énigme policière, à base de trafic d'organes, déviant souvent vers les frontières du fantastique. L'écrivain reprend le pas sur le réalisateur et Crichton publie "La grande attaque du train d'or" et "Congo". Il portera le premier à l'écran en 1979 sous le même titre. **Looker** (1981) et **Runaway** (1984) démontrent à quel point Crichton aime rire de ses angoisses. Ces deux thrillers technologiques et futuristes contiennent [illegible] qui permettent de créer un double holographique de n'importe qui ou encore de programmer des bestioles mécaniques pour tuer. Chrichton évolue dans le cinéma de divertissement pour mieux le [illegible]sser. Son dernier film, **Physical Evidence** (**Preuve à l'Appui** en vidéo) a été une catastrophe aux Etats-Unis et dans les rares pays où il est sorti, et a définitivement enterré Burt Reynolds.

Depuis cet échec, Michael Crichton n'a toujours pas redonné signe de vie via l'image. Par contre, il sera au générique, non pas du dernier Spielberg, **Hook**, mais du prochain, **Jurassik Park**, adapté de son roman où les dinosaures mécaniques d'un parc d'attraction deviennent soudainement hostiles aux touristes. Il y a du **Mondwest** dans l'air !

TOM SAVINI

Le gore a pratiquement disparu des écrans. Et avec lui, c'est une bonne partie des maquilleurs qui ont soit évolué, soit sombré dans l'anonymat. Tom Savini, le maître de la giclée de sang, reste actif. A un niveau appréciable. Son passage récent à la réalisation s'est soldé par une **Nuit des Morts-Vivants** plutôt terrifiante. De son premier effet pour **Le Mort-Vivant** de Bob Clark (1972) à ce remake, Savini s'est acquitté des tâches les plus variées avec succès. L'homme est un pro. Qu'il s'investisse à fond dans les projets de son copain George Romero ou accepte pour une somme rondelette de s'occuper des victimes de **Vendredi 13 Chapitre Final**, le résultat est le même. Il s'est forgé avec **Martin** (George Romero, 1977) et le premier **Vendredi 13** (Sean Cunningham, 1980) une spécialité : enfoncer dans le cou d'une personne dont on voit à la fois la tête et le torse un morceau de bois ou un couteau. Un des nombreux trucs qu'il explique dans son livre, *Grand Illusions*, aujourd'hui introuvable.

Le psycho-killer lui a offert de nombreuses années de travail. **Deranged** (Bob Clark, 1974), **Effects** (Dusty Nelson, 1980), **Eyes of a Stranger** (Ken Wiederhorn, 1980), **Maniac** (William Lustig, 1980), **Carnage** (Tony Mailan, 1981), **The Prowler** (Joseph Zito, 1981), **Meurtres à la St Valentin** (George Mihalka, 1982). Un psycho-killer sans les effets spéciaux de Savini n'était alors pas vraiment un psycho-killer, si bien que certains producteurs, ceux de **Cauchemar à Daytona Beach** pour ne pas les citer, allaient jusqu'à mentionner le nom de Savini, lequel n'avait pas apporté un gramme de latex, au générique, histoire de crédibiliser le tout.

Tom Savini est né à Pittsburgh, comme Romero. C'est en voyant gamin **L'homme aux Mille Visages**, film qui retrace la carrière de l'acteur-maquilleur Lon Chaney, que Tom Savini décide de faire carrière dans les effets spéciaux. Quand Romero, qu'il connaît bien, monte pour trois dollars cinquante sa **Nuit des Morts-Vivants**, il fait naturellement appel à Savini, qui décline l'offre pour cause de guerre du Vietnam dans laquelle il s'est engagé. **La Nuit...** est le seul film de Romero sur lequel Savini n'a pas travaillé. C'est dire la complicité qui existe entre les deux hommes. Et si on a souvent supputé que Savini avait un code moral proche du zéro (certains de ses travaux s'inspirent des photos atroces qu'il a ramenées du Vietnam, et alors ?), il aurait sans doute mieux fallu se demander si quelqu'un comme Romero, humaniste pour le meilleur comme pour le pire, aurait pu s'embarrasser si longtemps d'un pseudo-fasciste malsain adepte de la pipette remplie d'hémoglobine. **Martin**, **Zombie** (1979), **La nuit des Fous Vivants**, **Knighriders** (1981), **Creepshow** (1983), **Le Jour des Morts-Vivants** (1985), **Incidents de Parcours** (1988) et **Two Evil Eyes** (1990) marquent la carrière des deux bonhommes, à laquelle il faut ajouter **The Dark Half**, d'après Stephen King, actuellement en tournage. Savini ne se contente pas des prouesses techniques et sanglantes qui jalonnent les films de Romero et ne rechigne jamais à faire l'acteur. Premier rôle dans **Knighriders** où il joue un motard de type médiéval, hell's angel dans **Zombie**, éboueur dans **Creepshow**. Savini aime se trouver devant la caméra. Il a même failli jouer un gangster dans **Il Etait une Fois en Amérique** de Sergio Leone. Mais il avait un look trop italien pour interpréter un juif !

Il approche pour la première fois la réalisation sur quelques scènes de **Till Death Do we Scare** (1983) film de fantômes de Hong Kong. Mais c'est encore une fois Romero qui lui donne la possibilité d'exercer ses multiples talents sur la série ***Tales from the Darkside***. Savini met en scène deux trois épisodes dont un seul traverse l'Atlantique. On y voit un petit monstre blanc, hargneux mais croquignolet, semer la pagaille dans une maison. La réalisation s'élève au-dessus de la moyenne et Savini, de l'animation du monstre à la photographie, s'occupe de tout.

Savini s'est éloigné le temps de deux films du genre fantastique : **Maria's Lovers** (Andreï Konchalovsky, 1985) où il plante un couteau dans une main, et **Invasion USA** (Joseph Zito, 1986) pour sensiblement le même effet, plus quelques impacts de balles.

L'un des effets les plus spectaculaires dans la carrière de Tom Savini reste la tête éclatant sous la décharge de carabine dans **Maniac**. Pour des raisons financières, William Lustig avait demandé à Savini de jouer la victime pour pouvoir utiliser un moule de son visage et le faire exploser. Aujourd'hui, l'acteur-maquilleur-réalisateur renie totalement **Maniac**. Trop violent, trop dans le camp du meurtrier, trop complaisant. Savini a vraiment bien évolué.

Les 4 photos de la page : LE JOUR DES MORTS-VIVANTS. Ci-dessus : Tom Savini et l'un des innombrables zombies dont il s'est occupés.





PETITES ANNONCES

Vd. affiches, synopsis, photos, magazines, fanzines... Liste contre 1 timbre à Daniel Rapina, 5, La Croix de Pierre, 86220 Vaux sur Vienne.

Vd. nombreuses revues de cinéma. Liste contre 1 timbre à Patrick Basset, HLM Le Clos, 38880 Autrans.

Vd. 240 K7 vidéo, 50 F pièce. Liste contre 1 timbre à Pascal Bailly, 1 rue Voltaire, Les Cyclamens, 39300 Champagnolle.

Vd. Encyclopédie des bandes originales de films de SF. Tout renseignement à Marc De Baker, Eikenlei 51, B-2960 St-Job, Belgique.

Ach. cartes postales de films et vd. novelizations, *Joystick* 2 à 14 et *Tilt* 71 et 72. Hervé Lecouturier, Bas Maisons, 14400 Bayeux.

Ach. *Mad Movies* 20 et 25, *Métal Hurlant* spécial **Alien**, et *l'EF* octobre 1986. Rech. tout sur **Star Wars**, **Alien & Aliens**, et Michael Biehn. Isabelle Dhenin, Santigny, 89420 Guillon.

Ach. cher *Mad Movies* 1 à 14 *(imprudent, va !)*. Vd. ou éch. *Starfix* 1 à 13. Ch. docs sur la lycanthropie. Philippe Beczkowski, 75 rue de l'Egalité, 91250 Saintry sur Seine.

Vd. ou éch. nombreuses B.O. sur cassettes. Liste contre 1 timbre à Stéphane Marin, 288 rue Vendôme, 69003 Lyon.

Vd. K7 NTSC de **Total Recall**, 280 F. Sabrien Moskala, Place Delamarre, 23170 Chambon sur Vouelze.

Vd. 33T. 12e Fest. Int. de Paris 1982, **Les Anges Sauvages**, **Les Anges de l'Enfer**, 50 F pièce, et cassette Grands Thèmes du Ciné Fant. et de SF, 80 F. Jacques Delmas, Chozeau, 38460 Cremieu.

Vd. nombreuses BD (*Lug*, *Mon Journal*, *Arédit*...). Liste contre 1 timbre à 5,60 F à José Catela, 436 bd Henri Dumont, 71000 Mâcon.

Vd. très important lot d'affiches et d'articles fantastiques à des prix intéressants. Liste contre 1 timbre *(aux Galerie Lafayette... Ah non ?)* à Damien Jolly, La Bergerie de Lariot, 22110 Trémargat.

Vd. ou éch. K7 films fantastiques de 1900 à 1975. Alex Farace, 16 rue Henri René, 34000 Montpellier. Tél.: 67-22-01-06.

Ach. VHS de **Prison**, **Youngblood**, **Massacre Hospital**, **L'Abattoir**, **Halloween 3 & 4**, et des séries ***21 Jump Street***, ***Hil Street Blues*** et ***Vendredi Maudit***. Laurent Helle, 24 rue Paul Richer, 93120 La Courneuve. Tél.: 48-35-11-19.

Vd. BD *Marvel*, livres dont vous êtes le héros... Ecrire à Guillaume Chesneau, 88 av. de Saumur, 86170 Neuville de Poitou. Tél.: 49-51-36-93.

Vd. nombreuses revues de cinéma et en recherche d'autres *(Plus vous faites long avec les annonces, plus on fait court, c'est simple comme bonjour. Bonjour !)* Marc Maramathieu, 62 B lot. du Grand Mail, 84100 Orange.

Ach. bon prix maquettes plastiques Aurora, série Monstres, peintes ou non, avec ou sans leur boîte. Faire offre à C. Sutter, Quartier Bastoura, 65360 St Martin. Tél.: 62-35-91-99.

Ch. VHS Pal de **Freddy 4**, **Vendredi 13 III & VIII**, et **Total Recall**. Alain Bourtembourg, 6 Grande Rue, 6924 Lomprez, Belgique.

Ch. tout sur **Mad Max**, **Elmer**, **2001** + affiches et cartes postales. Faire offre à Jonathan au 34-89-58-68.

Ch. B.O. du **Secret de la Pyramide** et de **La Malédiction**, ainsi que toute bonne B.O. de SF/Fantastique. Tristan Lhomme, 3 rue des Vergers, 95370 Montigny.

Vd. affiches, cartes postales, tee-shirts et pins. Prix intéressants. Liste contre 1 timbre à Emmanuel Baroni, chemin de la Gasteaude, Les Royantes, 13400 Aubagne.

Rech. docs sur **Les Incorruptibles**, **Near Dark**, et tous les films de Cronenberg, Carpenter et Lynch. Carole Contaut, 16 av. de Sarragosse, 64000 Pau.

Rech. VHS du **Dernier Combat**, **L'Eté en Pente Douce**, **Stalker**. F. Meurie, 4 rue du Mont Blanc, 76690 St Georges-sur-Fontaines.

Vd. *Mad* 28. Faire offre à Pascal Gillon, 186 rue St Gilles, 4000 Liège, Belgique.

Vd. ou éch. interview de Robert Englund sur K7 VHS Pal d'1 h30 lors du festival de Bruxelles 91. Corinne Claus, 14 av. Albert, 1060 Bruxelles, Belgique.

Vd. plus de 300 BD (*Nova*, *Conan*, *Thor*, *Strange*...). Ecrire à Richard Colas, 17 rue des Frères Morane, 86000 Poitiers. Tél.: 49-37-97-56.

Ach. Vol. 2 et 3 de *Lancedragon* (*Editions Carrere*). Vd. nombreux livres (romans/novelizations). Stéphane Hannequin, 2 bis rue Contant, 93220 Gagny.

Ch. vidéos sur **Star Wars** (reportages, VO...), **Phantom of the Paradise** et docs sur Robert De Niro et Harrison Ford. Eve Xerri, rue des Trois Croix, 65100 Lourdes.

Vd. docs sur Harrison Ford, Michael Douglas, Sean Connery et Schwarzenegger. Liste contre 1 timbre à Katia Delva, 220 rue Lalau, 59520 Marquette-lez-Lille.

Vd. 60 F pièce K7 VHS de **Mutations**, **Out of Order**, **L'Armée Sauvage**, **Passions d'Outre Tombe**, **Curtains**, **Carnage** et **Space Mutants**. Tél.: 37-36-12-31.

Vd. *Ecran Fantastique* 9, 10 et 18 (200 F les trois). Alain Arnoux, 10 rue Vincent Scotto, 31300 Toulouse.

Vd. 100 F pièce K7 VHS de **Evil Dead**, **Creepshow**, **Zombie** et plein d'autres encore. Dominique Servera, 6 rue des Bouffiers, 78100 St Germain en Laye. Tél.: 39-73-38-49.

Ch. *Mad Movies* 1 à 57 *(essaie notre bon de commande, c'est radical...)* et vd. 10 F pièce 30 livres dont vous êtes le héros. Grégory Copin, 9 rue du Pronet, 62410 Wingles.

Vd. nombreuses BD (*Strange*, *Marvel*, *Titans*, *Spidey*...). Liste sur demande à Jean-Claude Bertrand, 124 rue Paul Bert, 89400 Charmoy.

Vd. affiches de cinéma. Envoyez vos listes de recherche à D. Thiery, 14 rue Bouret, 75019 Paris.

Vd. *Strange*, *Fantask*, etc... ou éch. contre vieux *Spirou*, *Blake et Mortimer*, etc... Chris Mochelen, 20 rue Broutin, 59350 St André.

Vd., éch., ach. *Strange*, *Titans*, *Conan*, *Mustang*, etc... Vd. *Blueberry* 7 (1er trimestre 1970). Ch. portfolio de Neal Adams. Christophe Audie, les 4 Chemins de Belz, 56550 Belz.

Ch. photos et posters de Michael J. Fox et de tous ses films. Virginie Talbot, 4 rue Rivoli, 76600 Le Havre.

Ch. K7 VHS et disques 33 et 45 T. de Michel Sardou. Christophe Chrétien, 57 rue du Fg Montmartre, 75009 Paris. *(Euh, Christophe, désolé pour l'abonnement, tu passes quand tu veux rue Mansart, c'est pas loin, on ira faire une partie de flipper).*

Vd. K7 VHS du **Fils de King Kong** *(qu'est-qu'il devient, lui, au fait ?)* (200 F). Ch. VHS du **Monde Perdu** (1925). Marc Marin, 2 rue de la Grille, 37000 Tours.

Ch. tout ce qui est possible de trouver sur l'actrice de **Pump up the Volume** *(c'est Samantha Mattis)* ainsi que la B.O. du film. Cédric Fritschy, 31 rue des Lattes, 1217 Meyrin, Genève, Suisse.

LE TITRE MYSTERIEUX



Y'en a qui ferait mieux de consulter leur dentiste, si vous voulez mon avis. Hein ? Oui, ben je le donne quand même. De quel film sort ce séduisant personnage ? C'est ce qu'il vous faut trouver si vous désirez recevoir gratuitement le prochain numéro de *Mad Movies*. Offre valable pour les cinq premiers.

Notre titre précédent c'était, bien sûr, **The Gate**, de Tibor Takacs. Parmi les premiers gagnants, nous trouvons : Evelyne Lambert (Paris), Marc Vallois (Vanves), Michel Leroy (Châteauroux), Danièle Vasseur (Paris), Thierry Manœuvre (Champigny), puis Dany Marcoux, Simone Salem, Sébastien Skriabine, Laurent Gadeyne, Laurent Canu, Frédéric Savalle, Arnaud Fabisiak, Martial Germain, Frédéric Windac, Pierre Adrian, Fred Jaspart, Cyril Toussaint, Sandrine Michalovsky, Ric Newelist, Alexandre Julien, Arnaud Bisselbach, Samuel Maurin, Mathias Di Cintio, Marcello Lagrasta, Laurent dupont, Christophe Savanier, Benjamin Aïssou, Anthony Coste, David Marmier, Arnaud Birollaud, Jérôme Gouvier, Pascal Simonet, Valentin Kolin, Didier Mercier, Emilie Langlois, Sébastien Lasnon, Hervé Toussaint, Olivier Lecca, Yann Le Martret, Julien Taillard, Patrick Rousseau, Muriel Racaud, Jimmy Gauthier, J.S. Gaboury, J.M. Lamarche, Rudin Stive, Yann Laurent, Baptiste Liger, Philippe Calmels et Alexandre Bricourt.

Ach. 100 F *Ecran Fantastique* 6 et 17. Boris Speckbacher, 17 rue A. de Ceccano, 84000 Avignon.

Ch. K7 VHS Pal ou Secam de **Métal Hurlant**. Bernard Engel, 9 Oscar Bider, 1220 Les Avanchets, Genève, Suisse.

Ch. tout (affiches, cartes postales, films...) sur le ciné fantastique 1910-1950 (Vincent Price, Boris Karloff, Lon Chaney...). Laurent Spadotto, Sainte Colombe, 33350 Castillon la Bataille.

Vd. B.O. de films fantastiques et autres + lot de photos d'exploitation + VHS/vost de **La Maison Ensorcelée** avec Boris Karloff (60 F). Olivier Faure, 14 rue St Jacques, 59500 Douai.

Vd. nombreuses BD (*Spidey*, *Titans*...). Liste contre 1 timbre à Jean-Pierre Soares, 21 rue de la Chasse, 93310 Noisy-le-Sec.

Vd. *Ecran Fantastique* 2 à 101, *Spécial Strange*, *Eclipso*... Liste contre enveloppe timbrée à Gilles Maréchal, 262 ch. des Fourniers, 83210 La Farlede.

Ch. docs (livres, photos...) sur **Alien** et **Aliens**. Philippe Henrion, chemin de la Corderie, 95760 Valmondois.

Vd. K7 VHS en vo de **Total Recall** et **Retour vers le Futur III**. Thomas Dupont, 5 av. Michel Ange, Motor Pool, Nouméa, Nouvelle Calédonie.

Vous aimez le fantastique, l'horreur, le GORE, en un mot vous êtes gorophiles, rejoignez-nous au BAD TASTE ZOMBIES *(Ouais ok, super, c'est cool man !)*.
90-49-67-26 (François les lundi et mercredi), 90-93-56-46 (Stéphane les mardi, jeudi et vendredi).

Vd. *Akira* (éditions *Glénat*) 1 à 6, 300 F l'ensemble, et *Strange* 1, 500 F *(hé ben, ça monte, les prix !)*. Thierry Planes, 7 lot. La Cremade, 34460 Cessenon. Tél.: 67-89-67-01.

Rech. avec espoir, mais désespérément quand même *(faudrait savoir !)* la VHS de **Métal Hurlant**. Bernard Engel, 9 rue Oscar Bider, 1220 Les Avanchets, Genève, Suisse.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- à être contacté par Luc qui habite à Genève. Samuel Lerel, 12 rue du Moulin du Gue de Pont, 60300 Senlis.

- jeunes gars et jeunes filles, pas Belges s'abstenir *(qu'est-ce que c'est que cet ostracisme prmimaire ? Et il viennent faire ça chez nous, en plus, les brigands !...)*, pour un projet de fanzine. Jean-François Poels, 17 rue d'Opprebais, 1315 Incourt, Belgique.

- correspondantes québecquoises ou canadiennes, passionnées par la culture *Mad*, l'humour et Metallica. David Margerin, 2 rue Hortense, 02420 Hargicourt, France.

- bassiste pas trop sérieux pour Broken Fear, groupe Death Metal. Répet' sur Corbeil, concerts en vue *(ah one, ah two, ah three, ah... tchoum ! Ben quoi, on a dit pas sérieux, faudrait savoir...)*. Jérôme après 18 H au 60-16-84-09.

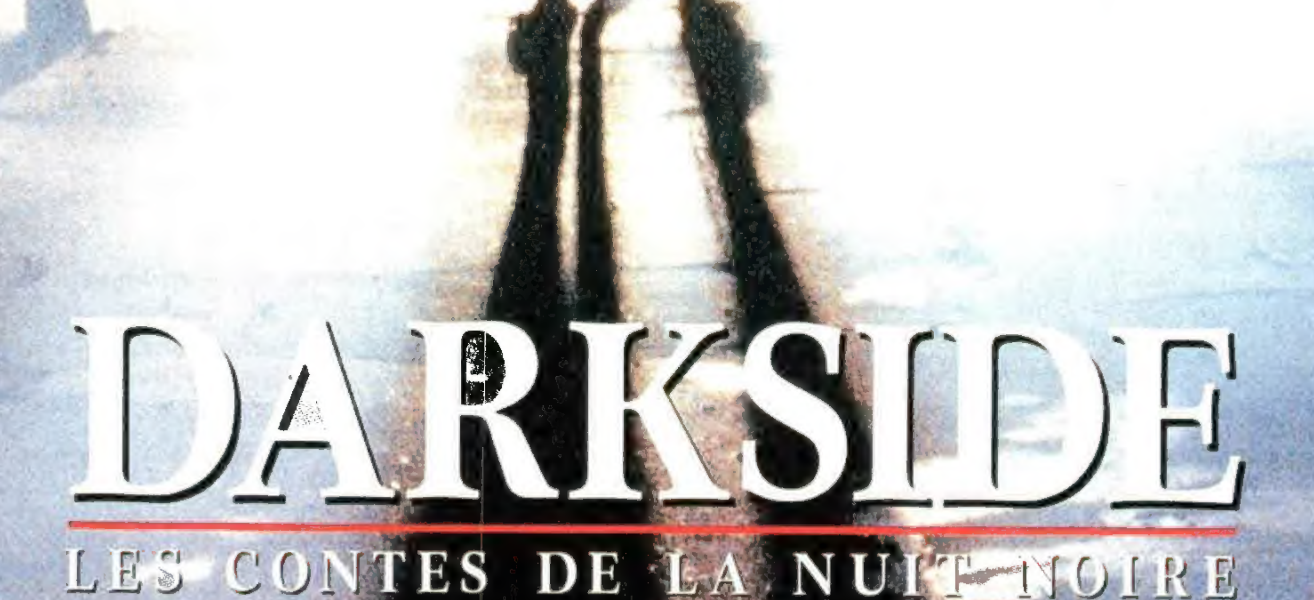
- fan(e) de fantastique et d'horreur sur Paris ou Orléans + photos de **Cabal**, **Splash** et **Total Recall**. Cyrille Rateau, 1 rue des Prunus, 45400 Fleury les Aubrais.

- tout concernant le Super-8 (matériel, idée de scénario...) et une équipe sympa région bordelaise pour tourner un court métrage. Laurent Spadotto, Sainte Colombe, 33350 Castillon la Bataille.

- gyrophare multi-feux, long et rouge, style **L'Ambulance** dans *Mad* 70. Adrien Guinebault, route de Tortas, 40370 Rion des Landes.

- correspondantes dans le monde entier (avec préférence pour Paris) pour partager goût de l'horreur, du morbide, mon admiration pour Stephen King *(et plus si affinités ?)*. Eric Potart, 6 rue Jean Veber, 75020 Paris.

- correspondant(e)s aimant Spielberg, Rutger Hauer et les films de vampire. Olivier Lebrun, 34 rue Marcel Bonnet, Appt 639, 94230 Cachan.


CTV international
PRESENTE
GRAND PRIX
AVORIAZ 91
DARKSIDE
LES CONTES DE LA NUIT NOIRE
RICHARD P. RUBINSTEIN PRODUCTION PRESENTE TALES FROM THE DARKSIDE
DEBORAH HARRY · CHRISTIAN SLATER · DAVID JOHANSEN · WILLIAM HICKEY · JAMES REMAR · RAE DAWN CHONG
MICHAEL McDOWELL
SIR ARTHUR CONAN DOYLE
GEORGE A. ROMERO
STEPHEN KING
MICHAEL McDOWELL
DICK SMITH
DAVID R. KAPPES
RICHARD P. RUBINSTEIN . MITCHELL GALIN
JOHN HARRISON
DOLBY STEREO
J & M ENTERTAINMENT
UGC
DA


2001 AUD OUISUEL et FORUM DISTRIBUTION
présente t
2019
NEO-TOKYO
EST SUR LE POINT D'EXPLOSER...
AKIRA
un film
KATSUHIRO OTOM
Scénario: KATSUHIRO OTOMO / IZO HASHIM
Producteur Exécutif: SAWAKO NO
Producteurs: RYOHEI SUSUKI / SHUNKO K
Directeur Musical: SHOJI YAMASH
Directeur Artistique: TOSHIHARI MIZUTA
Directeur de la Photographie: KATSUJI MISA
Chef Animateur: TAKASHI NAKAMU
Produit par AKIRA COMI
Bande Originale du F
sur CD JVC-VICTOR Distribution T
AKIRA, une bande dessinée publiée
les Editions GLE
Distribué par FORUM DISTRIBUT
J.M.TOUSSAINT